

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

TROISIEME PARTIE.

LOUIS XIV ENTREPREND LA FONDATION D'UNE COLONIE CATHOLIQUE
EN CANADA.

LIVRE PREMIER.

Depuis l'année 1664 jusqu'à la fin du gouvernement de M. de Courcelles,
en 1672.

CHAPITRE VII.

DECOUVERTE ET PRISE DE POSSESSION, AU NOM DU ROI, DE PAYS
NOUVEAUX POUR Y PORTER L'EVANGILE.

I.

M. de Queylus engage M. Dollier à aller évangéliser des nations inconnues.

Après que M. de Queylus eut envoyé, dans l'automne de 1668, M. Trouvé et M. de Fénelon à Kenté, pour y former un établissement, il trouva bon que deux autres de ses confrères allassent hiverner, dans les bois, avec des sauvages, tant pour les évangéliser que pour s'instruire de plus en plus dans leurs langues ; et choisit pour cela M. Barthélemy et M. Dollier, qui témoignaient l'un et l'autre un zèle ardent pour la sanctification de ces barbares. M. Dollier alla passer l'hiver avec un capitaine Nipissingue, appelé Nitariyk, qui avait un esclave d'une nation du Sud-Ouest, fort éloignée. Cet esclave, ayant été envoyé par son maître à Villemarie, pour chercher quelques objets, visita M. de Queylus, et lui fit une description très-avantageuse de son pays, de la quantité des peuples qui l'habitaient, et des bonnes dispositions de leurs esprits et de leurs cœurs. Touché de ce récit, M. de Queylus écrivit à M. Dollier, par le retour de l'esclave, et lui manda que, puisqu'il voulait se dévouer au salut des sauvages, il semblait que la Providence lui en offrait une favorable occasion par le moyen de cet homme qui pourrait le conduire chez des nations encore inconnues aux Français, et que ces nations auraient peut-être plus de docilité à écouter les Missionnaires que n'en montraient tous les autres sauvages auprès desquels on n'avait pu faire encore presque aucun fruit. A l'ouverture de la lettre, M. Dollier, ravi de cette proposition, fit grande amitié à l'esclave, s'efforça d'apprendre

quelques mots de sa langue, et tira de lui la promesse qu'il le conduirait dans son pays, éloigné de Villemarie de sept à huit cents lieues. Sans attendre même que les sauvages avec lesquels il hivernait eussent quitté les bois, il se sépara d'eux et alla trouver M. de Queylus, qui résolut de lui adjoindre M. Barthélemy pour cette mission lointaine.

II.

M. de Laval donne à M. Dollier des lettres de mission pour le pays du Mississipi.

M. de Laval arriva sur ces entrefaites à Villemarie, et dès qu'il fut informé du dessein de M. de Queylus, il l'approuva, le loua hautement et donna à M. Dollier des lettres de pouvoir, assez semblables à celles qu'il avait remises à M. de Fénelon l'année précédente. Ces lettres, datées du 15 mai 1669, sont une nouvelle preuve du dévouement de M. de Laval aux Religieux de la Compagnie de Jésus, dont il fait un très-bel éloge, en recommandant à M. Dollier de se conformer en tout à leurs pratiques, et de les consulter dans les occasions. Ce Prélat y dit entre autres choses que M. Dollier s'était senti attiré de Dieu à travailler à la conversion des sauvages, dans *les nations qu'on nomme Outaouas*, placées à une grande distance. Il désignait par là, non les Outaouas proprement dits, chez lesquels les Pères Jésuites étaient déjà allés en mission ; mais les peuples voisins du Mississipi. C'est que les Outaouas prétendaient que ce fleuve leur appartenait, et qu'aucune nation ne pouvait y naviguer sans leur consentement, comme nous l'apprend le Père Le Mercier dans la Relation de 1667. " C'est pour cela, ajoute-t-il, que tous ces sauvages, quoique fort différents de nation entre eux, qui viennent en traite chez les Français du Canada, portent le nom général d'Outaouas." Le même Religieux fait remarquer, dans la Relation de 1670, qu'on donnait aussi le nom d'Outaouas à tous les Algonquins supérieurs, " parce que, dit-il, de plus de trente nations différentes qui se trouvent en ces contrées, les premiers qui sont descendus vers nos habitations Françaises ont été des Outaouas, dont le nom est demeuré ensuite à toutes les autres nations."

III.

M. La Salle veut aller reconnaître le Mississipi et chercher un passage pour la Chine.

Dans ce même temps, le jeune Cavalier La Salle, qui venait d'établir un commencement de village dans l'île de Montréal, sur la seigneurie que le Séminaire lui avait donnée, faisait de son côté ses préparatifs pour un voyage qu'il méditait depuis longtemps dans les pays mêmes où M. Dollier avait résolu de se rendre. Des Iroquois de Sonnantouan, venus à Villemarie dès l'automne de 1668, pour la traite et pour la chasse, s'étaient arrêtés assez longtemps à la côte de Saint-Sulpice, chez M. La Salle, et lui avaient parlé d'une grande rivière qui aboutissait à la mer. Ils la

nommaient *Ohio*, et assuraient qu'on n'arrivait à son embouchure qu'après huit ou neuf mois de marche. On voit par là qu'ils désignaient sous ce nom le fleuve de Mississipi aussi bien que la rivière d'Ohio qui se décharge dans ce fleuve. Au reste, ces deux noms avaient une signification analogue ; car *Ohio* veut dire, en Iroquois, *belle rivière*, et *Mississipi* signifie, en Outaoua, *grande rivière*. Aussi M. Dollier fait-il remarquer que les Iroquois appelaient *Ohio* la même rivière que les Outaouas nommaient *Mississipi*. L'amour du castor, et plus encore l'espérance de trouver le chemin de la Chine par ce fleuve, que M. La Salle croyait se décharger dans la mer du Sud, étaient les motifs qui l'engageaient à entreprendre ce voyage ; car les difficultés que les Français éprouvaient pour arriver à la Chine, en côtoyant l'Afrique et en passant par le cap de Bonne-Espérance, leur faisaient désirer depuis longtemps de trouver un passage par l'Amérique, et cette idée flatteuse encourageait la plupart des navigateurs qui exploraient le Canada. (*)

Dans leur Relation de l'année 1670, les Jésuites la donnaient comme l'un des motifs qui leur faisaient souhaiter d'entreprendre eux-mêmes un voyage vers la mer du Nord, " pour s'assurer, disaient-ils, de la vérité des conjectures assez fortes qu'on a depuis longtemps qu'on pourrait passer, par là, jusqu'à la mer du Japon, et faciliter le trajet et ensuite le commerce." Cette préoccupation étant alors si générale, il n'est pas étonnant que La Salle, après avoir entendu dire à ces sauvages que le Mississipi se déchargeait dans la mer, ait formé le projet d'aller reconnaître ce fleuve, dans l'espérance de découvrir le premier un passage qui devait avoir pour le commerce de si grands résultats.

IV.

Pour se procurer les fonds nécessaires à son voyage, M. De La Salle vend sa seigneurie.

Mais, avant d'entreprendre ce voyage, il lui fallait des fonds pour se procurer les hommes et l'équipement nécessaires, et La Salle avait employé

(*) Champlain avait ambitionné de faire cette découverte, et c'était la plus grande gloire que lui souhaitait Lescarbot dans ses vers :

Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,
On ne peut estimer combien de gloire un jour
Acquerras à ton nom que déjà chacun prise ;
Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine,
Afin qu'à l'avenir, y faisant ton séjour,
Tu nous fasses par là parvenir à la Chine.

Parlant de la gloire qu'Henri IV devait acquérir des découvertes de Champlain, entreprises par l'ordre de ce Prince, Lescarbot supposait que le nom d'Henri serait connu des Chinois, et par une licence de poëte, s'adressant à Neptune, le dieu imaginaire de la mer, il lui disait :

Fais que, porté d'un trait léger,
Sur l'aile de ta large échine,
Je l'annonce au peuple étranger,
Qui demeure au fond de la Chine.

toutes ses faibles ressources, apportées de France, à faire, comme on l'a dit, quelques défrichements, et à commencer des constructions de bâtiments sur son fief de Saint-Sulpice. Passionné pour cette découverte, et voulant à tout prix se procurer les secours nécessaires à son dessein, il eut recours à M. de Queylus, ou plutôt au Séminaire, à qui il offrit de vendre la seigneurie qu'il avait reçue de lui gratuitement. En vue de favoriser ce voyage, le Séminaire lui en acheta, en effet, la plus grande partie, le 9 janvier 1669, pour la somme de mille livres, payables en marchandises, à l'arrivée des vaisseaux de cette année à Québec ; et, en outre, M. de Queylus promit de faire toucher une autre somme à un nommé Lhuilier pour le compte de La Salle. En faisant ainsi cette vente, La Salle n'eut pas d'abord l'intention de renoncer à sa seigneurie. Aussi retint-il pour lui la propriété de la partie qui formait son domaine, composée de quatre cent vingt arpents, sur laquelle étaient les bâtiments commencés, et en outre se réserva-t-il la jouissance de cinquante arpents, situés dans les prairies et le lac nommé de Saint-Pierre ; et comme le Séminaire désirait, de son côté, que La Salle conservât en fief, avec tous les droits seigneuriaux, cette partie qu'il avait retenue, M. de Queylus lui donna, le 11 janvier 1669, un titre écrit par lequel il érigeait ces quatre cent vingt arpents en fief noble. Mais, par un changement qui dut surprendre M. de Queylus et faire soupçonner de La Salle de légèreté ou d'inconstance, ce dernier, jugeant qu'il n'avait pas en main les ressources nécessaires à son expédition, vendit, le 9 février suivant, à un taillandier, Jean Milot, déjà nommé, cette même seigneurie, et lui céda ainsi tous les droits de fief noble que le Séminaire venait de lui accorder à lui-même (1). La Salle vendit le tout pour la somme de deux mille huit cents livres, de laquelle il avait déjà reçu une partie, et au moyen de ces fonds il se rendit à Québec, tant pour se procurer des marchandises par l'échange desquelles il pût avoir des vivres chez les sauvages, que pour informer de son dessein M. de Courcelles, Gouverneur général, et prendre son autorisation.

V.

M. de Courcelles approuve et favorise le voyage de M. La Salle.

Sur les discours pleins d'assurance et de chaleur de M. La Salle, le Gouverneur goûta volontiers et approuva fortement un voyage qui, ne devant rien lui coûter à lui-même, pouvait amener une découverte glorieuse à son gouvernement. Il lui fit donc expédier des lettres patentes, par lesquelles il l'autorisait à explorer les bois, les rivières et les lacs de tout le Canada, et pria en même temps les Gouverneurs de la Virginie et de la Floride, ainsi que ceux des autres pays où il pourrait pénétrer, de le

(1) Par le contrat de cette dernière vente, on voit qu'il y avait alors de défrichés, sur ce fief, huit ou neuf arpents de terre seulement ; que, dans une autre partie, le bois était seulement abattu et non débité, et que les bâtiments n'étaient que commencés.

laisser passer librement, et même de lui donner secours, comme ils voudraient qu'il leur fût fait à eux-mêmes en pareille rencontre. M. de Courcelles avait même si fort à cœur le succès de cette découverte, que, pour donner plus d'importance au voyage de La Salle, il permit aux soldats des troupes de quitter leurs compagnies et de se joindre à lui ; et qu'enfin M. Dollier se trouvant alors à Québec afin de se procurer de son côté les effets nécessaires à son voyage, il le pria de se joindre aussi à lui et de tourner son zèle vers ceux des peuples des bords du Mississipi que La Salle irait visiter, ce que M. Dollier agréa. Après avoir donc fait l'un et l'autre leurs emplettes, ils quittèrent Québec et remontèrent à Villemarie, pour se préparer immédiatement au départ.

VI.

M. Dollier et M. La Salle équipent chacun des canots pour le voyage.

M. Dollier équipa trois canots et engagea sept hommes, et M. La Salle quatre canots et quatorze hommes. Les contrats d'engagement que passa ce dernier, montrent assez clairement qu'il ne connaissait pas lui-même encore les pays où il voulait pénétrer. Dans celui du 1er juillet 1669, le sieur Charles Thoulonnier promet en général d'accompagner le sieur La Salle dans le voyage aux nations sauvages, *tant du côté du Sud que du côté du Nord*. Pareillement dans le contrat d'engagement du sieur de La Roussillière, qui l'accompagna en qualité de chirurgien, il fut convenu qu'il le suivrait, *tant du côté du Nord que de celui du Sud*. La Salle s'obligeait, par ces contrats, à fournir à ces hommes l'équipage, les canots et les vivres nécessaires, comme aussi à leur donner à chacun une somme convenue ; au sieur Thoulonnier il promit quatre cents livres tournois, pour l'année courante, jusqu'au 20 octobre 1670. Mais comme ces engagements avaient épuisé ses finances, il vendit à Jacques Le Ber et à Charles Le Moyne, pour la somme de six cents livres tournois, une terre située au-dessus du Saut-Saint-Louis, sur laquelle étaient construits des bâtiments, et fit cette vente le 6 juillet 1669, qui fut le jour même du départ, comme nous le verrons bientôt.

VII.

M. de Queylus, par prudence, veut que M. de Galinée accompagne M. Dollier.

Cependant lorsqu'on faisait à Villemarie les derniers préparatifs, et trois jours seulement avant que les voyageurs se missent en route, M. de Queylus, moins confiant que M. de Courcelles aux discours du sieur La Salle, ne fut pas sans quelque appréhension. Se défiant de la légèreté de ce dernier, dont il crut voir une preuve dans la précipitation avec laquelle il avait vendu sa seigneurie, il craignit qu'il ne vînt à abandonner les Missionnaires à la première fantaisie qu'il en aurait, et qu'ils ne fussent exposés par là à ne pas reconnaître leur route pour le retour. Il désira

done que M. Dollier pût avoir une carte des lieux qu'il aurait parcourus, et pour cela voulut qu'à la place de M. Barthélemy, un autre Ecclésiastique du Séminaire l'accompagnât dans le voyage. Ce fut M. de Galinée qui, de lui-même, s'était déjà offert, et dont les connaissances astronomiques et mathématiques le mettaient à même de dresser une carte, au moyen de laquelle il pût retrouver le chemin qu'il aurait fait. M. de Queylus avait d'ailleurs besoin, à Villemarie, de quelqu'un qui pût servir d'interprète aux Algonquins qui y venaient ; et comme M. Barthélemy possédait déjà parfaitement leur langue, il fut bien aise de l'y retenir. Avant son départ, M. de Galinée aurait désiré d'écrire à M. de Laval pour lui faire agréer son voyage ; mais, devant s'embarquer trois jours après, il ne pouvait recevoir à temps sa réponse. Il résolut donc de partir, attendu qu'en sa qualité de Diacre il n'avait aucun pouvoir de juridiction à exercer. Depuis son arrivée à Villemarie, il s'était appliqué avec zèle à l'étude de la langue Algonquine, qu'il entendait déjà suffisamment ; mais il ignorait entièrement la langue Iroquoise ; et craignant que M. La Salle, qui assurait l'entendre parfaitement, ne se fit en cela illusion à lui-même, il ne voulut pas se mettre en marche qu'il eût avec lui un homme qui sût l'Iroquois. Il chercha donc un interprète en cette langue, et trouva un Hollandais qui la possédait parfaitement, mais qui ne connaissait pas au même degré la langue Française. Il le prit néanmoins, ne pouvant, à cause de la précipitation du départ, en avoir un autre plus capable.

VIII.

Danger que devaient courir les missionnaires en s'éloignant alors de la Colonie,

Si M. de Galinée fut ainsi du voyage, c'est que le départ s'était trouvé différé à l'occasion de l'assassinat d'un capitaine Iroquois de Sonnontouan, tué par trois soldats des troupes en garnison à Villemarie, qui, ayant été pris et condamnés à la peine capitale, avaient prié M. Dollier de ne pas les abandonner qu'après leur mort, qu'ils endurèrent le 6 de juillet. L'attentat dont nous parlons ici devait remplir de fureur les Iroquois contre les Français, et l'on a lieu de s'étonner que la crainte d'éprouver leur vengeance, à l'écart des habitations Françaises, n'ait pas fait abandonner aux Missionnaires le projet de ce voyage lointain. Mais ce qui est plus étonnant encore, c'est que, la veille même du supplice des trois assassins, on découvrit que trois autres Français avaient commis un attentat plus atroce encore que le précédent sur la personne de six sauvages Iroquois, de la nation d'Onneicout, massacrés près de Villemarie, comme nous le raconterons plus en détail au chapitre suivant ; et ces événements funestes faillirent rallumer le feu de la guerre et mettre tout à feu et à sang dans la colonie. " Nous avons été à la veille, dit à ce sujet la Mère Marie " de l'Incarnation, de voir les nations sauvages venir fondre sur nous et

“ rompre la paix qu’ils avaient faite, et qui a tant coûté au Roi. Notre
 “ situation était d’autant plus embarrassante que les Missionnaires étant
 “ dispersés en toutes ces nations, il y avait sujet de craindre qu’ils ne
 “ fussent égorgés avec tous les Français de leur suite. Ce qui a encore
 “ aigri les affaires du côté des Iroquois, c’est que les trois assassins ayant
 “ été saisis et interrogés, l’un d’eux déposa que les deux autres avaient
 “ proposé d’empoisonner, dans les occasions, autant d’Iroquois qu’ils
 “ pourraient. Ce bruit a éclaté et nous a mis dans la dernière crainte
 “ que les Iroquois ne fissent mourir les Missionnaires et ne vinssent à
 “ détruire nos habitations écartées ; les Sonnantouans en particulier
 “ avaient résolu de tuer autant de Français qu’ils en pourraient rencon-
 “ trer à l’écart, pour venger la mort de leur capitaine.”

IX.

Départ des Missionnaires. Fatigues et privations qu’ils endurent dans le voyage.

Ce fut donc dans ces circonstances critiques que M. Dollier, M. de Galinée et M. La Salle osèrent entreprendre le voyage dont nous parlons. Le jour même où les trois soldats assassins subirent leur supplice, ils partirent de Villemarie, allèrent au Saut Saint-Louis et au fief de Saint-Sulpice, appelé ensuite la Chine. La petite flotte se composait de sept canots, dont six étaient montés chacun par trois hommes, et le septième par quatre, faisant en tout vingt-deux Français, et marchait sous la conduite de deux autres canots montés par des Iroquois de Sonnantouan, les mêmes qui avaient demeuré chez M. La Salle. Nous ne décrivons pas toutes les fatigues qu’eurent à endurer les voyageurs, obligés, pendant près de quarante lieues, à traîner leurs bagages et à porter eux-mêmes leurs canots, à cause des rochers dont les rivières sont remplies, ce qui faisait écrire à la Mère Marie de l’Incarnation : “ Mgr. notre Evêque a
 “ envoyé deux Ecclésiastiques de Saint-Sulpice à quelques nations du
 “ côté des Outaouas. Ils sont dans une ferveur admirable : aussi ont-ils
 “ besoin de cette grâce, ayant à passer des lieux dangereux, par les bouil-
 “ lons d’eau qui s’y rencontrent.” Nous ne parlerons pas non plus des privations qu’ils souffrirent, n’ayant pour toute nourriture, pendant plus d’un mois, que du blé de Turquie cuit dans de l’eau, et pour couche que la plate terre ; et il nous suffira de remarquer que les vingt-deux voyageurs n’étant point accoutumés à une vie si rude, il n’y eut personne parmi eux qui n’éprouvât les atteintes de quelque maladie, avant qu’ils fussent à cent lieues de l’Ile de Montréal.

X.

Les voyageurs vont à Sonnantouan. Leur embarras pour se faire entendre.

M. Dollier et M. de Galinée avaient d’abord eu dessein de passer à Kenté pour prendre langue avec M. Trouvé et M. de Fénélon ; mais

leurs guides allant au grand village de Sonnantouan, ils n'osèrent se séparer d'eux, de peur de ne pouvoir en trouver d'autres, et arrivèrent ainsi dans les environs de ce village. Ils en étaient encore à six lieues, lorsque M. Dollier et d'autres restèrent pour garder les canots, tandis que M. de Galinée et M. de La Salle, avec huit de leurs hommes, s'acheminèrent vers Sonnantouan, situé sur un petit coteau, dans le dessein de demander qu'on leur donnât quelques esclaves des bords du Mississippi, qui leur servissent de guides. Le conseil des sauvages se réunit pour entendre leurs propositions ; mais quand il fallut les articuler, M. La Salle avoua qu'il n'était pas capable de se faire comprendre en Iroquois ; et, de son côté, le Hollandais de M. de Galinée déclara qu'il ne savait pas assez la langue Française pour traduire entièrement les discours des orateurs Iroquois. Le Père Frémin, alors Missionnaire de ce lieu, qui eût pu servir d'interprète, se trouvait absent, étant allé à Onnontagué depuis quelques jours. Heureusement il avait laissé à Sonnantouan son serviteur, qui, dans ce pourparler, fit fort à propos les fonctions d'interprète.

XI.

Danger que les voyageurs courent à Sonnantouan. M. Dollier tombe malade.

Cependant, après que les voyageurs eurent fait leur harangue et leurs présents, comme c'était la coutume dans ces circonstances, ils se virent obligés de séjourner un mois dans ce village, pour attendre l'accomplissement de la promesse qu'on leur avait faite d'un esclave, et furent dans de continuelles craintes de leur vie pendant tout ce temps. D'abord les sauvages de cette nation étaient alors en guerre ouverte avec d'autres, qui depuis peu avaient tué dix Iroquois de ce même bourg. De plus, le capitaine sauvage massacré près de Villemarie était de ce bourg même ; et ses parents, pour le venger, voulaient à tout prix assommer quelques Français, et s'en vantaient hautement. Ces menaces ouvertes obligèrent M. Dollier, et de leur côté M. de Galinée et M. La Salle, à recommander à leurs hommes de tenir toujours leurs armes en bon état, et même d'en poster quelques-uns en sentinelle toutes les nuits. Enfin malgré leurs présents et la promesse qu'on leur avait faite d'un esclave, M. de Galinée et M. La Salle jugèrent qu'il était de la prudence de s'éloigner, quoiqu'ils n'eussent encore rien obtenu. C'est que ces sauvages, à qui on avait apporté de l'eau-de-vie de chez les Hollandais, se livraient dans leur ivresse à des excès si inouïs et occasionnaient tant de tumulte dans ce village, que nos voyageurs y étaient en péril continuel et imminent d'être la victime de leur fureur. Pour surcroît d'épreuves, M. Dollier, peu accoutumé à la vie dure et aux privations qu'il s'était ainsi imposées, fut atteint, dans ces circonstances mêmes, d'une fièvre continue qui faillit l'emporter. Se voyant destitué du ministère d'un prêtre, il disait à M. de Galinée,

dans l'extrémité où sa fièvre l'avait réduit : “ Je suis content et j'ai même de la joie d'être ainsi privé de tout secours pour le corps et pour l'âme. “ Oui, j'aimerais mieux mourir au milieu de ces bois, dans l'ordre de la volonté de Dieu, comme j'ai la confiance d'y être, qu'au milieu de tous les miens, dans le Séminaire de Villemarie.”

XII.

Chute d'eau de Niagara. Les voyageurs arrivent à Tenaoutoua.

Enfin, M. Dolliers'étant heureusement rétabli, ils quittèrent le pays des Sonnantouans, et arrivèrent à une rivière qui est la décharge du lac Erié dans le lac Ontario. “ C'est une des plus belles cataractes ou chutes d'eau qui soient au monde, rapporte M. de Galinée. Aussi l'entendîmes-nous de l'endroit où nous étions, quoique nous en fussions à dix ou douze lieues ; et M. Trouvé m'a dit l'avoir entendu aussi de l'autre côté du lac Ontario, vis-à-vis de cette embouchure.” Au bout de cinq jours de marche, ils arrivèrent à l'extrémité de ce lac, et M. La Salle, étant allé à la chasse, en revint, atteint à son tour d'une grosse fièvre qui, en peu de jours, mit sa vie en péril. Là, un guide que les missionnaires avaient pris leur fit espérer qu'après un mois et demi de bonne marche ils arriveraient aux premières nations, qui étaient sur les bords du Mississipi, et pourraient y passer l'hiver. M. Dollier, se voyant en si beau chemin d'arriver bientôt chez ces peuples, auxquels il voulait sacrifier sa vie, ne pouvait contenir sa joie, et était même résolu de ne jamais retourner à Villemarie, s'il en trouvait quelqu'un qui voulût le recevoir. Ils partirent de là le 22 septembre 1669, et le 24 arrivèrent à un village nommé Tenaoutoua. Si les pouvoirs donnés à M. Dollier n'eussent pas eu pour objet les peuples du Mississipi, à l'exclusion des Iroquois, il se fût arrêté dans ce village, à cause des instances que lui en firent les sauvages, en lui protestant qu'ils s'appliqueraient à la prière tout de bon. Mais il crut devoir passer outre, et leur promit que les robes noires de Kenté iraient les instruire l'hiver suivant, comme en effet l'un d'eux, sur une lettre de M. Dollier, alla les visiter au mois de novembre 1670.

XIII.

Les voyageurs rencontrent Jolliet.

Au village Tenaoutoua, les voyageurs trouvèrent le sieur Jolliet, dont on a parlé, qui y était arrivé la veille. Parti précédemment de Villemarie pour les Outaouas, avec une flotte de quatre canots et des marchandises, il avait eu ordre de M. de Courcelles de monter jusque dans le lac Supérieur, pour s'assurer de l'endroit où était une mine de cuivre, dont les extraits n'avaient presque pas besoin d'être raffinés, tant le cuivre en était beau et pur ; mais, pressé pour son retour à Villemarie, à cause de la saison avancée, il ne put aller à cette mine. Il apprit aux Missionnaires

qu'il avait envoyé de ses hommes pour chercher une nation fort nombreuse, chez laquelle aucun ouvrier évangélique n'avait jamais pénétré ; et comme, depuis le pays des Outaouas, Jolliet avait marqué les lieux qu'il parcourait, il leur offrit la description qu'il en avait faite. Ils l'acceptèrent, et M. de Galinée la réduisit en carte marine, ce qui leur servit beaucoup pour se conduire dans le chemin.

XIV.

M. La Salle malade rebrousse chemin. Piété des voyageurs.

M. La Salle, voyant alors que les deux missionnaires allaient partir dans deux ou trois jours pour s'acheminer vers le lac Érié, leur déclara que l'état de sa santé ne lui permettait pas de continuer le voyage, et qu'il était résolu de retourner à Villemarie, ne pouvant se résoudre à hiverner dans les bois, où le peu d'adresse de ses gens et leur inexpérience pouvaient les exposer tous à mourir de faim. Jusqu'alors M. Dollier avait célébré trois fois par semaine le Saint-Sacrifice, sur un petit autel soutenu avec des avirons, au moyen de fourches, et entourés des voiles de leurs canots. Les voyageurs se dérobaient ainsi, autant qu'ils le pouvaient, aux regards des sauvages, qui, dans l'ignorance où ils étaient de nos mystères, auraient pu s'en railler ; “ et de cette sorte, ajoute M. de Galinée ” nous avons eu le bonheur et le bien de célébrer le Saint Sacrifice dans “ plus de deux cents endroits où il n'avait jamais été offert.” Le dernier jour de septembre 1669, M. Dollier dit la Sainte Messe avant leur séparation, et la plupart y communiquèrent, tant du côté de La Salle que de celui des hommes que les Missionnaires avaient conduits avec eux. Ces derniers se montrèrent tout déterminés à les suivre, quoique ceux de M. La Salle, qui allaient retourner à Villemarie, taxassent leur résolution de parti téméraire, qui devait les exposer à la mort. Ils témoignèrent même ces craintes dès leur arrivée dans l'île de Montréal : ce qui fit concevoir pour les autres les plus vives inquiétudes.

XV.

Le retour des hommes de la Salle à la Côte Saint-Sulpice fait donner à ce lieu le nom de la Chine.

M. La Salle avait fait envisager son expédition comme pouvant donner lieu à la découverte d'un passage à la Chine ; mais si M. de Courcelles et M. Dollier semblèrent prendre confiance en ses discours, d'autres en Canada doutaient du succès de cette tentative. M. Patoulet, secrétaire de M. Talon, en écrivait en ces termes, le 11 novembre de cette année 1669 : “ M. La Salle et M. Dollier, accompagnés d'un certain nombre d'hommes, “ sont partis de ce pays, à dessein d'aller reconnaître un passage qui “ nous donnerait communication avec le Japon et la Chine, et qu'ils esti- “ ment trouver. L'entreprise est aussi difficile que douteuse, Dieu veuille

“ qu'ils y réussissent ; mais ce qu'il y a de bon, c'est que le Roi ne fait “ point de dépenses pour cette découverte prétendue.” Dans l'attente de l'événement, dont le succès partageait ainsi les esprits, ou les tenait en suspens, on vit arriver les hommes de La Salle, au lieu même de l'île de Montréal, d'où ils étaient partis trois ou quatre mois auparavant ; et quelques colons, déjà prévenus contre sa tentative, donnèrent par ironie le nom de la Chine à ce lieu, comme si ses hommes en fussent revenus. M. Dollier lui-même semble faire allusion à la promptitude de leur retour et à leur déception, lorsque, parlant de l'imposition de ce nouveau nom, il l'attribue “ à cette transmigration célèbre qui se fit de la Chine dans ces “ quartiers, en donnant son nom, ajoute-t-il, à l'une de nos côtes, et d'une “ façon si authentique qu'il lui est demeuré. (1)”

XVI.

M. Dollier et M. de Galinée passent l'hiver sur les bords du lac Érié.

De leur côté, les Missionnaires et leur petite troupe partis de Tenaoutoua le 1er octobre 1669, arrivèrent le 13 ou le 14 sur les bords du lac Érié, qui leur parut être semblable à une grande mer, à cause du vent impétueux qui l'agitait ; et au bout de trois jours ils construisirent une cabane à l'embouchure d'une agréable rivière, où ils se proposaient de passer

(1) M. Dollier place dans l'hiver de 1667 à 1668 l'attribution de ce nom au lieu de la rapporter à l'année suivante. Mais il nous semble qu'en cela sa mémoire lui a fait défaut, et qu'on peut s'autoriser avec raison, pour le juger ainsi, de l'avertissement qu'il donne lui-même à ses lecteurs touchant, *quelques erreurs de dates* qu'ils pourront rencontrer dans son histoire, *à cause du peu de temps qu'il a eu pour la composer.* En effet, si l'on eut déjà donné dans l'hiver de 1667 à 1668, le nom de la Chine à la seigneurie de La Salle, celui-ci n'aurait pas manqué de la désigner sous ce nom dans les actes publics qu'il fit depuis cet hiver. Cependant, dans un contrat du 16 décembre 1668, il l'appelle, ainsi qu'il a été dit, du nom de Saint-Sulpice. *Fut en notre maison de la Côte de Saint-Sulpice ; fut en notre maison de Saint-Sulpice.* Bien plus, dans l'acte du 9 janvier 1669, par lequel, avant sa tentative de voyage, il vendit la plus grande partie de cette seigneurie au Séminaire, il la désigne ainsi : *La seigneurie appelée de Saint Sulpice, située en l'île de Montréal, au-dessus du Saut Saint-Louis.* Elle était donc encore appelée de Saint-Sulpice avant le départ de La Salle.

Cependant, après le retour de ses hommes, qui eut lieu dans l'automne de cette même année 1669, on appelle ce même lieu non plus *Saint-Sulpice*, mais la *Chine*. Ainsi, dans un acte du 11 juin 1670, nous lisons ces mots très-significatifs : *Le lieu de la Chine ainsi appelé.* Pareillement, M. Talon, dans une ordonnance du 8 octobre 1670, se sert de ces expressions : *L'habitation qu'on appelle la petite Chine.* Cette remarque : *La Chine ainsi appelée*, et celle-ci : *L'habitation qu'on appelle la petite Chine*, indiquent donc que ce nom venait d'être donné à ce lieu, puisqu'on n'aurait point fait ni l'une ni l'autre de ces remarques, si ce nom de la Chine lui eut été attribué dès son établissement. Enfin, la raison que, dans sa manière originale, M. Dollier donne de l'attribution de ce nom, ne permet pas de douter qu'on ne l'ait imposé par dérision, à l'occasion même du retour inattendu des hommes de La Salle, et de l'inutilité de leur première tentative. Car cette supposition enjonnée d'une *transmigration célèbre*, par laquelle des hommes venus de la *Chine* étaient allés s'établir dans l'une des côtes de l'île de Montréal, ce qui avait fait donner le nom de la *Chine* à cette côte, une telle supposition ne peut avoir d'autre fondement que le retour et la déception des hommes de La Salle, qui s'étaient flattés, en partant, de trouver un passage à la Chine. C'est, au reste, ce qu'assure expressément M. de Tonty, que nous ferons connaître dans la suite.

l'hiver. Là, trouvant la chasse très-abondante, ils boucanèrent la viande de deux grandes bêtes pour faire leurs provisions, et en outre ils amassèrent vingt-trois ou vingt-quatre minots de noix et de châtaignes, comme aussi de pommes, de prunes, de raisins et d'alizes, qui y étaient en grande quantité. La vigne, qui croissait dans les sables, sur les bords des lacs et des rivières de ces contrées, produisait, quoique sans culture, des raisins aussi gros et aussi doux que les plus beaux (du nord) de la France, jusque-là que les Missionnaires en firent du vin, dont M. Dollier se servit tout l'hiver pour la Sainte Messe. " C'est un gros vin noir, dit M. de Galinée, semblable au vin de Granne, et aussi bon que celui-ci." Mais au bout de quinze jours, ainsi passés à l'embouchure de cette rivière, les Missionnaires, fatigués par les grands vents qui soufflaient sur le lac Erié, jugèrent à propos d'hiverner dans les bois, et choisirent, à un quart de lieue de là environ, un endroit plus commode, sur le bord d'un ruisseau, où ils dressèrent de nouveau leur cabane, en la construisant cette fois de manière à pouvoir, en cas d'attaque, s'y défendre longtemps. A son extrémité ils élevèrent un autel sur lequel M. Dollier célébrait le Saint Sacrifice trois fois par semaine : ce qui ne fut pas une petite consolation pour lui et pour ses gens, dans ces pays où jamais aucun Européen n'avait séjourné. Tous assistaient religieusement aux Saints Mystères, se confessaient souvent, et s'approchaient fréquemment de la Sainte Table. Enfin les dimanches et les fêtes étaient distingués par le chant de la Grand'Messe et par une prédication ; et tous les autres jours, on faisait de plus en plus la prière en commun soir et matin, ainsi que d'autres pieux exercices. Heureusement l'hiver fut très-doux dans ce lieu, cette année-là. " S'il eût été aussi rigoureux qu'il le fut à Montréal, surtout au mois de février 1670, ajoute M. de Galinée, nous fussions tous morts de froid. Car les hachés que nous avons ne valaient rien, et nous les cassâmes presque toutes ; en sorte que, si le bois que nous cassions pour notre chauffage eût été gelé aussi dur (qu'il l'est d'ordinaire) à Montréal, nous n'eussions plus eu de haches dès le mois de janvier. (*)

(*) Cet hiver fut, en effet, le plus rude que, de mémoire d'homme, on eut éprouvé en Canada. La Mère de l'Incarnation en écrivait ainsi à la Supérieure des Ursulines de Tours le 1er septembre suivant : " Le dernier hiver a été extraordinairement froid, tant pour sa rigueur que pour sa longueur ; et nous n'en avons point encore expérimenté un plus rude depuis trente et un ans que nous sommes en ce pays. Tous nos conduits d'eau ont gelé et nos sources ont tari, ce qui ne nous a pas donné peu d'exercice. Au commencement, nous faisons fondre de la neige pour avoir de l'eau, tant pour nous que pour les bestiaux ; mais il en fallait une si grande quantité, que nous n'y pouvions suffire. Il nous a donc fallu résoudre d'en envoyer quêrir au fleuve avec nos bœufs, qui en ont été presque ruinés, à cause de la montagne fort droite et glissante. Il y avait encore de la glace dans notre jardin au mois de juin : nos arbres et nos entes en sont morts. Tout le pays a fait la même perte, et particulièrement les Mères Hospitalières, qui avaient un verger des plus beaux qu'on pourrait voir en France."

XVII.

M. Dollier et M. de Galinée prennent possession de ces pays au nom du Roi.

Les Missionnaires demeurèrent cinq mois et onze jours dans le lieu où ils avaient construit leur cabane ; et avant d'en partir, pour continuer leur voyage, ils firent une action qui mérite d'être rapportée. Ce fut d'aller tous ensemble au bord du lac Erié, et d'y planter une croix le dimanche de la Passion, 23 mars, en mémoire d'un si long séjour de Français dans ces terres. De plus, imitant le noble et généreux exemple de Jacques-Cartier, qui, avant de quitter les rives du fleuve Saint-Laurent, y avait arboré sur une croix les armes de France, pour prendre possession du pays au nom de François Ier, M. Dollier et M. de Galinée firent attacher au pied de la croix qu'ils avaient plantée les armes de Louis XIV, avec une inscription qui attestait cette prise de possession, et en dressèrent un procès-verbal conçu en ces termes ; “ Nous, soussignés, certifions avoir vu
 “ afficher sur les terres de lac nommé Erié les armes du Roi de France,
 “ avec cette inscription : L'an du salut 1669, Clément IX étant assis sur
 “ la chaire de saint Pierre, Louis XIV régna en France, M. de Cour-
 “ celles étant Gouverneur de la Nouvelle-France, et M. de Talon y étant
 “ intendant pour le Roi : sont arrivés en ce lieu deux Missionnaires du
 “ Séminaire de Montréal, accompagnés de sept autres Français, qui, les
 “ premiers de tous les peuples Européens, ont hiverné en ce lac, dont,
 “ comme d'une terre non occupée, ils ont pris possession, au nom de leur
 “ Roi, par l'apposition de ses armes, qu'ils ont attachées au pied de cette
 “ croix. En foi de quoi nous avons signé le présent certificat.

FRANÇOIS DOLLIER, *prêtre,*
Du diocèse de Nantes, en Bretagne,
 DE GALINÉE, *diacre,*
Du diocèse de Rennes, en Bretagne.

XVIII.

Accident qui oblige les missionnaires de reprendre le chemin de Villemarie.

Le lendemain de l'Annonciation, 26 mars, ils partirent de là pour continuer leur marche. Elle devint extrêmement difficile, tant à cause du grand nombre de rivières qu'ils eurent à traverser, que de la disette de vivres qu'ils éprouvèrent bientôt ; et, dans cette rude nécessité, M. Dollier et M. de Galinée furent réduits à se priver d'une partie de leurs portions en faveur de leurs hommes, afin de pouvoir les envoyer à la chasse. Le jour de Pâques étant venu, ils s'arrêtèrent pour célébrer la fête, et tous firent leur Communion pascale avec une singulière consolation. Partis de nouveau, ils arrivèrent à une longue pointe, marquée par M. de Galinée sur sa carte, après avoir fait vingt lieues ce jour-là. Étant tous très-fatigués, ils se contentèrent de porter leurs canots à terre, ainsi

qu'une partie de leurs hardes; et laissant le reste près de l'eau, sur le sable, ils se couchèrent et s'endormirent bientôt, sans prévoir ce qui allait leur arriver. Pendant la nuit, il s'éleva un vent du nord-est très-violent, qui agita le lac Érié avec tant de furie, que l'eau monta de six pieds et emporta les hardes d'un des canots des Missionnaires. Elle eût même emporté toutes les autres par l'impétuosité de ses vagues, si l'un de la troupe ne se fût éveillé et n'eût donné promptement l'alarme. Tous se lèvent aussitôt, courent sur les hardes pour les mettre en sûreté, mais sans rien recouvrer des premières qu'un baril de poudre qui flottait sur le lac. Le plomb même fut emporté, ou plutôt il fut enfoncé si avant dans le sable, qu'on ne put jamais l'en retirer. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que toute la chapelle de M. Dollier fut entièrement perdue, et cet accident, qui les mettait tous hors d'état de recevoir le sacrement de l'Eucharistie et de le procurer à d'autres, leur fit prendre la résolution de retourner à Montréal pour se fournir d'une autre chapelle, comme aussi de marchandises, afin de les échanger pour des vivres, chez les sauvages, qui ne connaissaient pas d'autre monnaie.

XIX.

Les missionnaires se rendent à Sainte-Marie-du-Sault pour regagner de la Villemarie.

Comme le chemin des Outaouas leur parut presque aussi court que celui par où ils étaient venus, ils prirent le parti d'aller à Sainte-Marie-du-Saut, où ces sauvages s'assemblaient, espérant de descendre de là avec eux à Villemarie; et après avoir fait environ cent lieues de navigation, ils arrivèrent à l'endroit par où la mer douce des Hurons se décharge dans le lac Érié. A six lieues de là, ils rencontrèrent un endroit fort vénéré de tous les sauvages de ces pays, à cause d'une idole de pierre, que ceux-ci croyaient se rendre favorable en lui offrant des présents et des sacrifices, pour obtenir une heureuse navigation sur le lac Érié. Cette pierre, que les Iroquois leur avaient fort recommandé d'honorer en passant, n'avait cependant d'autre rapport avec la figure humaine que celui que l'imagination grossière de ces barbares lui donnait, quoique pourtant on y eût peint avec du vermillon une espèce de visage grotesque. "Après la perte de notre chapelle et la disette de vivres que nous avons éprouvée, ajoute M. de Galinée, il n'y avait personne dans notre troupe qui ne fût plein de haine contre ce faux dieu. Je consacrai une de mes haches pour casser cette divinité de pierre; puis ayant accosté nos canots ensemble, nous portâmes le plus gros morceau au milieu de la rivière et jetâmes aussi tout le reste à l'eau, afin qu'on n'en entendît jamais plus parler."

A quatre lieues de là, les voyageurs entrèrent dans un petit lac appelé par Samson, dans sa *Géographie*: le *Lac des eaux salées*, où cependant ils ne trouvèrent aucune marque de sel; et arrivèrent enfin à la mer

douce des Hurons, qui a de six à sept cents lieues de tour, et que les Algonquins appellent Michigané. Ils y firent environ deux cents lieues et quoiqu'ils se vissent fréquemment à la veille d'y manquer de vivres, la Providence vint encore ici à leur secours. " Nous n'avons jamais été plus " d'un jour sans nourriture, dit à ce sujet M. de Galinée. Il est vrai " qu'il nous est arrivé plusieurs fois de nous voir dépourvus de tout, et de " passer le soir et le matin sans avoir absolument rien à mettre à la chau- " dière. Mais nous étions tellement accoutumés à nous voir secourus " dans ces occasions, par la bonté divine, que nous en attendions avec, " tranquillité les effets, dans la pensée que Celui qui nourrit dans ces " bois tant de barbares n'abandonnerait pas ses serviteurs." Ils côtoyèrent ainsi ce lac, ou la mer douce, sans aucun péril, entrèrent ensuite dans le lac des Hurons, et arrivèrent enfin, le 25 mai, jour de la Pentecôte, à Sainte-Marie-du-Saut, où ils se firent annoncer par quelques décharges de fusil.

XX.

Réception des missionnaires à Sainte-Marie ; ils descendent à Montréal.

Les PP. Jésuites venaient d'y établir leur principale résidence pour les missions des Outaouas et des peuples voisins ; et depuis un an ils y entretenaient deux hommes qui leur avaient bâti avec des pieux de cèdre, de douze pieds de hauteur, un joli Fort carré, renfermant une chapelle avec une maison ; et tout auprès du Fort ils avaient préparé un vaste champ d'où l'on espérait se procurer du pain avant deux années. Les voyageurs y furent reçus avec toute la charité possible par les Pères Dablon et Marquette qui y résidaient, et assistèrent ce jour-là même à une partie des Vêpres. Enfin, les deux jours suivants, ils firent leurs dévotions avec d'autant plus de joie, que depuis près d'un mois et demi ils étaient tous privés de ce bonheur. S'ils assistèrent aux Vêpres, à leur arrivée, le jour de la Pentecôte, c'est qu'il y avait alors des Français au Saut Sainte-Marie, souvent au nombre de vingt ou vingt-cinq, qui s'assemblaient pour la Grand' Messe et les Vêpres, les dimanches et les jours de fêtes. (*)

(*) M. de Galinée fait ici une remarque qui montre la pureté du zèle qui animait les PP. Jésuites dans cette Mission. Quoiqu'il y eût au Saut Sainte-Marie quelques sauvages baptisés, il n'y en avait pourtant pas un seul, dit-il, qui fût assez bon catholique pour être admis à assister à l'office divin. " En sorte, ajoute-t-il, qu'au lieu appelé la Pointe du " Saint-Esprit, au fond du lac Supérieur, où se sont retirés les restes des Hurons depuis " l'incendie de leurs villages, le Père qui passa l'hiver avec eux (probablement le P. Mar- " quette,) me dit que, quoiqu'il y en eût un grand nombre autrefois baptisés, lorsque les " Missionnaires étaient aux Hurons, il n'avait pourtant jamais osé dire devant eux la " sainte Messe, sachant qu'ils regardaient cette action comme une jonglerie de sorcier." C'est ce qui explique pourquoi le P. Le Mercier, dans la Relation de cette même année 1670, parle de la piété de ces sauvages en des termes fort réservés : " Les Hurons, dit-il, " qui sont à la Pointe du Saint-Esprit au nombre de quatre à cinq cents, conservent un peu de christianisme."

Se voyant à plus de trois cents lieues de Villemarie, M. Dollier et M. de Galinée désiraient de s'y rendre au plus tôt, afin de pouvoir de là aller hiverner chez les Outaouas, et de se rendre, au printemps suivant, vers le Mississipi pour en évangéliser les peuples. Ils cherchèrent donc un guide qu'ils trouvèrent fort à propos, et prirent congé des PP. Dablon et Marquette, le 28 mai. Leur voyage fut très-heureux; il est même à remarquer que, n'ayant fait que dix-sept ou dix-huit portages en descendant (quoiqu'on en fît alors en montant quarante ou même quarante-cinq), ils n'essuyèrent aucun accident au milieu de ces bouillous impétueux. C'est qu'ils avaient un fort bon guide et des hommes très-habiles dans cette sorte de navigation. Ils arrivèrent ainsi à Villemarie le 18 de juin, après vingt-deux jours d'une marche la plus fatigante qu'ils eussent jamais faite de leur vie. Aussi, sur la fin du voyage, M. de Galinée fut-il atteint d'une fièvre tierce, qui, par l'abatement où elle le mit, ne modéra pas peu la joie qu'il avait de se retrouver enfin au milieu de ses frères.

XXI.

M. de Galinée trace la carte et écrit la relation de ce voyage.

Dès qu'il fut rétabli, il traça la carte et composa la Relation détaillée de ce voyage, qu'il termina par les observations suivantes (1) : " Tout le monde a souhaité que je dressasse la carte de notre voyage : ce que j'ai fait avec assez d'exactitude. Je n'y ai marqué que ce que j'ai vu : ainsi vous ne trouverez qu'un seul côté de chaque lac, puisque leur largeur est si grande qu'en côtoyant un bord on ne peut voir l'autre. Je l'ai faite en carte marine, c'est-à-dire, que les méridiens ne s'y rétrécissent point auprès des pôles, parce que j'ai plus d'usage de ces sortes de cartes que des cartes géographiques ; et au reste, celles-là sont communément plus exactes que les autres. " C'est la première carte qui ait fait connaître ces vastes contrées. L'année suivante, les PP. Jésuites en donnèrent une des pays où étaient placées leurs Missions outaouaises, qui fut reproduite encore en 1672. Dès que sa carte fut achevée, et avant d'y avoir mis la dernière précision, M. de Galinée l'envoya, avec la Relation de son voyage, à une personne qu'il ne fait pas connaître par son nom. " Je vous envoie cette carte telle qu'elle est, lui dit-il, me proposant d'en corriger les défauts quand j'en aurai le loisir, et je vous prie d'avoir la bonté de l'agréer parce que je l'ai faite présentement pour vous. " Il en remit un exemplaire à M. de Fénelon, qui fit un voyage à Paris cette même année, et c'était apparemment de cette première rédaction que M. Talon parlait à Colbert dans sa dépêche du 29 août 1670 : " M. l'abbé de Fénelon, tiré du Séminaire de Saint-Sulpice, a fait une Mission chez

(1) M. Dollier composa aussi, de son côté, une Relation de ce voyage, comme il nous l'apprend lui-même dans son *Histoire du Montréal*, mais nous n'avons pu en retrouver aucune copie.

“ les Iroquois avec lesquels il a hiverné, et en tout ce qu’il a pu, il a tra-
 “ vaillé à me donner les connaissances (des lieux) que je ne pouvais avoir
 “ que par lui. Un autre Missionnaire de Saint-Sulpice a percé plus avant
 “ que lui afin de me donner la connaissance d’une rivière que je cherchais
 “ pour faire la communication du lac Ontario au lac des Hurons. Il a
 “ fait une carte de son voyage ; elle est entre les mains de M. de Fénelon,
 “ et peut faire un assez juste sujet de votre curiosité. ”

XXII.

Avantages de la prise de possession des lacs Erié et Ontario.

M. de Galinée rectifia bientôt cette carte ; et, de concert avec M. Dollier, en envoya un exemplaire à M. Talon avec le procès-verbal de la prise de possession, au nom du Roi, de tous les pays qu’ils avaient parcourus. M. Talon fit parvenir ces pièces à la Cour, et la carte fut déposée aux archives ; on la conserve encore aujourd’hui, en original, au dépôt des colonies.(1) L’idée heureuse qu’avaient eue M. Dollier et M. de Galinée d’aborder, avec la Croix, les armes de France sur ces terres, en signe de prise de possession, au nom du Roi, et d’en dresser un procès-verbal, fut fort goûtée par M. Talon. Il écrivait : “ Je ne dois pas
 “ oublier de vous faire connaître que M. l’abbé de Queylus fournit aux
 “ Missions des sujets qui s’en acquittent dignement et utilement pour le
 “ Roi par les découvertes qu’ils font, et déjà MM. Dollier et de Galinée,
 “ prêtres de Saint-Sulpice, ont parcouru le lac Ontario et visité des nations
 “ inconnues. Je ferai planter, partout où les sujets du Roi se porteront,
 “ les armes de Sa Majesté avec celles de sa religion, estimant que si ces
 “ précautions ne sont pas présentement utiles, elles peuvent le devenir
 “ dans une autre saison. On assure que la pratique des Iroquois est
 “ d’arracher les armes et les placards des écrits qu’on attache aux arbres
 “ des lieux dont on prend possession, et les portent aux Anglais. Ainsi
 “ cette nation peut connaître par là qu’on prétend en demeurer les maîtres.”
 Comme l’assurait M. Talon, ces pièces eurent dans la suite leur utilité pour la France. Car nous voyons que, dans les discussions survenues plus tard avec l’Angleterre, le gouvernement français envoya à Londres, le 13 mai 1687, le certificat de MM. Dollier et de Galinée sur cette prise de possession, et la carte de leur voyage pour appuyer les droits que la France prétendait avoir sur les lacs Erié et Ontario et sur les pays environnants.

XXIII.

M. Talon fait prendre possession du pays des Outaouas.

Ce voyage de MM. Dollier et de Galinée, quoique sans résultat pour la conversion des sauvages, qu’ils avaient eu dessein d’aller évangéliser, eut

(1) C’est de là, dit M. Faillon, que nous l’avons tirée pour la placer dans notre ouvrage, comme un monument du temps qui peut servir à l’histoire de la géographie du Canada.

pendant d'utiles conséquences. Il excita le zèle pour découvrir de nouveaux pays, et en prendre possession, au nom du Roi, comme venaient de le faire ces deux Missionnaires ; et immédiatement après leur retour, M. Talon envoya lui-même à ce dessein des hommes au pays des Outaouas, et d'autres à la découverte de la mer du Sud et à la baie d'Hudson. Pour la première de ces expéditions, il choisit un gentilhomme nommé M. de Saint-Lusson, à qui il adjoignit un certain nombre d'hommes, avec ordre d'aller prendre possession des terres situées entre l'Est et l'Ouest, depuis Montréal jusqu'à la mer du Sud, autant et si avant qu'il se pourrait. M. de Saint-Lusson, après avoir hiverné près du lac des Hurons, se rendit à Sainte-Marie-du-Saut, au commencement de mai de l'année 1671, et fit convoquer les peuples de plus de cent lieues à la ronde, en leur donnant avis que les Français voulaient faire alliance avec eux. Ils s'y trouvèrent, par leurs ambassadeurs, au nombre de quatorze nations, et le P. Claude Allouez, qui servait d'interprète, s'étendit sur les grandeurs du Roi de France, en ajoutant que ce puissant monarque voulait les prendre sous sa protection, pourvu qu'ils voulussent être ses fidèles sujets. Tous y consentirent avec acclamation et applaudissements, et les esprits étant ainsi disposés, M. de Saint-Lusson assembla un grand conseil public le 4 juin 1671. Là, sur une éminence qui dominait la bourgade des Sauteurs, il fit planter une croix et ensuite arborer les armes du Roi avec toute la pompe et l'appareil qu'il lui fut possible. Au moment où la croix fut levée de terre pour être plantée, tous les Français qui se trouvaient présents entonnèrent l'hymne : *Vexilla Regis*, et lorsqu'on attacha à un poteau de cèdre, élevé au-dessus de la croix, l'écusson de France, on chanta le psaume *Braudiat*, qui fut suivi des cris redoublés de *Vive le Roi !* et de décharges de mousquets. Le Père Allouez adressa un discours aux sauvages pour leur expliquer ce que signifiait la croix, qu'il leur représenta comme l'étendard du Maître de la vie, du Seigneur du Ciel, de la terre et des enfers. Leur montrant ensuite les armes de France, il leur parla de la puissance du Roi des Français, du grand nombre de soldats qui obéissaient à ses ordres, de la grandeur de ses navires, de la multitude de ses sujets, de la quantité, de l'étendue et de l'opulence de ses villes, et ajouta d'autres détails de même nature qui furent reçus de ces peuples avec admiration : tous étant étrangement surpris qu'il y eût sur la terre un homme si grand, si puissant et si riche. Après cette harangue, M. de Saint-Lusson prit la parole et leur déclara qu'il était envoyé pour prendre possession de ce pays et les recevoir tous sous la protection de ce grand Roi, dont ils venaient d'entendre exalter la puissance. Enfin on termina la cérémonie par un feu de joie, qui fut allumé le soir, et par le chant du *Te Deum* en action de grâces (1).

(1) M. de Saint-Lusson s'embarqua pour la France cette année même sur le *Saint-Jean-Baptiste*, et arriva à Dieppe le 19 janvier 1672. Il conduisait avec lui un orignal vivant, âgé

XXIV.

M. Talon veut faire prendre de nouveau possession de la Baie d'Hudson.

En envoyant ainsi M. de Saint-Lusson, pour prendre possession du pays des Outaouas, M. Talon chargea d'autres Français d'aller découvrir, tant la mer du Nord, par où l'on espérait de parvenir à la Chine, que la fameuse baie d'Hudson, reconnue en 1612 par ce navigateur, et depuis longtemps oubliée des Anglais. Déjà, en 1661, sur le rapport d'un capitaine Nipissingue, les PP. Druillettes et Dablon avaient résolu d'aller à la recherche de cette mer. " Nous savons depuis longtemps, écrivait le P. Lejeune, que cette mer du Nord est contiguë à celle de la Chine, et qu'il n'y a plus que la porte à trouver ; que c'est là que se voit cette fameuse baie, large de septante lieues et profonde de deux cent soixante, découverte pour la première fois par Hudson, qui lui a donné son nom, sans qu'il en ait reçu d'autre gloire que d'avoir, le premier, frayé un chemin qui se termine à des empires inconnus. C'est dans cette baie que se trouvent, en certains temps de l'année, quantité de nations circonvoisines, comprises sous le nom général des Kilistinous. " Ceux-ci, ayant appris que des Français étaient établis en Canada, avaient, en 1661, envoyé par les terres, des députés à Québec, et demandé à M. d'Argenson, alors Gouverneur général, d'établir un commerce avec eux et de leur donner un Missionnaire. M. d'Argenson, dans l'espérance de trouver, par la mer du Nord, un passage au Japon, et aussi de découvrir des nations sauvages encore inconnues, leur envoya les PP. Druillettes et Dablon, qui partirent de Québec, au mois de mai 1661, avec M. de la Vallière, gentilhomme de Normandie, Denis Guyon, Desprez, Couture et François Pelletier. Ils s'étaient embarqués sur le Saguéné, conduits par des sauvages ; mais ils furent obligés de revenir sur leurs pas, soit, comme le raconte M. de la Potherie, que ces sauvages eussent refusé de continuer leur route, par la crainte que l'entreprise des Français ne leur fût préjudiciable ; soit, comme le rapportent les PP. Jésuites, que, les Iroquois exerçant alors de cruelles hostilités sur les Français et sur diverses nations sauvages, les Missionnaires eussent jugé qu'il était de la prudence de renoncer à leur tentative, qui, en effet, n'eut alors aucun résultat. Cependant des sauvages de la baie d'Hudson envoyèrent de nouveau des députés à Québec, en 1663, et prièrent M. d'Avangour, alors Gouverneur, de leur donner des Français. Il y envoya cinq hommes, à la tête desquels il mit le sieur Couture, qui s'y transporta par les terres ; étant arrivé à la baie, Couture y planta une croix, et prit possession du pays, en mettant en terre, au pied d'un gros arbre, les armes du Roi, gravées sur du cuivre, enveloppées entre deux plaques de plomb et d'écorce par-dessus.

d'environ six mois, un retard et douze grandes outardes, qu'il s'empressa d'aller présenter au Roi. Ce navire, qui était de trois cents tonneaux, portait dix mille livres de castor, valant alors quatre francs et demi la livre, quatre cents peaux d'originaux, diverses pierres, du bois, de la poix et beaucoup d'autres productions du pays.

XXV.

Chouart des Grosceillers avait pris possession de la baie d'Hudson au nom de l'Angleterre.

De leur côté, les Anglais prirent aussi possession de ce pays, mais par le moyen d'un Français, Médard Chouart des Grosceillers, qui s'était donné à eux. Voici ce que rapporte à ce sujet la Mère Marie de l'Incarnation dans sa lettre du 26 août 1670 : " Il y a quelque temps qu'un Français de notre Touraine, nommé des Grosceillers, se maria à Québec. Il était tout jeune quand il vint ici, et il fit grande connaissance avec moi, tant à cause de la patrie, qu'en considération d'une de nos Mères de Tours, chez le père de laquelle il avait demeuré. Ne faisant pas une grande fortune en Canada, il lui prit fantaisie d'aller à la Nouvelle-Angleterre, pour tâcher d'y en faire une meilleure. Il y faisait l'homme d'esprit, comme en effet il en a beaucoup ; et il fit espérer aux Anglais qu'il trouverait le passage de la mer du Nord. Dans cette attente, on l'équipa pour l'envoyer en Angleterre, où on lui donna un vaisseau avec des hommes, et tout ce qui était nécessaire à la navigation. Avec ces avantages, il se met en mer ; et au lieu de prendre la route que les autres avaient coutume de suivre, et où ils avaient travaillé en vain : il alla à contre-vent, et chercha si bien qu'il découvrit la grande baie du Nord. Il prit possession de ce grand pays, pour le Roi d'Angleterre ; et y ayant trouvé un grand peuple, il est revenu avec son navire ou ses navires, chargés de pelleteries, pour des sommes immenses. A son retour en Angleterre, il a reçu vingt mille écus de récompense du Roi, qui l'a fait chevalier de la Jarrettière ; et l'on a fait une gazette pour louer cet aventurier Français. Sa femme et ses enfants sont encore ici."

XXVI.

M. Talon fait prendre possession de la baie d'Hudson en 1672.

Le bruit de cette prise de possession parvint bientôt en Canada. " Des sauvages Kilistinous, dit à ce sujet le P. Le Mercier, dans sa Relation de 1667, qui ont leur demeure plus ordinaire sur les côtes de la mer du Nord, m'ont rapporté qu'ils ont eu connaissance d'un navire ; et un vieillard me dit qu'il l'avait vu lui-même, comme aussi une maison construite sur la terre ferme, par des Européens, avec des planches et des pièces de bois ; et que ces hommes tenaient entre les mains des livres semblables à celui qu'il me voyait à moi-même en me faisant ce récit." M. Talon ayant appris que des Européens faisaient le commerce, dans cette mer, avec les sauvages, y envoya en 1671 M. de Saint-Simon et un autre Français, avec le P. Albanel, Jésuite, qui partirent de Tadoussac, bien fournis par l'Intendant de tout ce qui était nécessaire au succès de leur voyage. Après avoir navigué sur le Saguené, en chaloupe, ils se mirent ensuite en canot, conduits par six sauvages. Les neuf voyageurs hivernèrent en chemin

et repartirent le 1er de juin 1672, pour continuer leur route, au nombre de dix-neuf personnes, dont seize sauvages et les trois Français dans trois canots. Le vingt-huit du même mois, ils rencontrèrent dans un petit ruisseau, un heu (1) avec ses agrès, de dix ou douze tonneaux, qui portait le pavillon Anglais et la voile latine, et entrèrent ensuite dans une maison déserte. Enfin ils aperçurent cette mer qu'ils avaient recherchée, ainsi que la fameuse baie d'Hudson, et le neuvième jour de juillet 1672, y arborèrent les armes du Roi. Le 18, ils arrivèrent à une autre rivière, où ils étaient attendus de deux cents sauvages; et le lendemain, sur les deux heures après midi, ils plantèrent les armes du Roi, pour servir de sauvegarde à tous ces peuples contre les Iroquois.

XXVII.

Découverte du Mississippi, attribuée par les uns à Jolliet et par d'autres à La Salle.

Dans la Relation de 1672, le P. Dablon disait : " Nous n'espérons pas moins du voyage que M. Talon et M. de Frontenac (successeur de M. de Courcelles) ont fait entreprendre, pour découvrir la mer du Sud, qui, probablement, donnerait entrée à la Chine : un Père et des Français ont été envoyés pour cela." Il parle ici du P. Marquette, accompagné, entre autres, de Louis Jolliet, le même dont nous avons parlé déjà. Mais les *Relations* des Jésuites ayant cessé de paraître, après cette année, à la demande de M. de Courcelles, nous ne pouvons y voir la suite de la découverte du Mississippi qu'on attribue au P. Marquette et à Jolliet. On assure cependant que La Salle, après qu'il se fut séparé de M. Dollier et de M. de Galinée, au mois de septembre 1669, pour retourner à Villemarie, s'étant rétabli dans le voyage, poursuit ses découvertes avec une partie de ses hommes, les autres ayant refusé de le suivre; et on ajoute qu'il entra dans le fleuve du Mississippi, dont il fut ainsi le premier découvreur. Pour fortifier cette opinion, on cite, entre autres pièces, un mémoire de M. de Frontenac, qui s'exprime en ces termes : " Jolliet, que l'on a tant vanté, par avance, quoiqu'il n'ait voyagé qu'après le sieur La Salle, qui même vous témoignera, Monseigneur, que la Relation du sieur Jolliet est fautive en beaucoup de choses." On allègue aussi le témoignage de Bacqueville de la Potherie, qui, dans son *Histoire de l'Amérique septentrionale*, dit sur ce même sujet : " Si l'on voit aujourd'hui la découverte qu'on a faite de l'embouchure de Mississippi, l'on peut dire que l'on a profité des lumières de M. de La Salle, qui a d'abord connu tous ces pays. Il est le seul qui a su pénétrer ce vaste continent."

XXVIII.

Particularités pour servir à l'histoire des voyages de La Salle.

Nous n'entrerons pas dans cette discussion, qui n'est point de notre objet; seulement nous ferons remarquer ici, que, par un contrat, qui se trouve

(1) Bâtiment plat qui n'a qu'un mât et une voile.

au greffe de Villemarie, il est manifeste que La Salle continua ses explorations. On y voit que, le 6 du mois d'août 1671, il avait reçu à crédit, *dans son grand besoin et nécessité*, des mains de M. Migcon de Branssat, procureur fiscal à Villemarie, des marchandises, qui se montaient à la somme de quatre cent cinquante-quatre livres tournois. On y voit encore que, le 18 décembre 1672, étant à Villemarie, il promit de payer, au mois d'août suivant, la même somme, en argent monnayé, ou en pelleteries, soit à Villemarie, en la maison de M. Jacques Le Ber, où il demeurait ; soit à Rouen, en celle de M. Nicolas Crevel, conseiller du Roi et maître des comptes son parent. Nous rapportons ici ces particularités, comme pouvant servir d'éclaircissement à l'histoire des voyages de ce navigateur célèbre.

XXIX.

Si La Salle découvrit le Mississipi, il ne descendit pas jusqu'à son embouchure.

Nous ajouterons cependant que, s'il avait déjà découvert le Mississipi, il n'était pas descendu jusqu'à son embouchure. Du moins, M. Dollier de Casson, dans un écrit qu'il composa en 1671, ne savait pas encore lui-même alors où se déchargeait ce fleuve. Voici comment il en parle, en rappelant son voyage de 1669, avec M. de Galinée : ‘ Il y a deux ans qu'il partit ‘ de Villemarie deux Ecclésiastiques, pour aller évangéliser plusieurs ‘ nations sauvages, sises le long d'une grande rivière, que les Iroquois ‘ appellent *Ohio* et les Outaouas *Mississipi*. Leur dessein ne réussit pas ‘ pour quelques inconvénients, qui sont assez ordinaires dans ces sortes d'en- ‘ treprises. Mais toujours ont-ils appris, par les approches qu'ils ont ‘ faites de cette rivière, qu'elle était plus grande que le fleuve de Saint- ‘ Laurent ; que les nations établies sur ses rivages étaient fort nombreuses ; ‘ et que son cours ordinaire était du levant au couchant. Après avoir ‘ bien examiné les cartes que nous avons des côtes de la Nouvelle-Suède, ‘ des deux Florides, de la Virginie et du Vieux-Mexique, je n'ai point ‘ trouvé d'embouchure de fleuve qui fut comparable à celle du fleuve Saint- ‘ Laurent ; ce qui me fait croire que celle dont nous parlons tombe dans ‘ une autre mer. Mais de savoir où, j'en laisse le jugement aux plus ‘ savants.’

XXX.

Jolliet entre dans le Mississipi le 15 juin 1673.

Quoi qu'il en soit de la priorité de La Salle sur Jolliet, ou de Jolliet sur La Salle, dans la découverte du Mississipi, voici ce qui ne peut être contesté par personne, relativement au P. Marquette et à Jolliet. L'auteur de la dernière Relation des Jésuites, celle de 1672, le P. Dablon, écrivait le 1er août 1674 : ‘ Il y a deux ans que M. de Frontenac et M. Talon ‘ jugèrent qu'il était important de s'appliquer à la découverte de la mer ‘ du Midi, et surtout de savoir où allait se décharger la grande rivière,

“ dont les sauvages font tant de récits. Dans ce dessein, ils firent choix
 “ du sieur Jolliet, qui, étant arrivé aux Outaouas, se joignit au P. Mar-
 “ quette, qui l’attendait. Ils se mirent en chemin avec cinq autres
 “ Français, vers le commencement de juin 1673, et entrèrent enfin, le 15
 “ juin, dans cette fameuse rivière, que les sauvages appellent Mississipi.
 “ Mais apprenant de ceux-ci qu’ils approchaient des habitations d’Euro-
 “ péens, et ne doutant pas qu’ils n’allassent se jeter dans les mains des
 “ Espagnols de la Floride s’ils avançaient davantage, ils retournèrent sur
 “ leurs pas.”

A ce témoignage, nous ajouterons celui de Jolliet lui-même, écrivant, probablement à M. de Frontenac, le 10 octobre 1674 : “ Il n’y a pas
 “ longtemps que je suis de retour de mon voyage ; j’ai eu du bonheur
 “ pendant tout ce temps-là ; mais en m’en revenant, étant près de débar-
 “ quer au Mont-Royal, mon canot tourna ; et je perdis deux hommes et ma
 “ cassette, où étaient tous les papiers et mon journal. Après avoir été
 “ quatre heures dans l’eau, ayant perdu la vue et la connaissance, je fus
 “ sauvé par des pêcheurs, qui n’allaient jamais dans cet endroit ; et qui
 “ n’y seraient pas allés, si la Sainte-Vierge ne m’avait pas obtenu cette
 “ grâce de Dieu, qui arrêta le cours de la nature, pour me faire tirer de
 “ la mort. Sans ce naufrage, Votre Grandeur aurait reçu une Relation
 “ assez curieuse. Mais il ne m’est rien resté que la vie. Je descendis
 “ jusqu’au 23^{ème} degré, entre la Floride et le Mexique, par une rivière
 “ sans portages ni rapides, aussi grand que le fleuve Saint-Laurent, devant
 “ Sillery, laquelle va se décharger dans le golfe du Mexique. Mais
 “ étant à cinq journées de la mer, et ne pouvant éviter de tomber entre
 “ les mains des Européens, je conclus de retourner.”

L’application constante de M. de Courcelles et de M. Talon à l’établisse-
 ment du pays ; les Missions établies chez toutes les nations Iroquoises ; les
 découvertes que les Français allaient faire au loin : tous ces faits montrent
 assez que, depuis l’incendie des villages Agniès par nos troupes, les Iro-
 quois avaient laissé la colonie en paix ; et il est de notre objet d’exposer
 ici quelle fut leur conduite, à l’égard des Français, pendant tout le gou-
 vernement de M. de Courcelles : ce que nous ferons au chapitre suivant.

(A continuer.)

MOSA L'ISRAËLITE.

(Suite.)

XII.

MORT DU BLASPHEMATEUR.

Un an s'écoula, pendant lequel de graves événements s'accomplirent en Syrie. Antiochus Epiphane, dont nous avons raconté la funeste mort, avait obtenu le trône au préjudice de Démétrius, son neveu, que les Romains retenaient comme otage. Ce dernier prince, parvenu à l'âge d'homme à l'époque où son oncle mourut, parvint à s'enfuir de Rome, l'année même qui suivit la réconciliation des Juifs avec Antiochus Eupator.

Ayant débarqué à Tripoli, le bruit se répandit bientôt que c'était le sénat romain lui-même qui l'avait envoyé prendre possession de ses États. Dès lors on regarda Eupator comme perdu ; tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius.

Les propres soldats du jeune Antiochus l'arrêtèrent, ainsi que Lysias, pour les amener au nouveau roi. Celui-ci refusa de les voir, et ils furent mis à mort.

A peine Démétrius était-il en possession du trône, que les Juifs apostats vinrent implorer son secours. A leur tête était Alcime, le pontif renégat, qui s'était profané volontairement du temps de la persécution. Voyant qu'il n'y avait plus de ressource pour lui du côté des Israélites, ni d'accès à l'autel, il alla trouver le roi Démétrius, lui offrant une couronne d'or, une palme et des rameaux d'olivier. Le premier jour, il garda le silence ; mais bientôt, appelé au conseil du prince, il lui représenta Judas et ses frères comme les ennemis de son empire, comme ayant tué et chassé tous ses amis.

—Moi-même, ajouta il, j'ai été dépoillé par eux de la gloire de mes pères, c'est-à-dire du souverain sacerdoce, et c'est ce qui m'a obligé de venir ici, d'abord pour témoigner au roi ma fidélité, ensuite pour procurer l'avantage de mes concitoyens. Car tant que Judas vivra il n'y aura aucune paix dans l'État.

A ces paroles, les courtisans, qui haïssaient Machabée, joignirent leurs instances, et animèrent ainsi le roi contre le chef des Asmonéens.

Démétrius nomma Bacchide gouverneur des provinces en deçà de l'Euphrate, et l'envoya avec Alcime à la tête d'une armée en Judée.

Les deux chefs tentèrent, par de fausses négociations de paix, de surprendre Judas et ses frères ; mais les fils de Mathathias, habitués aux perfidies des Syriens, répondirent que pour traiter il n'était pas besoin d'une puissante armée, et refusèrent d'écouter aucune proposition.

Cependant plusieurs prêtres et scribes, et autres hommes pieux, se laissèrent prendre aux belles paroles d'Alcime. Ils se disaient :

—C'est un prêtre de la race d'Aaron qui vient à nous, il ne nous trompera pas.

En effet, Alcime leur disait avec serment :

—Nous ne vous ferons aucun mal, à vous et à vos amis.

Mais sitôt qu'il les eut en son pouvoir, il en égorga soixante.

Cette odieuse conduite révolta tout le peuple qui s'écria :

—Il n'y a ni vérité ni justice parmi eux, car ils ont violé la parole qu'ils avaient donnée et le serment qu'ils avaient juré.

Et un grand nombre se retirèrent du parti des Syriens. Bacchide en fit prendre quelques-uns du peuple qu'il mit à mort et jeta dans un grand puits. Il assiégea ensuite sans succès une forteresse nommée Betzecha, après quoi il se rendit vers Démétrius, laissant l'armée à Alcime, que rejoignirent tous les Juifs apostats. Le prêtre prévaricateur devint le fléau de sa patrie. Mais bientôt Judas réprima si bien ses violences, qu'il s'en retourna pour animer le roi par de nouvelles plaintes contre les Juifs.

Démétrius envoya Nicanor, qui jouissait d'une grande faveur sous le nouveau règne, avec l'ordre de prendre Judas et d'établir Alcime souverain prêtre du grand temple. Nicanor essaya d'abord de se saisir de Judas par ruse. Il lui députa Helcias, son gendre, pour l'inviter à une entrevue. Le fils de Jozabad n'était pas revenu à Jérusalem depuis sa sortie de la citadelle ; il y retrouva Salomith et Mosa, dont Dieu avait béni l'union, car un fils leur était né. Helcias fut accueilli avec joie par sa sœur, mais il était en proie à une incurable tristesse ; tous ses rêves de bonheur étaient évanouis, toutes ses espérances trompées : Stratonice, devenue son mauvais génie, faisait peser sur lui sa domination orgueilleuse et il se sentait un esclave enchaîné aux pieds de cette femme.

S'étant présenté au palais de Judas, il fut reçu avec politesse par le chef des Asmonéens, et il s'acquitta auprès de lui de la mission dont Nicanor l'avait chargé.

Machabée hésitait, craignant quelque embûche, et il remit sa réponse au lendemain.

Helcias retourna, en attendant, chez Salomith.

Le soir de ce jour, à la nuit, un homme s'introduisait mystérieusement dans la demeure de Judas. Admis aussitôt en la présence du glorieux chef d'Israël, il l'aborda avec une respectueuse familiarité, et Machabée lui dit :

—Qu'as-tu à m'apprendre, Nathan ?

L'Israélite était plus grave, plus austère encore que d'habitude ; il répliqua :

—Si je suis venu à Jérusalem, c'est qu'un motif de la plus haute importance m'y amène : il s'agit de votre salut.

—De mon salut !

—Ni plus ni moins.

—Quel danger me menace ?

—N'avez-vous pas reçu aujourd'hui un député des Syriens ?

—En effet.

—Ne vous a-t-il pas invité à une entrevue avec Nicanor ?

—Oui ; mais comment se fait-il que tu sois si exactement renseigné ?

—C'est mon métier, répondit Nathan avec un sourire mélancolique, mais, soyez sûr que je ne le suis pas moins parfaitement au sujet de ce qu'il me reste à vous expliquer.

—Voyons, parle, de quoi s'agit-il ?

—Eh bien ! Nicanor a formé le projet de vous retenir prisonnier.

—Quoi ! il pousserait à ce point la perfidie et le mépris des lois en usage parmi les nations !

—Oubliez-vous que les Syriens sont gens sans scrupule ? si vous ne voulez être livré à Démétrius, abstenez-vous de la conférence à laquelle on vous invite.

Judas savait par expérience la sûreté des informations de Nathan ; aussi n'hésita-t-il plus.

—Je refuserai l'entrevue, dit-il simplement. Mais penses-tu qu'Helcias soit instruit du guet-apens dans lequel on essaie de m'attirer ?

—Non, certainement ; il ne se serait pas prêté à cette œuvre infâme.

—Alors je vais lui tout révéler.

—Gardez-vous en bien.

—Pourquoi ?

—Il mettrait les Syriens en garde, et il deviendrait plus difficile de pénétrer leurs desseins.

—Puisqu'il a horreur de ces manœuvres odieuses, ne serait-ce pas, au contraire, le moyen de le détacher complètement de leur parti ?

—Cela ne servirait à rien, car il est sous la fatale influence de sa femme Stratonice.

—Il suffit, je le congédierai demain.—Quittes-tu Jérusalem demain ?

—Il le faut. Un mot encore, cependant. Les deux espions arrêtés par Mosa, il y a quelques années, sur la route de Modim à Samarie, sont toujours en prison ?

—Ils n'ont point été relâchés.

—Ne leur permet-on pas de communiquer avec le dehors ?

—La surveillance, à leur égard, s'est ralentie depuis quelque temps, sur leur promesse de n'en point abuser.

—On a eu tort de se fier à des traîtres : ils vous ont trompé.

—Comment cela ?

—Ils ont réussi à nouer de nouvelles relations avec les Syriens. Faites-

les interroger, et je ne doute pas que vous n'obteniez facilement la preuve de ce que j'avance.

A ces mots, Nathan s'inclina devant Judas, qui lui serra les deux mains avec effusion, et sortit furtivement du palais, comme il y était entré.

Le jour suivant, Machabée déclara nettement à Helcias qu'il n'acceptait point la conférence à laquelle l'invitait Nicanor, et lui recommanda d'annoncer au général syrien qu'il le dispensait de nouveaux messages à cet égard.

Helcias partit quelques heures plus tard, affligé d'un refus qu'il considérait comme une imprudence et une cause prochaine de nouvelles guerres.

Dès que Judas eut renvoyé le député de Nicanor, il chargea son frère Jonathas et Mosa de faire subir un interrogatoire aux espions. Ces misérables, aussi lâches que perfides, se voyant découverts, descendirent aux supplications pour obtenir grâce. Mais cette fois, ils devaient subir les prescriptions de la loi dans toute leur rigueur; le lendemain, leur arrêt de mort fut prononcé, et ils périrent, lapidés par le peuple.

Nicanor, irrité de la fière réponse de Judas, se mit en marche immédiatement à la tête d'une puissante armée; mais le chef des Asmonéens, en prévision de ce mouvement, avait ordonné à son frère Simon de se porter contre l'ennemi. Un combat terrible s'engagea, qui dura une journée entière. Le soir, Simon quitta le champ de bataille, mais après avoir fait subir aux Syriens des pertes immenses, qui leur ôtèrent l'envie de tenter le sort d'une nouvelle lutte.

Etonné de la valeur des Juifs, Nicanor leur envoya trois députés pour traiter de la paix. La délibération ayant duré longtemps, Machabée en référa au peuple, et l'avis de tous fut de consentir à l'alliance.

Les deux généraux prirent un jour pour conférer secrètement, dans une vallée découverte, et des sièges furent apportés pour chacun. Toutefois Judas, qui avait d'excellentes raisons de se défier des Syriens, commanda aux siens de rester armés en des lieux opportuns, de peur de quelque surprise.

Nicanor ne tarda pas à tomber sous l'influence et la séduction qu'exerçait toujours l'héroïque nature de Machabée: il ne put s'empêcher d'admirer l'homme prodigieux qui, en quelques années, avait brisé la domination Syrienne en Judée et affranchi les Israélites du joug étranger, il le trouva en tout égal à sa haute réputation.

Les bases de la paix furent arrêtées ce jour même. Judas consentit à rendre aux Syriens la citadelle de Jérusalem, à condition que Nicanor renverrait les troupes nombreuses qu'il avait rassemblées, et qui ravageaient le pays.

Cette dernière clause remplie, le général Syrien se rendit à la ville sainte avec Machabée, pour qui il éprouvait une inclination particulière. Hel-

cias rejoignit son beau-père avec Stratonice, et il s'établit entre la famille de Nicanor et les Asmonéens des relations amicales.

La paix semblait devoir durer, toutes les provinces de la Judée jouissaient d'un calme parfait, et le jeune roi de Syrie ne songeait point à inquiéter les Israélites. Stratonice elle-même paraissait avoir oublié sa vieille haine contre les Juifs.

Respecté de ses ennemis, devenu l'idole de ses compatriotes, confirmé dans le souverain sacerdoce par l'autorité du lieutenant de Démétrius, Judas menait une existence royale.

Cependant on s'étonnait de ne point le voir se choisir une épouse ; il fréquentait assidûment, il est vrai, la maison de Judith, mais sans laisser soupçonner, même par un mot, ses sentiments à l'égard d'Hannah. Une fois seulement, il avait été question d'un mariage honorable pour la jeune fille, et Judas, consulté par Mosa, avait opiné pour un refus.

Ce fut Nicanor qui se fit le premier l'organe du sentiment public à ce sujet. Dans une conversation intime, il témoigna son étonnement à Machabée de ce qu'il semblait ne point songer à se marier.

—Jusqu'ici, répondit Judas, la guerre m'a défendu d'y penser.

—La guerre est finie pour toujours, cette raison n'existe plus.

—Et comme le vaillant Asmonéen ne répondait pas, Nicanor ajouta :

—Nous soupçonnerais-tu de vouloir recommencer la lutte.

—Non, je l'affirme.

—Alors, qui te retient ? S'il n'existe pas en Israël de femme digne de toi, parle, je te procurerai ailleurs une alliance princière.

Judas releva la tête avec fierté et répliqua :

—Il y a dans ma nation beaucoup de nobles jeunes filles méritant l'honneur dont tu parles ; si je me décide, mon choix est fixé déjà.

—Détermine-toi donc dans le sens de mes conseils, car il serait malheureux, vraiment, qu'un homme comme toi ne laissât point de postérité.

—Ma postérité, fit Machabée avec un sourire de légitime orgueil, ce sera mon peuple rétabli dans ses droits.

—Et après toi, qui le gouvernera ?

—Mes frères, sont dignes de commander. Néanmoins je promets de bien réfléchir à tes avis.

En effet, Judas raconta à ses frères et à ses amis la conversation qu'il avait eue avec Nicanor. Tous déclarèrent que le lieutenant du roi de Syrie avait raison, et que le chef d'Israël devait se marier au plus tôt.

Simon, dont Judas écoutait plus volontiers les sages observations, fit entendre de graves et fermes paroles.

—Notre famille, dit-il, peut être appelée à de nouvelles luttes ; déjà l'un d'entre nous, Eléazar, a succombé dans les batailles de l'indépendance ; qui sait si nous ne tomberons pas tous successivement pour la même cause. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons tous juré de verser notre sang,

s'il le fallait, pour le triomphe de notre sainte cause, et il est également certain que nous tiendrons tous notre serment. Or, il ne faut pas que nous négligions de multiplier notre race, afin de laisser après nous des défenseurs d'Israël, des continuateurs de notre œuvre, des représentants respectés de l'autorité qui se fonde en Judée par nos mains. Judas, la prudence et les nécessités de l'avenir t'imposent de choisir une épouse.

—Frère, à son lit de mort, notre illustre père nous a recommandé à nous tous de suivre tes conseils ; en même temps qu'il remettait en mes mains le glaive du commandement, il t'investissait à notre égard d'une sorte de paternité ; j'accueillerai donc tes recommandations comme venant de Mathathias lui-même, et je m'y conformerai.

A ces mots, les frères et les amis de Machabée se pressèrent autour de lui et le félicitèrent chaleureusement du parti qu'il prenait.

—Maintenant que ma résolution est arrêtée, ajouta l'héroïque Asmonéen, je vous ferai connaître, mes amis, la femme que je désire associer à ma destinée.

Un grand silence se fit dans l'assemblée. Moïse et Joakim étaient présents, et leur attention devint extrême.

—Celle dont j'ambitionne la main, continua Judas, est connue de vous tous ; sa famille a donné des gages sanglants de sa fidélité à la patrie ; son père a péri pour ces deux grandes causes ; ses frères ont combattu vaillamment aux premiers rangs de nos soldats. De plus, je ne connais aucune des filles d'Israël qui l'emporte sur elle en vertu ou en beauté, car il s'agit de la sœur de Moïse et de Joakim.

Des applaudissements accueillirent cette déclaration de Machabée.

Moïse et Joakim pleuraient de joie et d'orgueil.

Judas réclama du geste un nouveau silence, et il reprit :

—Mais mes vœux et votre assentiment ne suffisent pas en cette affaire : j'ai besoin, pour que mon projet se réalise, du consentement de Judith et de celui d'Hannah.

—Ils ne te seront pas refusés, s'écria Moïse : ni ma mère, ni ma sœur, ne repousseront l'honneur incomparable que tu veux nous faire à tous.

—Alors, que Simon se charge en mon nom de demander la main d'Hannah.

Huit jours plus tard, on célébrait avec une pompe royale le mariage de Judas Machabée et d'Hannah. Nicanor et les principaux Syriens de la forteresse y assistaient. La ville, ivre de joie, acclamait les deux époux, leur souhaitant des enfants qui leur ressemblassent. Seule, Stratonice vit avec dépit cette solennité qui acquérait les proportions d'une fête nationale ; la Syrienne idolâtre détestait toujours au fond de son cœur les Asmonéens et les Israélites.

Pendant plusieurs mois Judas jouit d'un grand repos, et continua de vivre familièrement avec Nicanor.

Mais il existait des apostats supportant impatiemment cette paix qui déconcertait leurs plans ambitieux. Alcime, le pontife déchu et prévaricateur, se voyant trompé dans son criminel espoir de reconquérir sa place à l'autel, par la bonne intelligence de Machabée et de Nicanor, alla trouver Démétrius. Il exposa au prince que le général syrien favorisait les intérêts des ennemis du royaume, et qu'il lui avait donné pour successeur, dans la souveraine sacrificature, Judas, l'ennemi de sa couronne.

Le roi, irrité, écrivit à Nicanor pour lui reprocher l'alliance qu'il avait faite, et lui ordonner d'envoyer au plus tôt Machabée prisonnier à Antioche,

Cette dernière lettre contrista Nicanor ; il supportait avec peine de rompre l'alliance convenue, sans avoir à se plaindre. Aussi hésita-t-il au premier moment sur la conduite qu'il tiendrait. Mais Stratonice, saisissant avec empressement l'occasion de satisfaire sa haine, représenta à son père qu'il ne pouvait résister au roi, et menaça d'informer Démétrius de son peu de zèle à obéir, s'il tardait encore.

Le général syrien se résigna, et attendit le moment favorable pour accomplir son commandement.

Mais Machabée s'étant aperçu que Nicanor le traitait plus froidement qu'à l'ordinaire, comprit que le lieutenant de Démétrius méditait contre lui quelque sinistre projet. Une entrevue qu'il eut avec Nathan le confirma dans cette pensée.

Alors, rassemblant, sans perdre de temps, un petit nombre de soldats dévoués, il quitta secrètement Jérusalem, et se montra bientôt à la tête de son héroïque armée. Nicanor l'attaqua, fut battu, perdit près de cinq mille hommes et se sauva avec le reste de ses troupes dans la citadelle de Jérusalem.

Quelque temps après, le chef Syrien monta sur la montagne de Sion. Quelques-uns des prêtres et des anciens du peuple vinrent le saluer dans un esprit de paix, et lui montrèrent les holocaustes qui s'offraient pour le roi.

Mais il les méprisa, se moqua d'eux, et, plein d'orgueil, leur dit en colère :

— Si on me livre Judas et son armée, aussitôt que je serai revenu vainqueur, je brûlerai ce temple, je le raserai jusqu'aux fondements, je détruirai cet autel, et sur ses ruines j'élèverai un temple à Bacchus.

En même temps, il étendit la main contre le sanctuaire ; puis il se retira plein de fureur.

Les prêtres, rentrés dans le lieu saint, dirent en pleurant :

— Seigneur, faites éclater votre vengeance contre cet homme et contre son armée, et qu'ils tombent sous le tranchant du glaive. Souvenez-vous de leurs blasphèmes, et ne permettez pas qu'ils subsistent longtemps sur la terre.

Dans ces conjonctures, Razias, l'un des plus anciens de Jérusalem, hom-

me d'une bonne renommée, qui aimait la ville et qui, pour son affection, était appelé le père des Juifs, fut accusé devant Nicanor. Il avait persévéré dans la loi d'Israël au temps de la persécution, et il était prêt à donner pour elle sa vie même.

Nicanor, voulant manifester sa haine contre les Juifs, envoya plus de cinq cents soldats pour le prendre. Mais au moment où les Syriens s'apprêtaient à le saisir, il se frappa d'un glaive, aimant mieux mourir généreusement que d'être livré aux mains des impies et de subir des outrages indignes de sa naissance. Mais comme, à cause de sa précipitation, il ne s'était pas frappé d'un coup assuré, et que les soldats pénétraient dans sa maison il se précipita du haut de la muraille au milieu des assaillants, qui s'écartèrent, et il tomba sur la tête. Il respirait encore ; il se releva, traversa en courant la multitude, et se tenant debout sur une pierre escarpée il saisit ses entrailles, les arracha, les jeta aux satellites de Nicanor, et mourut ainsi.

Nicanor ayant su que Judas était dans le pays de Samarie, résolut de l'attaquer avec toutes ses forces un jour de sabbat. Les Juifs qui le suivaient par nécessité, lui dirent :

—N'agissez pas de la sorte, mais honorez le jour qu'à sanctifié celui-là même qui voit toutes choses.

Il demanda :

—Est-il Seigneur dans le ciel, celui qui a prescrit de garder le jour du sabbat ?

—Oui, répondirent-ils.

—Eh bien, déclara l'impie, moi, je suis seigneur sur la terre et je vous ordonne de prendre les armes pour accomplir les volontés du roi.

Toutefois, il ne put venir à bout de son entreprise.

Il sollicita des renforts de Syrie, et appela auprès de lui Helcias, demeuré dans la forteresse de Jérusalem. Mais le fils de Jozabad, qui avait enfin reconnu le caractère pervers de Stratonice, et qui ne pouvait plus se dissimuler la légitimité de la guerre soutenue par les Israélites, ajourna son départ. Stratonice, furieuse de ces hésitations, pressa son mari d'obéir. Helcias résista.

Alors cette femme que rien ne retenait, et dont le cœur maintenant ne ressentait plus qu'aversion pour Helcias, résolut de se débarrasser de lui ; elle pénétra dans sa chambre, une nuit, le frappa au cœur d'un poignard, et s'étant assurée de sa mort, elle convoqua les principaux officiers de la garnison, à qui elle transmit les ordres de son père.

—Helcias, dit-elle avec impudence, a refusé de les exécuter, et il est mort. Nous laisserons à la garde de la citadelle les Juifs qui s'y sont réfugiés ; ils la défendront jusqu'à la dernière extrémité, car, s'étant séparés de leurs frères, ils n'auraient aucune grâce à attendre, s'ils tombaient entre leurs mains.

Les officiers syriens se hâtèrent d'accomplir ce qui leur était commandé; ils sortirent de la forteresse, à la tête de leurs soldats, un peu avant la fin de la nuit, emmenant avec eux Stratonice.

Mais ils avaient compté sans la vigilance de Mosa, qui commandait dans Jérusalem en l'absence des Asmonéens, partis tous pour la guerre terrible qui commençait; averti du mouvement des Syriens, il accourut avec une troupe de vaillants hommes, enveloppa l'ennemi, en fit un affreux carnage et s'empara de Stratonice et de quelques Syriens. Ayant appris bientôt le crime atroce commis par la fille de Nicanor, il ordonna de la renfermer dans une étroite prison, en attendant que Judas prononçât sur son sort.

Ensuite, confiant la garde de la ville à un homme sûr et éprouvé dans les combats, il partit pour rejoindre Machabée.

Nicanor était campé à Bethzoron, petite ville de la tribu d'Ephraïm; il reçut des renforts de Syrie, qui portèrent son armée à trente-cinq mille hommes.

Judas vint camper vis-à-vis de lui, avec des troupes de beaucoup inférieures en nombre. Mais, par de généreux discours, il sut faire passer dans l'âme de ses soldats l'indomptable espérance qui animait la sienne.

Quand les deux armées furent en présence et rangées en bataille, Machabée adressa au Ciel une invocation solennelle; puis, donnant l'exemple, comme toujours, il se rua sur l'ennemi.

Mosa dont la haine contre les Syriens, et en particulier contre la race de Nicanor, était montée au paroxysme depuis la mort d'Helcias, Mosa, qui avait juré à Salomith accablée de douleur de venger son frère, n'avait qu'un but dans cette bataille, rencontrer le général syrien et le combattre.

Entouré d'une petite troupe d'intrépides compagnons, il perça comme un trait les rangs ennemis, joignit promptement Nicanor, et le frappa mortellement au milieu de ses soldats.

Les Syriens, voyant leur chef tombé, jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Les Israélites les poursuivirent toute la journée. Les habitants des villages voisins, apprenant la victoire de Machabée, sortirent en armes de leurs demeures, attaquèrent de front les fugitifs, et n'en laissèrent pas échapper un seul.

Au retour de la poursuite, Mosa et ses compagnons cherchèrent le corps de Nicanor; quand ils l'eurent retrouvé, Judas lui fit couper la tête et la main droite qu'il avait levée contre le temple, et on emporta ces trophées sanglants à Jérusalem.

Avant de rentrer dans la ville sainte, Mosa s'arrêta quelques instants à Ebron, pour annoncer à sa femme et à sa mère la nouvelle du triomphe. Le retour du vaillant chef consola Salomith, dont la mort d'Helcias avait brisé le cœur; cependant elle ne voulut pas suivre son mari à Jérusalem, à cause du deuil où elle était.

Mosa ayant repris la route de la cité sainte, fit à ses portes une étrange rencontre, celle de Nathan, A la vue de l'homme qu'il regardait toujours comme un traître des plus dangereux, il s'élança, furieux, et saisit l'Israélite, qui, du reste, se laissa prendre en souriant, sans même tenter de s'échapper. Mosa le fit renfermer dans un cachot très sûr, et chargea dix hommes pour l'y garder. Puis il informa Judas de sa capture. Celui-ci se contenta de répondre que le lendemain il serait fait bonne justice à tous.

Le jour suivant, en effet, une assemblée solennelle fut convoquée par Machabée, dans laquelle il apparut dans tout l'éclat de sa récente victoire et avec une majesté toute royale. Une joie immense rayonnait sur son front glorieux. Pontife et prince, il rappelait aux Israélites les grandeurs antiques de la nation, et ils voyaient en lui la promesse d'un avenir non moins illustre que le passé.

Quand le silence se fut établi, Judas raconta en peu de mots la défaite complète des Syriens devant Bethzoron et la mort de Nicanor. Puis il commanda de clouer à un poteau la tête et la main de l'impie qui avait menacé le temple, et de jeter en proie aux oiseaux la langue qui avait proféré ce blasphème.

Stratonice, dûment convaincue devant le peuple d'avoir égorgé Helcias, fut condamnée à périr, étouffée dans un bain ; et la sentence s'exécuta sur-le-champ.

— Maintenant, dit Judas, je dois honorer publiquement ceux qui se sont le plus distingués depuis le commencement de la guerre entreprise pour notre indépendance.

Et il nomma les plus illustres chefs, parmi lesquels Mosa et son frère furent désignés les premiers.

— Il me reste encore un grand acte de justice à accomplir, ajouta Machabée. Qu'on amène Nathan, l'homme arrêté hier par Mosa.

Nathan parut bientôt dans l'assemblée, escorté de ses gardiens. La plupart des assistants avaient entendu parler de l'espion, et un murmure menaçant accueillit sa présence. Nathan, debout, mais ferme dans son maintien, soutint sans pâlir cette manifestation de haine.

Judas réclama du geste le silence. Et, s'adressant au prisonnier.

— Approche, lui dit-il.

Nathan monta les degrés de l'estrade où siégeait le chef illustre d'Israël.

Machabée, prenant la main du prisonnier, se leva et s'écria d'une voix vibrante

— Israélites, mes frères, l'heure est venue de glorifier cet homme; nul n'a travaillé plus que lui au salut de notre patrie : il a exposé mille fois sa vie, plus que cela, il a sacrifié son honneur, consentant, pour servir mes projets, à passer pour l'étranger.

Une stupéfaction profonde s'empara de l'assemblée à cette déclaration. Alors Judas retraça éloquemment l'effrayante existence menée par Nathan pendant de longues années, son habileté consommée, son courage à toute épreuve, les services immenses qu'il avait rendus. Et il conclut :

—Le jugez-vous digne de s'asseoir dans nos conseils ?

—Il en est digne mille fois ! Honneur à lui ! cria la foule d'une voix unanime.

Mosa, ému jusqu'aux larmes, saisit les mains de Nathan, exprimant en termes énergiques le regret amer de l'avoir méconnu. L'Israélite sourit et répliqua :

Il fallait qu'il en fut ainsi.

Son visage, transfiguré, respirait la noblesse et la joie. Son sacrifice était terminé, et il en recueillait la récompense.

Tout le peuple éclata en actions de grâces envers le Seigneur du ciel, qui avait encore une fois sauvé Israël, et qui avait préservé le temple de la profanation.

Il fut décidé que chaque année on célébrerait par une fête solennelle la commémoration de ce grand jour.

À la nouvelle du triomphe des Israélites, Maacha, la pythonisse, s'était brisé la tête contre les murs de son cachot. Le nègre imita sa maîtresse et se donna aussi la mort.

FIN.

ENCORE L'EMPRUNT DE TROIS MILLIARDS.

La France, pour se libérer, demandait trois milliards, et, à la première minute de cette opération gigantesque, l'esprit reculait épouvanté des terribles conséquences qu'un échec pouvait engendrer pour ce pays si rudement éprouvé. Les Cassandres ne manquaient pas pour répondre :— Cette accumulation de capitaux est irréalisable. L'opération, à tous les points de vue, est une chimère ! ”

La France a fait comme le philosophe devant qui l'on niait le mouvement. Elle a marché ! Elle a ouvert la souscription de son emprunt, et, en deux jours, les capitaux appelés ont répondu avec un tel ensemble, une telle unanimité, une telle affluence, que le total de l'émission a frappé le monde, comme un éblouissement.

Il lui fallait trois milliards pour ne plus sentir à ses côtés la pointe du fusil à aiguille. La souscription lui répond en mettant à sa disposition QUARANTE-DEUX MILLIARDS.

Le ministre des finances a eu raison de le dire. C'est avec une sorte de trouble d'esprit, de stupéfaction, que chacun a vu apparaître ces chiffres formidables qui n'ont jamais figuré dans aucun temps, dans aucun pays, dans aucun emprunt, dans aucune des grandes affaires financières du monde. Ce capital est, pour le monde civilisé, comme une révélation des forces inconnues de la France.

Enumérons les chiffres des souscriptions particulières qui composent cette accumulation de millions.

Les quarante-deux milliards se décomposent de la manière suivante :

La France a souscrit 1 milliard 37 millions de rente ; et l'étranger, 1 milliard 427 millions de rente, c'est-à-dire que la France et l'étranger ont souscrit à peu près autant l'un que l'autre, chacun près de 21 milliards de capital.

Un mot sur les souscriptions de la France.

Paris a souscrit 790,886,000 francs de rente, — *plus de douze milliards de capital* ! — quatre fois les trois milliards demandés.

Les départements ont souscrit 246,460,000 de rente, — *plus de trois milliards de capital*, le total de l'emprunt.

Donnons une mention particulière à l'Alsace-Lorraine. Ces provinces ont tenu à montrer qu'elles sont restées françaises. Les trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, de la Moselle, ont donné à eux seuls presque

le cinquième de ce que l'on a recueilli dans toute la France, Paris excepté. Voici quelques chiffres :

Strasbourg	a souscrit	41,431,800	fr. de rente.
Metz	—	4,373,260	—
Colmar	—	14,000,000	—
Mulhouse	—	22,529,225	—

Dans les départements, nous avons à signaler les souscriptions suivantes :

Marseille	a souscrit	14,133,320	fr. de rente.
Bordeaux	—	18,175,165	—
Lyon	—	25,322,360	—
Rouen	—	9,650,000	—
Toulon	—	2,500,000	—
Nancy	—	4,200,000	—
Nantes	—	1,349,225	—

A l'étranger, même généreuse affluence, même empressement sympathique.

Angleterre	a souscrit	334,000,000	fr. de rente.
Hollande	—	169,000,000	—
Cologne	—	206,000,000	—
Francfort	—	206,000,000	—
Genève	—	23,000,000	—

Chacun de ces chiffres miroite aujourd'hui aux yeux des gouvernements et des peuples, et tous les esprits y cherchent la signification et la portée que la politique et le monde des affaires doivent leur donner. Ces guirlandes de millions qui s'enchaînent pour resserrer les liens qui unissent la France à tous les peuples, ont, en effet, leur enseignement et leur moralité, et cet appui du crédit universel de tous les peuples ne doivent-ils pas réduire au silence les esprits chagrins qui plaignent la France ôtre sans alliances !

N'est-ce pas une consécration nouvelle de sa nationalité, une protestation contre toute pensée de démembrement de la France, que cette attestation donnée par tous les capitaux à son crédit, à sa sécurité financière ?

Enfin, question tout aussi haute : N'est-ce pas le signal de l'intervention dans les conseils des gouvernements d'un élément nouveau, d'une influence prépondérante, que cette diffusion de la rente française parmi tous les peuples ? Jusqu'à présent les gouvernements ont tout réglé, tout décidé, sans consulter les intérêts des nations. *Sit pro ratione voluntas !* Mais le jour où les intérêts des peuples seront tellement liés, tellement unis, qu'on ne pourra toucher à l'un d'eux sans porter un coup mortel à tous, la politique des princes ne devra-t-elle pas mettre cet argument souverain dans la balance ? La souscription que l'on a inscrite, au livre d'or de la France, montre que bientôt l'on verra poindre l'aube de ce monde nouveau. Les Césars et les Bismarck ont pu jeter les peuples les uns contre les autres. Mais voici l'ère du travail, du crédit, de la paix.

Mme. ET Melle. GERMONT ET Mr. FLORENTIN,

(Suite.)

CHAPITRE IV.

L'abbé Gervais fut très-exact, et le lundi, à l'heure convenue, il venait, avec M. Florentin, prendre Clotilde pour la conduire chez M. et Mme Daurival qui demeuraient à l'entrée du faubourg Saint-Germain. Florentin les accompagna jusqu' au bout du pont des Arts, et après avoir bien des fois répété ses souhaits de bonne réussite, il les quitta, très-impatient de connaître le résultat de leur démarche. L'abbé Gervais et Clotilde entraient bientôt dans l'hôtel Daurival : c'était une belle construction en pierres de taille, du milieu du dix-huitième siècle, avec fronton, armoirie, pilastres, guirlandes de sculptures et vaste perron orné de belles rampes en fer ouvragé ; une large cour précédait la maison, dont l'autre façade se développait sur un magnifique jardin tout luxuriant d'arbustes rares et de grands arbres groupés en bosquet. Un domestique en livrée ouvrit la porte vitrée du vestibule et introduisit aussitôt l'abbé Gervais et Clotilde dans le salon où se tenait Mme Daurival. Ils furent accueillis avec politesse par cette dame et ses deux filles qui étaient auprès d'elle. Mme Daurival pouvait avoir une cinquantaine d'années ; d'une physionomie régulière et ouverte, elle plaisait par une grande franchise d'expression. Tout, d'ailleurs, révélait en elle l'habitude de l'ordre, de l'activité et le plein exercice de l'autorité domestique ; très-positive dans ses goûts, elle aimait le beau solide et méprisait le clinquant, se faisant très-réellement honneur de sa fortune sans étalage calculé, mais avec cette confiance absolue qui connaît toute la valeur de l'argent et ne suppose pas qu'il puisse rien exister au-dessus de sa puissance.

La comtesse de Verceil, sa fille aînée, mariée depuis sept à huit ans et mère de deux jeunes enfants, était une tout autre personne : très-remarquable par sa beauté et l'élégance de sa tournure, il y avait cependant dans ses traits fins et distingués une expression de fierté ou de dédain qui la rendait peu sympathique. Un regard attentif devinait bien quelque souffrance cachée au fond de cette âme, mais comprimée par la pression d'un orgueil qui ne voulait ni s'épancher ni se plaindre. Henriette Daurival était tout l'opposé de sa sœur : moins régulièrement belle, mais vive, enjouée et cordiale, un sourire de bienveillance se peignait habituellement sur son gracieux visage. Entourée de tous les agréments de la vie, elle ne paraissait occupée que d'en jouir avec un abandon qui ne touchait que trop à

la frivolité. M. et Mme Daurival avaient aussi un fils aîné, alors attaché comme capitaine d'état-major à l'armée d'Afrique.

— Monsieur l'abbé, dit Mme Daurival en prenant aussitôt la parole, soyez le bienvenu : je ne doute pas que la jeune personne que vous venez vous-même nous présenter ne mérite toute notre confiance. Ce qu'on nous a déjà dit de son caractère et de ses talents répond sans doute à une objection que je serais tenté de faire en la voyant : je ne puis dissimuler que mademoiselle me paraît un peu plus jeune que je n'aurais souhaité : je ne lui donnerais pas vingt ans.

— J'en aurai bientôt vingt-et-un, Madame, répondit Clotilde, c'est presque être majeure.

— Et j'ose répéter avec plus d'assurance encore ce que l'on vous a déjà dit, ajouta l'abbé Gervais : que vous trouverez dans les qualités de Mlle Germont des garanties plus sérieuses que celles que l'âge pourrait vous promettre.

— Je t'assure, maman, dit Henriette à demi-voix en se penchant vers sa mère, que mademoiselle me plaît infiniment mieux que si elle avait dix ans de plus.

— Oh ! sans doute, reprit en souriant Mme Daurival ; mais laissons ce chapitre, car j'accepte avec confiance les assurances que me donne M. l'abbé. On m'a dit, Mademoiselle, que vous étiez très-bonne musicienne : c'est un talent que j'apprécie beaucoup, parce qu'il permettra à ma fille, tout en ayant un excellent maître, de faire habituellement de la musique d'ensemble et d'acquérir la mesure et la solidité qui lui manquent encore. Voudriez-vous nous jouer quelque chose ? Nous vous écouterions avec le plus grand plaisir.

— Je suis à vos ordres, Madame, répondit Clotilde en se dirigeant vers le piano.

Henriette accourut près d'elle et lui montra une foule de morceaux :

— Voici celui que j'étudie en ce moment, une fantaisie de Herz, je serais charmée de l'entendre.

Clotilde parcourut un moment cette musique des yeux ; puis elle la joua avec une correction et un goût qui laissaient peu à désirer.

— Parfaitement bien, Mademoiselle, dit Mme Daurival, vous nous avez fait le plus grand plaisir. Et toi, Amélie, qu'en penses-tu, ajouta-t-elle en se tournant vers Mme de Verceil qui avait la réputation d'une musicienne accomplie ?

— Il n'y a rien à reprendre, mère, répondit Mme de Verceil, si ce n'est peut-être un peu de lenteur dans le mouvement.

— C'est très-juste, Madame, dit Clotilde ; et j'avoue que j'avais un peu relenti la mesure pour déchiffrer plus aisément.

— Si vous voyez pour la première fois ce morceau, Mademoiselle, il n'y a plus que des compliments à vous adresser.

—J'étudie depuis assez longtemps, reprit modestement Clotilde, pour que je sache un peu lire la musique.

—Pour moi je suis enchantée, s'écria Henriette, vous me jouerez tous mes morceaux, n'est-ce pas ? Car je n'ose pas toujours en prier mon grand professeur.

—Eh ! bien, maintenant, Mademoiselle, reprit Mme Daurival, voudriez-vous jouer avec ma fille une de ces sonates de Mozart, à quatre mains ?

Clotilde se mit alors au piano avec Henriette qui faisait le chant et elle l'accompagna avec la même aisance et le même goût.

—Très-bien, très-bien, Mademoiselle ; je ne puis rien vous demander de plus sur ce point, et j'espère que nous aurons plus d'une fois le plaisir de vous entendre. Henriette, va prier ton père de venir ici quelques instants.

Henriette sortit et revint presque aussitôt avec son père. M. Daurival avait la physionomie sérieuse d'un homme que les grandes affaires absorbent ; il se plaisait pourtant à s'en délasser au milieu de sa famille, où il se montrait toujours avec une grande aménité. Il avait environ cinquante-huit ans ; sa taille était au-dessus de la moyenne, droite et dégagée ; sa figure régulière respirait l'intelligence et la réflexion, s'animant aisément d'un air de bienveillance qui la rendait alors aussi agréable que sympathique. M. Daurival, issu de bonne famille, s'était fait une très-grande position dans les hautes affaires industrielles par son activité et son rare bon sens ; et il eût pu, depuis longtemps, en laisser à d'autres les solitudes et les fatigues, s'il n'eût toujours été pour ainsi dire circonvenu par la confiance générale, et comme contraint d'accepter la direction de plusieurs entreprises aussi fructueuses que compliquées. Mais s'il accroissait ainsi une fortune déjà considérable, il savait généreusement répandre ses revenus, soit par d'utiles travaux sur de vastes propriétés, et par la manière honorable dont il recevait chez lui ; soit par des libéralités qu'il proportionnait dignement aux circonstances et à sa situation. Et pour le dire en passant, c'était toujours avec la meilleure grâce du monde qu'il recevait les appels et les visites du curé de la paroisse pour les pauvres.

—Mon ami, dit Mme Daurival en s'adressant à son mari, voici Mlle. Germont qui nous est présentée comme institutrice par M. l'abbé Gervais ; nous avons déjà pu l'apprécier comme excellente musicienne, et je ne doute pas que nous n'ayons la même satisfaction sur des points plus sérieux.

M. Daurival salua l'abbé Gervais avec la plus grande courtoisie ainsi que Mlle Germont sur laquelle il fixa son regard observateur.

—Eh bien, Mademoiselle, reprit Mme Daurival, comment comprendriez-vous vos fonctions d'institutrice, avec une jeune personne qui a moins à apprendre qu'à développer ses premiers éléments d'instruction.

—Je ne sais, Madame, si j'ai bien tout ce qu'il faut pour cela. Mais enfin je proposerais l'étude de quelques bons ouvrages d'histoire et de litté-

rature dont il me paraîtrait très-utile d'écrire des résumés. On pourrait s'occuper aussi de quelque langue étrangère, de l'anglais ou de l'italien.

—Connaissez-vous ces deux langues, demanda M. Daurival ?

—A peu près, Monsieur, répondit Clotilde, assez pour les comprendre et en expliquer les difficultés.

—Très-bien, Mademoiselle ; et c'est très-suffisant pour ma fille qui aura beaucoup à faire si elle veut profiter de vos talents.

—Et pourquoi pas, père, reprit Henriette ; tu as donc bien mauvaise opinion de moi ?

—Pas du tout, mon enfant, car je crois, au contraire, que tu pourras tout ce que tu voudras ; mais il faut vouloir.

—Nous verrons, nous verrons, ajouta Henriette en se retournant vers sa mère qui reprenait son entretien avec Clotilde.

M. Daurival, de son côté, prenait à part l'abbé Gervais.

—Vous avez connu la famille de Mlle Germont ? lui demanda-t-il à demi-voix.

—Oh ! parfaitement, Monsieur, du moins sa mère qui était veuve depuis longtemps, lorsque je fis sa connaissance : j'ai su que le père était un digne officier mort prématurément. Quant à Mme Germont, il me serait difficile d'exprimer la vénération qu'elle inspirait à tous ceux qui avaient l'honneur de la voir ; mais il me semble qu'on peut juger du mérite de la mère par ce qu'elle a su faire de sa fille.

—Il est vrai, dit M. Daurival ; et rarement une physionomie exprima mieux les qualités d'une belle âme. Je serais très-heureux si ces dames en jugent comme nous.

On se levait en ce moment, et Mme Daurival prenant la main de Mlle Germont lui dit de l'air le plus aimable :

—A bientôt j'espère, Mademoiselle : nous allons causer de tout cela en famille et j'aurai le plaisir de vous écrire.

L'abbé Gervais et Clotilde se retirèrent alors, charmés de l'excellent accueil qui leur avait été fait.

—Eh ! bien, dit Mme Daurival en s'adressant à son mari, que pensez-vous de cette jeune personne ?

—Je crois que nous ne pouvons désirer mieux : elle paraît fort instruite, très-modeste et d'un naturel qui doit la rendre agréable dans la vie de famille.

—J'en ai la même opinion, ajouta Mme. Daurival, et bien que je la trouve un peu jeune, eu égard à l'âge de ma fille, je suis disposée à m'entendre avec elle.

—Véritablement, dit M. Daurival, elle ne porte même pas son âge : mais il y aura peut-être là un motif d'attrait et d'émulation pour Henriette, qui comprendra mieux que la jeunesse et le savoir ne sont pas incompatibles. Mlle. Germont a d'ailleurs dans toute sa personne quelque

chose qui inspire l'intérêt et l'estime. Maintenant que je vous ai dit toute ma pensée, je vous laisse terminer cette affaire et la régler comme vous jugerez bon.

M. Daurival sortit.

—Et toi, Amélie, que dis-tu de notre institutrice, demanda Mme. Daurival à sa fille aînée ?

—Mon Dieu ! fit celle-ci de cet air indifférent qui ne la quittait guère, elle me paraît très-convenable ; et si elle avait un peu plus de toilette, on la trouverait même assez distinguée.

—Le fait est, reprit Mme. Daurival, que malgré sa simplicité, elle a un fort bon air, et que sans être positivement une beauté, elle a quelque chose qui plaît.

—Assurément ce n'est pas une beauté, ajouta Mme. de Verceil qui avait surtout pour elle-même de grandes prétentions sur ce point.

—Je ne suis pas si difficile, moi, s'écria Henriette : je trouve Mlle. Germont parfaitement bien, et mieux que plus belle.

—Explique-nous cela, dit Mme. de Verceil d'un air ironique.

—Certainement, reprit Henriette : parce que Mlle. Germont pourrait être très-belle sans me plaire ; et comme elle me plaît beaucoup, je la préfère comme elle est.

—Pas trop mal raisonné, dit Mme. Daurival en souriant.

—Du reste, ajouta Mme. de Verceil, ce que j'en dit n'est pas pour déprécier Mlle. Germont qui paraît avoir du talent ; et ce n'est pas non plus chose très-commune.

—Aussi, dit Mme. Daurival en terminant cette conversation, je me décide pour cette jeune personne : elle convient à votre père et ne déplaît à aucune de nous, que voudrions-nous de plus ?

—Oh ! maman, que je suis contente ! s'écria Henriette en sautant au cou de sa mère.

Dans la soirée de ce même jour, Florentin commentait avec Clotilde toutes les circonstances de cette sérieuse entrevue ; et plus il voyait des probabilités pour une heureuse conclusion, plus il demeurait partagé entre la joie du succès et la douleur de la séparation. Vers huit heures, on frappait à la porte de la chambre et la portière remettait une lettre pour Mlle. Germont : elle avait été apportée, disait-elle, par un domestique en superbe livrée.

—C'est notre sort qui se décide, dit Florentin avec un profond soupir ; n'importe, pourvu que vous soyez heureuse !

Clotilde non moins émue lut à haute voix : " Mademoiselle, nous nous en tenons aux excellents témoignages et aux bonnes impressions que nous avons reçus dans votre visite ; et comme nous croyons inutile de réfléchir plus longtemps, je m'empresse de vous dire que notre maison vous est ouverte et que nous vous y recevrons aussitôt que vous le désirerez. Ma

filles me prie d'ajouter le plus tôt possible, ce que je fais pour la contenter, mais en vous laissant tout le temps que vous jugerez convenable pour votre installation. Je vous propose quinze cents francs de traitement, du moins pour la première année ; le même droit que nous à tout ce qui est d'usage et d'entretien dans notre intérieur, et une liberté entière en dehors des heures d'études et de travail avec ma fille. En attendant votre réponse, Mademoiselle, recevez nos affectueux compliments et croyez-moi votre bien dévouée, *Flavie Daurival*."

—Enfin, voilà des gens qui vous apprécient comme vous le méritez ! s'écria Florentin. Et que je serais heureux de vous voir dans une si bonne situation, s'il ne fallait pas commencer par se quitter ! Mais remercions Dieu de ce qui nous arrive, ajouta-t-il en se maîtrisant non sans quelques efforts ; je vous en félicite de grand cœur.

—Merci, mon bon ami, merci, répondit Clotilde, en serrant les mains que l'excellent homme lui tendait. Vous voyez la liberté qui m'est laissée ; c'est surtout pour vous que j'en veux profiter ; n'êtes-vous pas un père pour moi ?

—Soyez tranquille ! si les choses sont réellement ce qu'elles paraissent, et nous le saurons bientôt, vous me verrez souvent.

—Jamais trop, mon digne ami. Maintenant je vais répondre, n'est-ce pas ?.. Je crois pouvoir être prête pour jeudi... Puisque c'est une chose décidée ! demain matin j'enverrai ma lettre.

—Bien qu'il m'en coûte, dit Florentin, si vous le permettez, je serai votre messenger.

—Que je vous remercie ! s'écria Clotilde ; vous remettrez donc ma lettre, et vous parlerez en mon nom, absolument comme mon père.

—Comptez sur moi, répondit Florentin tout pénétré de cette aimable confiance.

Ils passèrent le reste de la soirée à échanger mille réflexions sur cette situation nouvelle et à prévoir toutes les dispositions qu'elle pouvait nécessiter. Clotilde tenait beaucoup à conserver tous les meubles qui venaient de sa mère, et comme il ne pouvait être question de les déplacer, elle se voyait obligée de garder la mansarde qui les abritait. Florentin fut ravi de cette circonstance et se proposa avec empressement pour veiller sur cet humble trésor.

—Comptez sur moi, répétait-il ; tout sera maintenu dans un ordre parfait. Ma femme de ménage fera de temps à autre cette chambre comme si vous deviez y revenir ; et ce me sera un vrai bonheur de revoir tout cela ; il me semblera que vous n'êtes pas tout à fait partie.

Cet arrangement fit aussi le plus grand plaisir à Clotilde, et elle ne perdit pas un instant pour disposer toute chose avec le plus grand soin. Les journées du mardi et du mercredi se passèrent bien rapidement au milieu de ces apprêts, que le bon Florentin secondait de son mieux, ce qui ne lui

permet guère de s'appesantir sur son prochain isolement. Le soir on prenait quelque repos en compagnie de l'abbé Gervais, qui venait s'entretenir avec ses amis du grand changement qui se préparait, et les ranimer l'un et l'autre par ses bonnes paroles et ses bons conseils :

— Confiance, disait-il en les quittant ; et soyez persuadée que c'est Dieu qui vous veut dans cette grande maison : il vous y soutiendra et permettra même que vous n'y soyez pas inutile à la gloire de son nom.

Enfin arriva cette matinée du jeudi que Clotilde n'appréhendait pas moins que le dévoué Florentin. On était au mois de mars, et un temps variable donnait à l'horizon les aspects les plus changeants : tantôt le soleil éclatait entre deux nuages et colorait subitement l'atmosphère, les toits humides et les tourelles de Saint-Germain ; tantôt les nuées grisâtres voilaient rapidement la lumière et jetaient de froides et courtes averses sur la ville assombrie. Clotilde avait terminé ses derniers apprêts ; il était un peu moins de neuf heures, et elle allait descendre chez Florentin pour y partager avec lui un léger repas du matin. Mais elle avait grand'peine à quitter ce paisible abri. Depuis la mort de sa mère, elle y avait vécu de souvenirs, en présence de tout ce qui lui rappelait cette mère tant aimée, et avec elle dans une relation continuelle de pensées qui se dégageaient pour ainsi dire de tout ce qui frappait ses yeux. C'était le vieux fauteuil où cette bonne mère s'asseyait, non pour le repos, mais pour un travail assidu ; c'était la petite table où le livre de piété avait sa place près du panier à ouvrage ; le crucifix et l'image de la sainte Vierge, vers laquelle ce regard doux et affaibli se levait si souvent pour retrouver le courage et la force ; c'étaient, en un mot, tous ces chers témoins bénis où, au-dessus des privations et des épreuves, rayonnaient les plus douces inspirations de la tendresse maternelle et de l'affection filiale. Il fallait encore se séparer ! Une dernière fois, Clotilde contempla ce trésor de souvenirs, puis tournant son humide regard vers la croix de l'église voisine, comme pour lui offrir son sacrifice, elle descendit.

Florentin, pâle et défait, vint au-devant d'elle, lui serra la main et sans pouvoir lui parler, la fit asseoir devant le guéridon où fumaient le lait et le café, s'assit en face d'elle, et la servit d'une main tremblante. Ils parurent déjeuner assez silencieusement, comme pour se donner le temps de se remettre ; et Clotilde, enfin, hasarda quelques paroles d'affectueuse consolation. Mais au son de cette voix, Florentin éclata, et ses larmes coulèrent.

— Non, voyez-vous, cela me fait du bien, s'écria-t-il, ne vous inquiétez pas, je suis un homme sans raison. Car vous savez ce que je désirais tant pour vous : je m'en suis assuré moi-même en remettant votre réponse à ces dames qui m'ont parfaitement accueilli ; tout paraît pour le mieux. Pourquoi donc prendre du chagrin ? Allons, c'est fini ; d'ailleurs, nous ne nous quitterons pas encore, puisque je vous accompagne.

—Et que nous nous reverrons souvent, ajouta Clotilde profondément touchée de cet attachement vraiment paternel.

La portière vint avertir que la voiture demandée était arrivée et les malles déjà chargées ; ils descendirent alors l'un et l'autre et furent bientôt conduits à l'hôtel Daurival. Deux domestiques s'étant présentés pour prendre les malles, Clotilde et Florentin se séparèrent enfin en se promettant de se revoir bientôt.

Clotilde, tout émue, suivit un domestique qui la conduisit par le vestibule, orné de lustres étincelants et de vases du Japon garnis de fleurs exotiques, et par un vaste escalier à rampe de bronze, couvert d'un moelleux tapis, jusqu'à sa chambre située au premier sur le jardin. (Car les appartements de réception se trouvant au rez-de-chaussée, toutes les chambres étaient au premier étage.) Comme Clotilde ne pouvait voir en ce moment ni madame ni mademoiselle Daurival que leur toilette retenait encore, elle ouvrit ses malles et mit tout en ordre dans les divers meubles qui ornaient sa chambre, en s'étonnant cependant de l'élégance et du luxe qui brillaient sur tout cet ameublement. " Mais, se disait-elle avec simplicité, heureusement que cette magnificence ne se déploie pas ici pour moi, c'est l'uniforme de la maison ; un palais vraiment ! " Elle avait terminé ses premiers arrangements, lorsqu'un rayon de soleil venant à dissiper les nuages, un joyeux gazouillement d'oiseaux l'attira vers la fenêtre, où elle demeura un moment dans un véritable ravissement : elle avait sous ses yeux une pelouse du plus fin gazon, des massifs d'arbustes verts, de beaux arbres enlacés de lierres, dont les cimes rougies par la sève nouvelle se confondaient au loin avec les arbres des jardins environnants dans une agreste et délicieuse perspective. Clotilde ne se lassait pas de contempler ce riant parterre où déjà les premiers souffles du printemps et l'habile travail du jardinier avaient répandu mille fleurs charmantes, et elle goûtait avec délices l'aimable tranquillité qui semblait la transporter si loin du bruit et des clameurs de la ville. Dans tout ce qu'elle avait aperçu des splendeurs de l'hôtel Daurival, il n'y avait rien pour elle au-dessus de ces fleurs, de cette verdure et de ces vieux arbres parés de leurs bourgeons entr'ouverts.

Quelques coups frappés à la porte tirèrent Clotilde de cette douce rêverie ; une femme de chambre se présenta et lui dit que mademoiselle la priait de venir chez elle. Un petit cabinet de travail ou bibliothèque séparait seulement les deux chambres. Mlle. Daurival avait ouvert sa porte et toute souriante, ses cheveux blonds encore flottant sur ses épaules, venait au-devant de Clotilde.

—Excusez-moi de vous avoir fait déranger, lui dit-elle en lui offrant un fauteuil, mais j'avais un si grand désir de vous voir, que je n'ai pu attendre d'avoir terminé ma toilette pour passer chez vous.

—Je vous remercie, au contraire, de cet aimable empressement, répondit Clotilde ; puis-je vous aider en quelque chose ?

—Du tout, j'ai fini en un clin d'œil. Nous ne sommes rentrés que bien après minuit, et il ne m'est pas facile d'être prête de bonne heure. N'importe, je suis très-contente que vous soyez décidément avec nous ; j'avais une si grande peur que maman vous trouvât réellement trop jeune ! Car vous ne paraissez guère plus âgée que moi, excepté votre air beaucoup plus raisonnable. Ah ! je conviens que je suis un peu étourdie, et je crains d'exercer souvent votre patience, tout en étant disposée à vous aimer de tout mon cœur.

Et en parlant ainsi, Henriette tendait les mains à Clotilde et bientôt l'embrassait cordialement.

—Que dites-vous de moi ? ajouta-t-elle.

—Je dis que je suis charmée de votre franchise et votre bon cœur, et je suis assurée que nous nous entendrons au mieux. Croyez aussi, Mademoiselle, que rien ne me coûtera pour vous être agréable.

—Eh bien, ne m'appellez plus mademoiselle, mais tout simplement Henriette, car je veux être votre amie.

—Ma chère Henriette, reprit alors Clotilde avec un accent de douce gravité, comptez aussi sur ma plus tendre affection, car je suis bienheureuse de votre aimable accueil.

—C'est que je ne puis pas vous dire, ajouta Henriette avec le même élan, combien vous m'avez plu dès votre première visite à la maison ! Maintenant, je ne souhaite plus qu'une chose, qui est de ne pas trop vous déplaire moi-même par toutes mes étourderies. Vous verrez, vous verrez quand vous me connaîtrez mieux.

—Au moins vous ne vous flattez pas, et c'est la meilleure disposition pour arriver au bien.

—J'ai toujours grande envie de n'être point trop méchante avec vous.

Mais comme si cette conversation prenait une tournure un peu trop sérieuse, Henriette ajouta aussitôt :

—Vous savez bien qu'aujourd'hui je fête votre arrivée et, pour cette journée du moins, c'est moi qui dirige tout. Je vais d'abord vous montrer ma chambre en détail et mon petit trésor en attendant le déjeuner.

Et aussitôt elle se mit à ouvrir ses armoires, ses tiroirs, ses boîtes, et à faire la revue des innombrables bagatelles qui s'y trouvaient rangées, mais non sans contraindre Clotilde à en accepter plusieurs comme gages de son amitié. La cloche du déjeuner termina ce premier entretien : il était alors midi. Durant le repas, M. Daurival parut prendre plaisir à écauser avec Clotilde sur ce qui pouvait la concerner relativement à sa famille et à sa situation jusqu'à ce jour, ne posant toutefois que des questions bien discrètes, mais écoutant avec intérêt les réponses toujours très-naturelles et très-ouvertes qui lui étaient faites. Puis il parla de ses vœux pour

compléter, comme il l'entendait, l'éducation de sa fille, demandant à Clotilde ce qu'elle pensait de ses idées, et se montrant réellement satisfait des explications justes et sensées qu'elle donnait sans embarras comme sans prétention. Mme Daurival n'avait rien perdu de cette conversation et se disait alors à elle-même : " Cette jeune personne me paraît avoir un bon jugement et je puis être tranquille avec elle sur ma fille. C'est un grand repos."

En se levant de table M. Daurival dit à sa femme :

" Nous sommes en famille, ce soir, il faut envoyer prier M. Florentin de dîner avec nous, car nous avons remarqué, Mademoiselle, lorsqu'il est venu nous apporter votre réponse, combien il vous était attaché, et comme il souffrait de votre séparation. Mais nous tâcherons de la lui adoucir le plus possible.

Les yeux de Clotilde plus encore que ses remerciements exprimèrent toute la joie qu'elle ressentait de cette bienveillante attention.

—Maintenant, s'écria Henriette, c'est mère et moi qui nous emparons de vous et, comme c'est convenu, nous allons sortir, faire quelques emplettes et nous promener ensemble jusqu'au dîner.

Ces dames, en effet, montèrent bientôt en voiture, visitèrent quelques magasins où, en choisissant divers objets de toilette, Mme Daurival obligea Clotilde à faire son choix pour elle-même, parce qu'elle tenait à lui offrir un souvenir de bienvenue. Clotilde du moins sut résister à toutes les instances pour n'accepter que ce qui pouvait être en rapport avec sa modeste situation. " C'est bien, se dit encore Mme Daurival, elle a du sérieux dans le caractère, on peut compter sur cette jeune personne."

Comme le temps s'était remis au beau et que le soleil semblait fixé au moins pour quelques heures, sur la proposition d'Henriette, on se dirigea par les champs-Élysées au bois de Boulogne. Il était trois heures, et une foule d'équipages prenaient la même direction ; c'était tout le grand monde parisien qu'Henriette connaissait déjà à fond, et dont elle se mit à faire les honneurs à Clotilde avec une verve et une gaieté qui amusaient surtout Mme Daurival. Car Clotilde ne remarquait pas, sans quelque peine, tout ce qu'une jeune fille de seize ans pouvait déjà savoir et redire sur les travers et les ridicules d'un public si mêlé. Au retour de la promenade, ces dames allaient s'ajuster pour le dîner où, le jeudi, quelques amis intimes étaient habituellement conviés, et après lequel quelques autres personnes survenaient pour passer familièrement la soirée.

Nous n'avons pas besoin de dire que notre ami Florentin se présentait sans trop d'embarras chez M. Daurival : outre qu'il ne songeait guère qu'au bonheur de se retrouver avec sa chère enfant d'adoption, il avait eu assez souvent l'occasion de voir le monde dans sa longue carrière administrative, et pouvait y paraître avec convenance, quand l'occasion l'exigeait ; puis une certaine verve d'imagination jointe à un excellent cœur le faisaient

bientôt apprécier. Il fut parfaitement reçu par M. et Mme Daurival, et Clotilde se montra si heureuse en le voyant, que tout épanoui de cet aimable accueil, il plut lui-même à tout le monde par sa franche gaieté.

Il y avait alors dans le salon le comte et la comtesse de Vereuil avec leurs enfants ; Anna l'aînée avait six ans, et son petit frère Armand en avait quatre. Nous connaissons déjà Mme de Vereuil. Son mari était un homme de trente-deux ans, d'un extérieur fort distingué, au ton vif et résolu, adouci cependant par des formes polies et une bonne humeur habituelle ; au fond c'était un esprit assez aventureux qui n'avait tiré aucun parti d'une excellente éducation, le goût des plaisirs bruyants l'ayant éloigné de toutes les carrières sérieuses où son caractère et ses talents habituels l'appelaient à réussir ; il gardait néanmoins, comme sous la cendre, toutes les traditions des races illustres, et parfois les mettait subitement au jour sous quelque choc imprévu. Ses dehors agréables et sa noblesse titrée avaient décidé son mariage avec Mlle Daurival, dont la fortune relevait un domaine assez délabré. Mais bien qu'ils eussent l'un pour l'autre une très réelle inclination, cependant ils n'avaient pas tardé à se refroidir : Mme de Vereuil, fière et adulée, tenait aux hommages qu'elle croyait dus à son esprit et à sa beauté. M. de Vereuil, habitué à ses aises et à une grande liberté d'action, tout en aimant sa femme, entendait garder ses relations de camarades et de jockey-club. Très-indignée de ce partage, Mme de Vereuil jugea qu'elle était méconnue, et se renferma bientôt dans une sorte de silencieux dédain où elle était loin de se trouver heureuse. Les apparences cependant étaient sauvées, et M. de Vereuil accompagnait ordinairement sa femme aux réunions de famille, ne se gênant pas, il est vrai, pour se retirer assez souvent après le dîner, mais revenant prendre sa femme entre onze heures et minuit.

Nous citerons parmi les invités de ce jour Mme Aubry et son fils. Cette dame dont le mari avait été le camarade et l'ami de M. Daurival, était veuve, fort pieuse, d'un excellent jugement et d'un caractère assez ferme pour avoir voulu et su donner à son fils Charles une éducation des plus chrétiennes. Avec un modeste patrimoine, elle tenait honorablement sa maison, et y recevait quelques amis des plus choisis ; car elle désirait assurer à son fils de bonnes et agréables relations pour qu'il ne se répandît pas trop au dehors. Mais, avec ce rare esprit d'ordre et de prévoyance, elle s'était fait encore tendrement aimer de son fils, en lui prodiguant ce pur dévouement qui sait aussi parler au cœur, même quand il réprimande ou impose un sacrifice. Charles avait grandi de la sorte dans toute la plénitude des plus nobles sentiments ; il était modeste, appliqué, loyal, courageux ; on pouvait donc facilement lui prédire un heureux avenir. Et de fait, à vingt-quatre ans il était auditeur au Conseil d'Etat et fort remarqué parmi ses jeunes collègues. Son extérieur plaisait ; il avait la taille avantageuse, des traits réguliers, exprimant à la fois la franchise et

la réflexion, nulle recherche d'ailleurs dans sa personne, mais une mise simplement convenable. Disons en passant que M. Daurival avait une affection marquée pour Charles, et que, assez dégoûté des brillants mariages qui étaient malheureusement dans les idées de sa femme, il pensait, à part lui, que ce jeune homme sérieusement distingué pourrait bien assurer un jour le bonheur de sa fille Henriette. Mais rien ne trahissait cette pensée que Mme Daurival ne soupçonnait même pas. Toutefois Mme Aubry et son fils n'étaient pas sans s'étonner par moments des prévenances si amicales dont ils étaient l'objet. Henriette ne tarderait pas à prendre dix-sept ans ; et on l'admirait déjà beaucoup pour sa grâce et son esprit, si relevés par les splendeurs de sa dot. Néanmoins Charles au fond de son cœur lui souhaitait plus de réserve et de modestie.

Deux ou trois autres amis de la maison assistaient au dîner qui, sans trop de profusion, était toujours servi avec la plus exquise recherche : Mme Daurival avait à cet égard des connaissances très-approfondies, et en recevait volontiers les compliments. Systématiquement, elle ne voulait sur sa table que ce qui venait des sources les plus pures et les plus authentiques ; tout fournisseur qui se fut permis un mélange ou une contrefaçon, eût été immédiatement privé des lucratives fournitures de l'hôtel. " J'y mets le prix, disait Mme Daurival, j'en veux avoir l'honneur. " Non seulement elle y mettait le prix, mais encore le temps et le soin : les quatre coins du vaste Paris étaient régulièrement parcourus, parce que tel mets ne se trouvait qu'à l'orient, tel autre qu'à l'occident. Il n'y avait qu'un boulanger qui sût donner à son pain la substance, le goût et la forme dans l'irréprochable proportion ; mais quant à la pâtisserie, il lui avait fallu quatre maisons pour l'assortiment du dessert : l'une n'entendait que les patés de venaison, l'autre les biseuits ; une troisième excellait aux petits fours sans pouvoir réussir les nougats, qui ne se devaient prendre que dans une quatrième, incomparable en ce composé. Ainsi du reste, et cela menait loin. Mme Daurival, qui n'attendait là-dessus aucune négligence, s'était réservée la haute surveillance des approvisionnements ; aussi était-elle fort affairée et parfois très-soucieuse. ce qui faisait sourire M. Daurival non sans s'attirer des : " Je voudrais vous y voir ! C'est commode quand on n'a qu'à se mettre à table ! allez, rien ne se fait tout seul, j'en sais quelque chose, moi ! " Mais M. Daurival ou M. de Verceil savaient ramener bientôt un sourire ou un rayonnement de triomphe, en disant, d'un certain air pénétré : " Voilà un poisson exquis ! Vraiment si ces truffes n'étaient si délicieuses, elles gâteraient cette succulente volaille ! J'avoue qu'on ne trouverait nul part un gruyère de cette couleur et de cette façon ! " Et Mme Daurival, tout épanouie, de refaire avec une nouvelle bonne grâce les honneurs de sa table. D'ailleurs ce jour-là tout se passait en perfection.

Après le dîner, on revint au salon, où bientôt se rendirent quelques autres personnes fort considérées dans le monde des affaires, de la politique et des arts, entre lesquelles nous devons une mention particulière au baron et à la baronne de Beauvent, ainsi qu'à M. Edouard leur fils, et à Mlle Aurélie leur fille ; le baron était en outre pair de France, brillant économiste, et grand propriétaire fort gêné ; la baronne prétendait justement à réparer les brèches de son patrimoine en honorant quelque millionnaire de son alliance : ce qui l'avait conduite à une grande intimité avec Mme Daurival.

C'était, nous l'avons dit, le jour réservé de la famille et des amis, il y avait donc entre tous une cordiale intimité : les dames devisaient autour d'une table de travail ; le whist plus recueilli se formait à distance ; quelques causeurs faisaient écran devant la cheminée et péroraient bruyamment, jusqu'au moment où le piano venait les inonder d'une harmonie qui commençait précisément à manquer dans leurs discours. On entendait d'ailleurs une excellente musique chez M. Daurival. Mme de Vereuil fit justement applaudir son merveilleux doigté conduit avec un goût des plus rares ; Edouard et Aurélie de Beauvent chantèrent comme des artistes consommés, mais disons-le en passant, avec un effet trop théâtral pour un salon. Ils obtenaient néanmoins le plus brillant succès. " Mesdames, dit alors Mme Daurival, j'ai une admirable nouveauté à vous faire entendre ce soir."

Et elle vint engager Clotilde à se mettre au piano. Celle-ci bien qu'assez troublée de paraître devant un monde qui lui était si étranger, ne pouvait songer à s'excuser et dut se rendre aussitôt à cette invitation. Tous les regards en ce moment la suivirent ; mais sa bonne grâce dans la simplicité de sa toilette, fut remarquée à son avantage, et chacun se montra disposé à l'entendre avec plus d'intérêt peut-être que de curiosité. Florentin s'était placé près du piano, autant pour encourager sa chère enfant que pour tourner les feuilles du cahier. Clotilde joua quelques pages de cette musique de Mozart dont la pénétrante expression s'élève souvent bien au-dessus des terrestres idées qu'elle semble traduire, et donne, à qui la sait rendre, un intarissable trésor de pensées et de sentiments à répandre avec les suaves mélodies. La silencieuse attention prêtée à la musicienne révélait bien le charme sous lequel tout le monde demeurait captif ; et Clotilde put finir et regagner sa place avant qu'on songeât à la complimenter. Mme Aubry qui était placée près d'elle lui prit affectueusement les mains, en lui exprimant le plaisir qu'elle avait ressenti ; et Henriette ne put se tenir d'embrasser tendrement sa nouvelle amie.

--Mais vous, Mademoiselle, dit alors Charles Aubry, s'adressant à Henriette, quand aurons-nous l'avantage de vous entendre ?

—Oh moi ! fit celle-ci avec un certain coup de tête mutin, je sais trop peu de chose pour des connaisseurs comme vous.

—Cependant, Mademoiselle, vous avez d'excellents maîtres depuis plusieurs années et certainement...

—Certainement, monsieur Charles, je devrais avoir mieux profité de mes leçons ; car, à défaut d'autre chose, je veux au moins être franche ; mais j'espère un peu que Mlle Germont voudra bien faire quelque chose de moi.

—Vous ne pouvez être assurément entre meilleures mains, ajouta Charles avec l'accent de la plus respectueuse sympathie.

A l'autre extrémité du salon, Aurélie disait, en *a parte*, à son frère Edouard :

—Comment trouves-tu le Mozart ?

—Rococo, ma chère, quoique assez bien rendu.

—Entre nous, musicienne et musique de chapelle, reprit Aurélie en riant aux éclats.

—Elle a cependant de la physionomie.

—La musique ou la musicienne ?

—Je suis toujours poli pour le sexe gracieux.

—Oui, mais ici, la jeune personne ne compte guère.

—Prends-y garde, Aurélie : quand on a du mérite, on n'est pas sans valeur.

—Mérite, tant que tu voudras : cette physionomie ne me revient pas du tout.

—Ah ! ma sœur, ma sœur, serions-nous assez piquée ?

—Oh ! par exemple, il me semble que notre duo a produit assez d'effet.

—Nous faisons toujours le plus joli duo du monde, lui dit Edouard au coin de l'oreille.

—Moqueur, va ! reprit Aurélie, mais en souriant.

M. Daurival, ayant terminé sa partie de whist, vint avec empressement vers Clotilde, et lui dit de l'air le plus affable :

—Vous nous avez fait entendre de la belle et bonne musique, Mademoiselle ; et je suis heureux de voir que vous connaissez nos vieux grands maîtres et que vous les cultivez avec prédilection. J'avais aussi ce goût dans mes jeunes années, et cette sonate de Mozart a réveillé en moi de bien agréables souvenirs ; j'ose vous prier de nous redire encore quelques-unes de ces pages, et mon grand regret, c'est de n'être plus à même de vous accompagner comme je l'aurais pu faire jadis.

—Il y a, en effet, de très-beaux morceaux pour piano et violon, dit Clotilde, et si mon digne ami, M. Florentin, avait ici son instrument, je crois que Mozart y gagnerait beaucoup.

—Comment, vous êtes violoniste, M. Florentin ? Oh ! mais j'ai votre affaire ; et vous allez me dire ce que vous pensez de mon vieil instrument, un véritable Joseph Garnérius, qui ne cède guère aux Stradivarius, comme

vous savez. Il y a longtemps que je l'ai délaissé, ce cher violon, distraction de ma jeunesse ; mais je serai charmé de l'entendre encore sous une main plus habile.

Florentin n'était pas homme à se faire prier à propos de musique, où il avait toute la solidité d'un sérieux amateur. Il prit le violon que lui apportait un domestique, et le fit vibrer avec une véritable satisfaction.

—Oh ! excellent, dit-il à M. Daurival, et je compte sur ses beaux sons pour ne pas trop molester vos oreilles.

Il prit place avec Clotilde devant le piano, et revenant à Mozart, ils en jouèrent une délicieuse sonate avec une mesure, un juste accord, un art des nuances et de l'expression qui mettaient pour tous le génie du maître dans un saisissant relief. Florentin vraiment se surpassa ; tantôt il accompagnait avec cette légèreté qui s'unit sans le couvrir à l'instrument qui chante, tantôt il faisait vibrer ses phrases ravissantes qui charment et émeuvent en même temps. Mais en déployant tout ce qu'il avait de savoir et d'âme, il suivait encore Clotilde de l'œil, la soutenait et l'animait du geste, si bien que tous deux rendirent cette admirable musique avec une rare perfection. De vifs applaudissements accueillirent nos deux virtuoses, et si unanimes que Mlle de Beauvent elle-même vint chaudement les féliciter.

—Quel plaisir vous m'avez causé ! mon cher M. Florentin, s'écria M. Daurival ; et je puis bien avouer que jamais mon violon ne s'est, avec moi, trouvé à pareille fête. Je serai très-heureux quand vous voudrez nous accorder ce délicieux régal.

—Trop heureux moi-même de vous être agréable !

—Monsieur Florentin, j'ai une requête à vous adresser, dit à son tour Mme Daurival, c'est que vous consentiez à venir quelquefois jouer avec ma fille et Mlle Germont ; je suis assurée qu'il y aura beaucoup à gagner avec vous, et je vous en serez très-reconnaissante.

C'est moi, madame, qui vous remercie de tant de bienveillance, car ce me sera un vrai bonheur de me joindre à ces demoiselles et de leur donner s'il est possible, quelque utile conseil.

En parlant ainsi Florentin était rayonnant, car il avait désormais toute facilité pour se trouver avec sa chère Clotilde ; et celle-ci, tout heureuse de sa joie, le prit affectueusement par la main, en lui montrant Henriette qui venait aussi le remercier et lui demander beaucoup d'indulgence pour son faible savoir. La soirée se continua de la sorte et tout à l'avantage de nos deux amis qui, sans songer le moins du monde à se faire, comme on dit, une place ou à se ménager un succès, se trouvèrent entourés de ces égards et de cette considération justement accordés au talent sérieux et modeste. Seule, Aurélie de Beauvent ne se pouvait rendre compte de cette haute estime qui paraissait sitôt acquise à cette petite demoiselle Ger-

mont : " Elle a du talent, je le veux bien, se disait-elle, mais enfin elle en fait état comme tant d'autres ! "

M. de Vereuil, avec ses airs dégagés, ne pensait pas de même, et en rentrant avec sa femme, il lui dit :

— Il faut que Mlle Germont ait bien du mérite pour que personne n'ait paru remarquer sa robe de mérinos.

— Excepté vous, cependant, qui ne remarquez jamais rien, reprit Mme de Vereuil d'un ton surpris.

— Vraiment oui ; et je prenais plaisir à voir le calme, le naturel, je dirais presque l'aisance de cette petite personne au milieu d'un assez grand monde pour elle, si sa modeste réserve ne m'avait surtout impressionné.

— Impressionné ! fit Mme de Vereuil.

— Parole d'honneur ! Il n'a jamais été très-rare qu'une personne sans situation se fit tout à coup jour dans le monde par un moyen quelconque ; mais que cette réussite inespérée ne l'éblouisse pas et ne se trahisse pas par une joie immodérée, voilà ce qui n'est pas commun, et dont je ne puis attribuer la cause qu'à une véritable élévation de caractère.

— Élévation ou simplement modération, reprit Mme de Vereuil qui paraissait toujours étonnée qu'on pût admirer toute autre qu'elle-même.

— Ce serait toujours la preuve d'un excellent esprit ; et je suis charmé de voir Mlle Germont près de notre sœur Henriette.

Assurément ce n'est pas un mauvais choix, ajouta laconiquement Mme de Vereuil, en laissant tomber cette conversation où pas un grain d'encens ne montait vers elle.

Pauvre femme ! qui ne voyait pas qu'au fond de son âme elle s'idolâtrait beaucoup trop, pour savoir se rendre agréable aux autres ; car on ne peut sérieusement s'attacher personne sans se détacher généreusement de soi-même.

CHAPITRE V.

Les jours qui suivirent n'atténuèrent en rien l'aimable accueil que Clotilde avait si généreusement reçu, et elle n'avrait eu qu'à se féliciter de son heureux début dans un monde si nouveau pour elle. Mme Daurival, toujours préoccupée des mille détails d'une maison qu'elle voulait sinon luxueuse, du moins, selon le mot du jour, très-confortable, se montrait de plus en plus satisfaite de la confiance qu'elle pouvait accorder à Mlle. Germont, pour tout ce qui concernait sa fille ; et même, à l'occasion, en ce qui touchait le bon ordre intérieur où Clotilde apportait une rare exactitude avec une politesse et une douceur qui lui gagnaient tous les subordonnés. M. Daurival, au milieu des grandes affaires qui l'absorbaient, aimait encore à faire voir qu'il attachait beaucoup de prix aux progrès

d'Henriette, et qu'il savait reconnaître le mérite et le bon vouloir de Clotilde ; Mme de Verceil elle-même, malgré son habituelle froideur, paraissait ne se pas déplaire en sa compagnie, et lui adressait assez souvent la parole au sujet de quelque musique ou de quelque lecture. Quant à Henriette, s'il n'était pas aisé de l'amener au goût sérieux de l'étude et du travail, du moins elle ne pouvait être plus affectueuse pour celle qui tenait cette difficile tâche.

Cependant, à mesure que les jours se passaient dans cette vie facile et si agréable en apparence, Clotilde ne se pouvait défendre d'une sorte de triste étonnement : elle voyait avec stupeur tout ce grand monde ne s'agiter autour d'elle que dans la seule pensée ou du plaisir ou de l'intérêt ; c'étaient, chez les uns, d'incessantes préoccupations pour des fêtes aussi vaines que pompeuses ; chez les autres, des calculs intarissables pour des spéculations dont l'argent était toujours le but suprême ; les plus délicats ou les plus fiers se passionnaient pour les honneurs politiques ou pour l'orgueilleuse célébrité d'un nom. Mais rien de plus haut que la terre, rien de plus noble que le contentement de ses propres désirs ; nul regard vers le ciel, nulle pensée un peu sérieuse sur le but de la vie ; oublié complet de ce terme décisif où l'on arrive toujours si vite et si dépourvu !

“ Ah ! pauvres gens, pauvres gens, se disait alors Clotilde en elle-même, comme ils sont à plaindre dans leurs richesses et comme leurs splendeurs sont peu dignes d'envie ! Quel trésor dans cette foi sainte que je dois à ma bonne mère ! et comme il me la faut garder, l'écouter et la suivre . . . et s'il était possible la faire un peu connaître et aimer.”

Toute ranimée par ces pensées généreuses, Clotilde ne songeait plus qu'à la mission qui lui était confiée près de l'aimable Henriette ; car on ne pouvait lui montrer un cœur plus ouvert. Mais quel esprit déjà curieux et frivole, et comment parvenir à le rendre plus modeste et plus réfléchi ? Les matinées étaient nécessairement très-courtes, car les soirées prolongées presque toujours au-delà de minuit ne permettaient guère un travail très-suivi avant le déjeuner. Cependant on avait encore le temps de s'occuper un peu d'histoire et d'italien entre dix heures et midi. Souvent on y donnait à peine une heure, mais Clotilde ne se rebutait pas et s'efforçait seulement d'obtenir la régularité de l'étude. Après le déjeuner et quelques tours de jardin, on se mettait au piano, et avec l'aide de Florentin qui presque tous les jours venait joyeusement diriger cette leçon, on la prolongeait jusque vers trois heures, moment de la promenade et nécessairement la fin des affaires sérieuses.

C'était peu, sans doute ; pourtant ce faible travail de chaque jour amenait quelques bons résultats et stimulait insensiblement l'amour-propre d'Henriette ; elle prenait goût à l'étude. Mais en voyant tout ce qu'elle avait à apprendre, elle apercevait aussi tout ce qui lui manquait, devenait moins prodigue de vaines paroles, plus attentive et plus réservée.

—Savez-vous, disait-elle à Clotilde, que je ne fais que comprendre combien je suis ignorante ?

—Mais, chère enfant, je vous assure que c'est là un véritable progrès dont je me réjouis beaucoup.

—Pourvu, n'est-ce pas, reprenait gaiement Henriette, que je ne reste pas sur cette belle découverte ? Vraiment, je n'en ai pas envie, et j'ai parlé à maman pour qu'elle trouve moyen, sauf les exceptions, de me faire rentrer moins tard. J'aurais l'ambition d'être prête à neuf heures pour commencer nos études. Ne riez pas de cette haute prétention, vous qui avez déjà fait cent choses dès le matin ? et même êtes allée à la messe, c'est bien beau ! Vous tenez donc beaucoup à entendre la messe tous les jours ?

—Vous vous apercevez avec raison, ma chère Henriette, que notre esprit a besoin de se nourrir et de se perfectionner par l'étude ; eh bien ! de même aussi notre âme a besoin de se fortifier et de s'élever devant Dieu. Une demie-heure à l'église, quand on le peut, permet de se recueillir au début de la journée, et d'implorer les grâces si nécessaires pour éviter le mal et faire de bon cœur un peu de bien.

—Ah ! j'avoue que l'aide de Dieu me serait fort utile pour m'exciter à faire un peu plus et un peu mieux, et j'ai grande envie de vous accompagner à l'église, quelquefois au moins, pour y apprendre à devenir bonne et studieuse comme vous.

—Vous y trouverez de meilleurs modèles, ma chère Henriette : mais je n'en suis pas moins heureuse de la confiance que vous me témoignez.

Henriette lui sauta au cou en lui répétant qu'elle l'aimait de tout son cœur et voulait faire l'impossible pour lui être agréable. Il y avait donc beaucoup à espérer d'une si bonne volonté. Mais, outre les inévitables ralentissements d'une première ardeur heureusement conjurés par la patiente assiduité de Clotilde, outre les continuelles distractions de la vie du monde, une autre influence ne tarda pas à se manifester et à s'efforcer de prendre sur Henriette un ascendant tout contraire. C'était Aurélie de Beauvent qui voyait avec dépit ces nouvelles dispositions et s'ingéniait résolument à les rendre vaines.

Nous avons dit quelques mots des projets de M. et de Mme de Beauvent, qui ne visaient à rien moins qu'à un double mariage entre leur fils Edouard et Henriette, et leur fille Aurélie et le capitaine Daurival, alors en Afrique, mais qu'on espérait bien ramener et fixer à Paris. L'Intime familiarité d'Aurélie et d'Henriette secondait à merveilles ces vues intéressées, et rien ne devait être épargné pour les conduire à bonne fin. Aurélie, avec ses dix-huit ans, avait tout pour plaire, une rare beauté, beaucoup d'esprit, d'agréables talents fort prisés dans le monde ; mais, à qui voulait la juger sérieusement, elle paraissait bientôt frivole, caustique et malgré ses vives démonstrations, uniquement occupée d'elle-même. Jeune et

brillante cependant, elle ne plaisait que trop à ceux qui ne regardent que les dehors, et c'est assez dire qu'elle était partout très-fêtée.

Or, il semblait à Aurélie que la sérieuse influence de Mlle Germont sur Henriette ne répondait ni à ses vœux ni à celles de ses parents ; elle sentait confusément qu'une Henriette studieuse et réfléchie conviendrait moins aux légères qualités de son frère. Et, sans y mettre un calcul positif, elle jugea, d'instinct, qu'elle devait combattre persévéramment les nouvelles habitudes de son amie, et surtout la soustraire à l'ascendant de cette petite personne sans tournure et sans situation. Elle multipliait donc ses visites à l'hôtel Daurival, et dans la matinée comme dans l'après-midi, elle apparaissait dans la chambrette d'Henriette pour lui proposer les plus futiles distractions de promenades et de flâneries. Henriette résistait un peu, cédait quelquefois, puis se promettait de se mieux tenir ; malheureusement, Mme Daurival, éblouie par la pairie et la baronie des de Beauvent et très-flattée de leurs attentions et de leurs projets, était la première à appuyer les instances d'Aurélie et à déconcerter les bonnes intentions de sa fille.

—Allez, allez prendre Henriette, lui disait-elle. Je suis ravie de vos bontés pour elle, et je suis à vous pour faire ce que vous voudrez.

Aurélie entra donc dans la chambre d'Henriette et l'y trouvait, avec Clotilde, devant une vraie table de travail et d'étude : Mme de Verceuil, une tapisserie en main, était assise près de la croisée qui donnait sur le jardin ; la petite Anna se jouait paisiblement à ses pieds.

—Voilà qui est édifiant ! Mesdames, dit Aurélie avec un rire bruyant, et qu'allez-vous penser de moi qui viens troubler vos méditations, enlever Henriette, et vous aussi Amélie, si vous le voulez bien, pour aller aux grandes courses, les premières de la saison, et qui seront merveilleuses à ce qu'on assure ?

—Oh ! les courses, je n'y tiens guère, s'écria Henriette ; mais, assieds-toi, Aurélie, et causons un moment.

—Point d'affaires, ma mignonne, reprit Aurélie en s'étendant dans un fauteuil, et voici le programme : je vous emmène déjeuner avec ta mère, puis toutes ensemble nous montons en voiture pour les courses, nous y trouvons notre monde, nous tournons, nous rions, nous parions même si le cœur nous en dit, et nous revenons souper à *Giorno*, n'est-ce pas joli ?

—Ce qu'il y a de joli, chère, c'est ton amabilité ; car pour les courses j'en baille d'avance ; voyons, soyons franches, n'est-ce pas toujours la même chose ?

—Sans doute, petite innocente, aussi n'est-ce qu'un prétexte pour sortir et voir le monde.

—A la bonne heure, Aurélie ; mais j'ai plus envie aujourd'hui de me reposer que de courir le monde.

—Voyez donc la petite philosophe qui veut s'enfermer pour écrire ses

méditations. J'en retiens le premier exemplaire, toujours. Chère Amélie ajouta Mlle de Beauvent en s'adressant à Mme de Verceil, j'ai recours à votre haute sagesse pour décider et emmener la petite.

—Je vous avoue, Aurélie, reprit froidement Mme de Verceil, que je pense comme elle à l'endroit des courses.

Elle en pensait bien plus encore, car elle voyait avec dépit, depuis longtemps, que son mari s'occupait beaucoup plus de chevaux que d'elle-même.

—Savez-vous que vous me faites de la peine, reprit alors Aurélie sur un autre ton ; et bien que vous vous jugiez plus raisonnables que moi, il me paraît cependant que vous faites un peu trop bon marché de votre situation et de vos devoirs dans le monde.

—Ah ! ah ! voyons ça, reprit gaiement Henriette, tandis que Mme de Verceil secouait dédaigneusement la tête.

—Sans doute ! ne doit-on pas savoir tenir son rang, et se montrer partout où la haute société a mission de dominer ; n'est-ce pas une sorte de noble devoir de se rendre aux courses, pour y encourager les belles races chevalines qui font notre légitime orgueil à nous autres, et y témoigner un intelligent intérêt à ceux des nôtres qui se distinguent dans ces modernes tournois ?

—Bravo, bravissimo, Aurélie ! ton éloquence m'entraîne, dit Henriette en riant aux éclats ; et pour te prouver combien je suis sensible à tes attentions pour nous, et aux perfections de la race chevaline, nous allons transiger : je demeure ici jusqu'au déjeuner, et à deux heures nous irons te prendre avec maman et Amélie, si elle est aussi convaincue que moi.

—Mme de Verceil fit aussitôt un signe d'assentiment, car Mlle de Beauvent avait touché une corde très-sensible chez la jeune femme qui, pour rien au monde, n'aurait voulu paraître au-dessous de sa noble situation.

—Allons, j'accepte le traité, dit Aurélie, et je vous rends mon estime. A bientôt donc !

Elle fit en passant un très-léger salut à Clotilde, puis s'arrêtant devant elle et avec un accent assez marqué d'ironie, elle ajouta :

—Peut-on savoir ce que Mlle Germont pense de notre débat, s'il n'est pas indiscret de le demander toutefois ?

—Pas le moins du monde, Mademoiselle, répondit Clotilde en souriant, et j'étais, je vous l'avoue, heureuse de voir Mlle Daurival défendre de son mieux le temps qu'elle désire consacrer à l'étude.

—Fort bien, Mademoiselle, et vous pouvez donner un prix à votre élève, car elle ne perdra rien de vos leçons.

—Voici le prix que je lui demande, reprit vivement Henriette, et elle embrassa tendrement Clotilde.

Aurélie rougit de dépit et salua; mais Henriette la suivit et, en l'accompagnant, elle lui dit avec un accent qui surprit Mlle de Beauvent :

—Il m'a paru, Aurélie, que tu étais assez froide et même piquante d'intention pour ma très-chère Clotilde; rien ne pourrait me faire plus de peine, je t'en prévins.

—A Dieu ne plaise, chère Henriette, reprit Aurélie, s'apercevant qu'elle se fourvoyait, et Mlle Germont est assurément une très-estimable personne: je n'ai pas de raison pour penser autrement.

—Je n'en vois pas non plus: ainsi nous serons d'accord sur ce point?

—Comme toujours et en tout, répliqua chaudement Aurélie.

Et elles s'embrassèrent avec la plus aimable cordialité. Le reste de la journée se passa dans une humeur et une gaieté charmantes.

On était alors au mois de mai; par la fenêtre du balcon largement ouverte le soleil inondait la bibliothèque ou cabinet de travail qui séparait les deux chambres d'Henriette et de Clotilde; le parterre et le bosquet chamarrés de mille fleurs y formaient la plus riante perspective. Mais Henriette et Clotilde étaient au piano, Florentin tenait son violon et tous trois attentifs, pénétrés, exécutaient une sonate d'Haydn simple, douce et mélodieuse comme l'harmonie de parfum, de lumière et de sérénité qui s'élevait de ce beau jour de printemps. Mme de Verceil, laissant reposer ses mains et son ouvrage sur ses genoux écoutait, et la petite Anna, assise sur le balcon parmi ses jouets épars, semblait rêver au contemplant le bel azur du ciel. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et parurent Mme et Mlle de Beauvent, qui s'exclamèrent sur la délicieuse musique et félicitèrent bruyamment les virtuoses assez surpris.

Mais Henriette, quels progrès! s'écriait Aurélie en lui serrant les mains à outrance.

—Elle marchera sur vos traces, ma chère comtesse, dit Mme de Beauvent à Mme de Verceil, et quel bonheur de vous entendre toutes les deux ensemble!

—Vous nous écoutiez donc, curieuses, reprit Henriette?

—Jugez si nous osions-entrer, ajouta Mme de Beauvent!

—Parbleu! se dit à part lui Florentin, elles auraient pu attendre la fin du morceau; car vraiment nous allions bien.

—Vous nous pardonnez de vous déranger, dit Mme de Beauvent en s'asseyant?

—Mère, il faudrait renoncer à les voir, reprit Aurélie, si on ne voulait venir qu'aux moments perdus; car le matin ou l'après-midi c'est toujours l'heure du travail.

—Voilà qui est parfait, ma chère Henriette, dit Mme de Beauvent; seulement prenons garde d'abuser de nos forces: à votre âge il faut beaucoup se distraire, se promener, se développer; trop d'assiduité au travail

comprime, débilité, et surtout gâte et abîme le teint que vous avez si frais, chère enfant.

—Oh ! je n'en suis pas là, répondit Henriette ; et père me dit que j'ai beaucoup à faire pour suivre de loin Mlle Germont. Vraiment je n'exerce que trop sa patience.

—Sans doute, ma belle ; mais vous ne pouvez ni ne devez prétendre au savoir de votre institutrice ; et dans votre position une teinture générale des choses suffit bien. L'usage du monde et les relations distinguées donnent ensuite, avec l'aisance de la conversation, ce bon air que rien ne remplace.

Florentin pétillait ; et ne pouvant se tenir, il dit avec un accent tout particulier d'animation contenue et de politesse étudiée :

—Ah ! Madame, vous ne voudriez pas arrêter d'aussi bons commencements ; car inspirer à une jeune personne le goût du travail c'est lui donner le plus précieux des trésors ; et vous aimez trop Mlle Daurival pour ne pas l'encourager dans une voie où elle trouvera, en tout temps, d'inépuisables satisfactions.

La baronne de Beauvent parut fort surprise d'une contradiction si ouverte, et de la part de ce monsieur qui tenait encore son violon quasi professoral ; elle se contenta pourtant et d'une voix toujours caressante elle dit :

—N'exagérons rien en effet : le goût du travail ne saurait trop se louer, surtout chez ceux qui ont une situation à se faire. Pour nous il suffit de savoir distinguer le mérite, l'accueillir et le protéger. Sans doute une certaine idée des choses est nécessaire pour cela, mais un peu de lecture y conduit aisément, et je ne vois pas qu'il faille un si grand travail pour faire honneur à sa fortune et à son rang.

—Permettez-moi de dire. Madame, reprit Florentin de plus en plus animé, que sans travail, dans quelque position que ce soit, on n'arrive à rien de sérieux, à rien même de vraiment distingué. Cette musique que vous applaudissez si volontiers et qui ne paraît qu'un art d'agrément, on ne peut la rendre avec quelque charme sans un travail soutenu. Mais à plus forte raison s'il s'agit de faire honneur à une grande situation, l'étude et le travail persévérants peuvent seuls nous revêtir de ces belles et fortes qualités qui nous rendent dignes de notre rang. On n'est ni noble, ni riche, uniquement pour se parer de velours, de dentelles et de diamants, ou pour courir du soir au matin de fêtes en fêtes. Non certes, noblesse oblige ! oblige aux charges élevées, et par conséquent aux études qu'elles réclament ; oblige aux belles actions, aux larges générosités, aux énergiques dévouements : toutes vertus qui ne s'improvisent pas, et qui ne s'acquière que par le double travail du cœur et de l'esprit. J'ai vu la grande révolution, Madame, et si elle a un moment séduit ma jeunesse, j'ai eu bientôt horreur de ses excès ; mais je me suis dit bien des fois, en voyant

de près les héros de ces tristes jours : ils ne seraient jamais sortis, pour la plupart, de leur obscurité, si la place ne leur avait été faite par la faiblesse ou par la corruption de ceux qui nous devaient gouverner.

—Du moins tous surent-ils mourir, s'écria Mme de Beauvent avec un éclair dans le regard.

—C'est vrai, Madame, répondit Florentin, et c'est ce qui me fait penser qu'il peut y avoir encore un avenir pour les enfants, s'ils savent s'en rendre dignes.

—Eh ! bien, eh ! bien, que se passe-t-il ici, dit Mme Daurival en entrant ? Que je suis aise de vous voir, chères amies, je rentre et j'accours profiter de votre aimable visite. Mais on était fort animé, ce me semble.

—Un peu trop peut-être, dit Mme de Beauvent ; mais j'admets les bonnes intentions de monsieur qui nous voudrait toutes, pour ne parler que de nous, des femmes supérieures.

—C'est bien mon vœu, Mesdames, dit Florentin. veuillez donc croire à mes profonds respects. Notre heure d'étude est passée, je me retire.

Ces dames sourirent entr'elles d'un air qui signifiait : il est bon, vraiment ! et de quoi se mêle-t-il ?

—Mais à propos, reprit Mme de Beauvent, que je n'oublie pas le but de ma visite : je venais vous prier moi-même, car il n'y a pas de billets entre nous, pour la grande soirée que nous donnons dans une quinzaine. C'est une assez grosse affaire ; car nous aurons tout Paris, députés, pairs, ministres, ambassadeurs et *tutti quanti* ! Mais nous vous voulons avant tous et nous comptons bien sur vous.

—Comptez sur nous, chère belle, répondit Mme Daurival avec un certain rengorgement, et nous tâcherons de ne pas trop déparer votre grand monde.

—Je vous demande seulement de ne point trop l'éclipser, reprit l'aimable baronne en souriant. Mais, dites-moi, est-ce que vous n'attendez pas prochainement notre cher capitaine Adrien ? Quel bonheur ! s'il arrivait à temps pour notre fête.

—Je n'ose l'espérer, dit Mme Daurival, bien qu'il soit question d'un congé ; mais les expéditions se succèdent en Afrique, et je tremble toujours pour ce cher enfant. Ah ! que je serais heureuse de le revoir ici !

—Vous le reverrez, chère amie, et votre bonheur sera le nôtre. Maintenant j'espère que Mlle Germont vous accompagnera à notre soirée, et je vous en fais, Mademoiselle, la demande formelle.

—Agréez ma profonde reconnaissance, reprit aussitôt Clotilde en rougissant, mais je ne serais certainement pas à ma place dans une telle réunion.

—Pourquoi donc, Mademoiselle, la jeunesse et la grâce sont toujours bien partout.

—Oh ! Clotilde vous viendrez avec nous ! ajouta Henriette d'un air suppliant.

Mais Clotilde refusa de nouveau avec une si humble décision et avec des remerciements si expressifs qu'on n'insista plus, à sa grande joie.

Cependant quand ces dames se furent retirées, Henriette fit tout ce qu'elle put pour décider Clotilde à revenir sur son refus.

—Je serais si contente, lui disait-elle, de vous avoir avec moi ! Vraiment vous me ferez du bien au milieu de ce grand tourbillon, et ce serait me rendre service que de m'y accompagner. Et puis, faut-il vous le dire ? je voudrais vous voir en toilette de bal ; je suis sûre qu'on vous remarquerait et j'en serais aussi fière que de moi-même. Vous n'auriez à vous occuper de rien ; je dis un mot à maman et tout sera prêt au jour convenu.

—Je vous remercie avant tout, chère Henriette, de ce que votre bon cœur vous suggère pour moi. Mais veuillez réfléchir un peu et vous comprendrez que ce grand monde ne me peut convenir : Dieu m'a placée dans une humble situation et c'est mon devoir d'y demeurer avec contentement. Vous accompagner pour vous rendre service, dites-vous ! ce serait à examiner si vous n'aviez ni votre père, ni votre mère, ni votre sœur aînée ; mais entourée de la sorte, je ne suis plus nécessaire, et je serais très-déplacée. Oui, oui, j'insiste sur ce mot, chère enfant, car il est dicté par la conscience et la raison, auxquelles d'ailleurs j'obéis sans peine. J'ajoute enfin, qu'il n'y a pas un an que j'ai perdu la plus tendre et la plus aimée des mères, qu'ainsi, même étant votre égale, ce qui n'est pas, je ne pourrais jamais paraître dans une telle fête.

—Il n'y faut plus penser, reprit Henriette, car je serais désolée de vous causer de la peine. Mais je compte sur vous pour me dire votre avis sur ma toilette et... sur toute ma personne. Vous riez ! écoutez donc, je ne serai pas fâchée qu'on me trouve le mieux possible.

Naïve pensée, en apparence ; mais qu'il faudrait plus contenir et combattre qu'exciter ; vouloir plaire au monde, n'est-ce pas trop souvent en accepter les vanités égoïstes et les dangereux entraînements ? Clotilde le comprenait ; mais Henriette, bercée, dans toutes les illusions de la fortune, ne croyait pas qu'elle eût une autre destinée que d'être partout remarquée et admirée. Aussi la quinzaine qui précéda cette grande soirée ne fut guère propice au travail ni à l'étude, loin de là : Henriette revenait par tous les chemins à causer de ses apprêts de toilette et des somptueux préparatifs dont Aurélie l'entretenait assidument.

Sur ces entrefaites, Mme Aubry et son fils étant venus faire visite, tandis que ces dames causaient, Henriette dit à Charles assis près d'elle :

—A propos, M. Charles, avez-vous reçu une invitation pour la grande soirée de Mme de Beauvent ?

—Mais oui, à mon grand étonnement, car je ne les vois que chez vous.

—Eh bien, reprit Henriette, n'est-ce pas assez pour qu'ils s'assurent que vous êtes de nos meilleurs amis ?

—Evidemment c'est ce qui m'a valu cette gracieuse invitation, et c'est à votre famille que j'en dois les premiers remerciements.

—Irez-vous ? .. Mais ne suis-je pas trop curieuse ?

—Non certes ! et à parler franchement je songeais à porter ma carte et à m'en tenir là.

—Comment ! vous ne viendrez pas me faire danser ? J'y comptais pourtant, et j'espérais que nos bons amis ne nous délaisseraient pas au milieu de ce grand monde officiel et de tous ces visages inconnus qui ne me plaisent guère.

En parlant ainsi, Henriette paraissait réellement si contristée, que Charles se hâta de lui dire, qu'il était heureux de lui voir ses appréhensions du grand monde, et qu'il s'y montrerait volontiers pour qu'elle ne pût se dire délaissée de ses vrais amis.

—Je suis bien contente ! reprit alors Henriette. Et se tournant vers Mme Aubry, elle lui dit avec le plus confiant abandon :

—M. Charles m'a promis de venir chez Mme de Beauvent ; mais ne croyez pas que je veuille l'entraîner dans les grandes soirées qu'il n'aime guère, car il n'y viendra que pour nous, et comme si c'était chez nous.

—Bien, bien, dit Mme Aubry, en souriant, vous m'en répondez !

—Oh ! fit Henriette d'un air très-convaincu, il a de la sagesse pour nous tous.

—Heureusement et grâce à Dieu, se dit Mme Aubry.

Elle prit alors congé de ces dames et sortit avec son fils.

—Ainsi, lui dit-elle, en regagnant le logis, tu iras chez la baronne de Beauvent ?

—Ce n'était pas, en effet, mon intention, répondit Charles ; mais ayant remarqué, avec tant de bonheur, les idées et les habitudes nouvelles de Mlle Daurival ; me rappelant toutes les bontés de son père, qui semblent m'inviter à des espérances que je n'aurais jamais conçues de moi-même, j'ai pensé que nous devions seconder de notre mieux les bonnes dispositions d'Henriette ; et c'est uniquement pour cela que je me rendrai à cette grande soirée.

—Je sais que je puis compter sur toi, mon cher enfant ; va donc chez Mme. de Beauvent, et que vos bons anges vous y gardent !

L'avant-veille de cette soirée, la couturière vint chez Mme Daurival pour essayer les robes de ces dames : Henriette l'attendait avec une certaine impatience et la fit aussitôt entrer dans sa chambre : Mme Daurival qui avait été prévenue vint les joindre. Disons, entre parenthèse, que cette couturière très en vogue, était elle-même une assez grand dame, qui ne se dérangeait que pour les privilégiés de la fortune ; elle était accompagnée d'une très-habile ouvrière qui essayait, qui ajustait, et réparait en un instant, s'il y avait lieu, les imperfections signalées. Henriette mit donc

la délicieuse robe blanche garnie d'ornements roses et jugée, tout d'abord, du dernier goût : bien que, intérieurement, Mme Daurival trouvât le dégagement des épaules un peu hardi pour une jeune fille : " Enfin, puisque telle est la mode," se dit-elle.

—Maintenant, dit Henriette, toute radieuse de l'admiration générale, je cours me montrer à Clotilde pendant qu'on s'occupe de la toilette de maman.

—D'un bond, en effet, elle traversait la bibliothèque et paraissait, comme une sylphide, dans la chambre de Mlle Germont.

—Me voilà, chère amie, dit-elle ; on me trouve charmante, et vous ? . . dites-moi franchement votre pensée.

Clotilde avait levé les yeux, et les tenant un moment fixés sur Henriette, avec un air de surprise et d'embarras, elle dit :

—Mais . . ce n'est pas toute votre toilette, je pense ?

—Excepté ma coiffure sans doute ; du reste, je suis absolument comme je serai à la soirée.

— Oh ! mon Dieu, est-ce possible ! s'écria Clotilde, en joignant les mains : et sans plus rien ajouter, une telle tristesse couvrit son visage que des larmes lui vinrent aux yeux.

—Ma chère Clotilde, qu'avez-vous ? s'écria Henriette, je vous fais donc bien de la peine ? parlez, dites ! C'est cette robe décollée sans doute ? Au fond du cœur elle me répugnait . . mais on m'a tant dit qu'elle allait à ravir, et que c'était la mode du plus grand monde, que j'ai dû croire qu'il n'y avait pas de mal. Je vous en prie, maintenant, dites-moi tout ce que vous en pensez.

—Je ne pense rien autre chose, chère enfant, que ce que vous pensiez vous-même, dans cet instinct de répugnance qui soulevait d'abord votre conscience : c'était la voix de Dieu que le monde n'a pas le droit d'étouffer : et cette voix vous rappelait au respect de vous-même, comme au respect de la morale divine, qui veut d'une femme chrétienne la réserve, la modestie, l'intégrale pureté. Nobles et saintes vertus qui attirent les regards du ciel et nous parent encore du véritable honneur devant les hommes. Oh ! ma chère Henriette, jamais vous ne comprendrez assez l'abaissement moral où nous mènent ces modes indignes : songez bien qu'elles nous font pour ainsi dire, renier publiquement l'Évangile, en nous affublant de la livrée païenne, et qu'elles nous rendent responsables de toutes les coupables pensées qu'elles provoquent.

—Je vous avoue, chère Clotilde, que sans y avoir beaucoup réfléchi et entraînée à faire comme les autres, je n'ai jamais compris pourquoi on nous habillait avec si peu de convenance dans les fêtes du monde, précisément lorsque la danse nous rapproche si familièrement des premiers venus. Vraiment oui, c'est honteux ! Et je veux être désormais plus réservée, croyez-moi !

—Dieu vous bénira, chère enfant, puisque vous voudrez vous montrer partout digne de ses regards.

—C'est une bonne pensée dont je veux faire mon profit, et je me répéterai souvent : Dieu nous regarde, soyons dignes de lui. A bientôt : je vais maintenant m'entendre avec la couturière.

Henriette fit de la main un geste affectueux à Clotilde et retourna dans sa chambre. Mme Daurival achevait ses dernières recommandations sur sa toilette. Henriette, alors, dit à la couturière d'un air très-décidé :

—Il y aurait, Madame, un changement indispensable à faire à ma robe : je la désire plus montante et tout à fait convenable.

—Oh ! Mademoiselle, ce serait la gâter, reprit vivement la couturière ; elle vous va si bien !

—Pardon, Madame, ce n'est pas mon avis, parce qu'elle n'est pas décente.

La couturière ne put s'empêcher de rougir elle-même avec dépit, il est vrai ; Mme Daurival écoutait attentivement.

—Mais je puis vous affirmer, Mademoiselle, reprit la couturière avec assurance, que c'est la mode du plus grand monde : et vous ne pouvez y paraître en robe montante sans être remarquée.

—Et qu'importe, Madame, reprit gaiement Henriette ; vous savez bien tout ce que chacun hasarde, précisément pour être remarqué ; au moins on ne me remarquera que comme une jeune personne réservée, et assurément cela ne me fera aucun tort ; je n'en pourrai pas dire autant avec cette robe aussi décolletée.

—Mais enfin, Mademoiselle, répliqua insidieusement l'artiste blessée, ce n'est pas la première que je vous fais de cette façon, et je n'en ai jamais eu de reproche ; j'en appelle à madame votre mère.

—Ma mère ne m'a jamais rien imposé d'inconvenant, répondit aussitôt Henriette, avec un accent qui impressionna son interlocutrice ; et nous avons seulement le tort, vous comme nous, d'accepter trop légèrement des modes de théâtre. Je veux m'en tenir à celles du monde qui se respecte, le seul comme il faut. Et soyez assurée, Madame, que ni votre goût, ni mes petits avantages, si j'en ai, n'auront à en souffrir.

—Alors il faudra vous contenter, reprit la couturière toute radoucie par le ferme accent comme par l'air aimable d'Henriette.

—Eh bien, dit Mme Daurival, vous arrangerez aussi un peu ma robe de cette façon ; car ma fille a dit le vrai mot, on accepte trop légèrement des modes sans convenance. Ainsi à demain, Madame, je compte sur votre exactitude ; et arrangez nous cela tout à fait bien.

Henriette reconduisit la couturière avec beaucoup de politesse, et se la gagna tout à fait par ses gracieuses paroles. Le fait est que les robes ainsi retouchées n'en furent pas moins d'une rare élégance, et que les toilettes de ces dames faisaient vraiment plaisir à voir. Mme Daurival en-

exprima toute sa satisfaction. Cependant ce ne fut pas le dernier mot sur ce sujet : M. et Mme de Verceil venaient se joindre à leurs parents pour se rendre ensemble à la soirée ; et la jeune comtesse était magnifiquement parée, quoique fort peu vêtue ; non pas qu'il lui plût d'étaler ainsi ses bras et ses épaules à tout vent (elle en souffrait même au fond de l'âme) mais parce qu'elle se croyait obligée à suivre les modes du grand monde, et qu'elle n'eût pas voulu paraître avoir moins d'aisance et d'aplomb que tant d'autres personnes de haute volée. Aussi ayant examiné les toilettes de sa mère et de sa sœur, toute surprise et un peu dépitée, elle dit ironiquement :

— Vos robes sont jolies, mais d'honneur, faites pour de petites gens.

— Elles sont faites, répondit tranquillement Henriette, pour des personnes qui tiennent à se faire respecter ; et je crois que le respect est ce qui convient le mieux à toute grandeur possible.

— On te respectera si peu, qu'on rira de ta simplicité.

— Je n'ai pas peur de ces rires-là : outre qu'ils sont rares dans la bonne compagnie, j'estime qu'une agréable modestie n'est pas sans charme. Mais on ne rirait toujours pas de mes prétentions . . anatomiques.

— Tout le monde ne prête pas à rire sur ce point, répliqua Mme de Verceil.

— Il y en a beaucoup, ma chère ; et les autres à quoi prétent-elles ? . . à des regards qui ne me conviennent pas, et pas plus à un caractère comme celui de ma chère et noble Amélie.

— Tu t'exagères les choses, Henriette.

— Ecoute, Amélie, ma fierté sur ce point ne me paraît pas exagérée, et je m'en fais honneur.

— Soit, les opinions sont libres, reprit plus doucement Mme de Verceil, qui ressentait quelques remords de ses vulgaires critiques. Vos toilettes d'ailleurs ne manquent pas d'élégance.

— C'est ce qui me semble, ajouta Mme Daurival en jetant un regard de satisfaction sur les flots de dentelles et de diamants dont elle était richement parée ; et je crois que de la sorte on peut se présenter partout.

(A continuer.)

LES PELERINAGES A NOTRE-DAME DE LOURDES.

“Faites-moi la grâce de venir ici pendant quinze jours (1). Je désire y voir du monde. —Qu'on y vienne en procession.”

Ce doux et pressant appel fait à Bernadette le 18 février 1858, par la *Dame*, est maintenant porté jusqu'aux extrémités de la terre, et de toutes les parties du monde on lui *fait la grâce de venir*. On y accourt attiré par les parfums divins de sa beauté et de sa douceur, de ses miracles et de ses miséricordes. Le souffle des croisades passe sur le monde : on va à la Grotte de l'Immaculée, comme on volait autrefois au tombeau du Christ.

Le pèlerinage quotidien est plus merveilleux que jamais ; il est semé des épisodes les plus touchants. Voici un vieillard paralysé qui s'est fait porter d'Amérique. Une pauvre femme du pays Basque a parcouru à pied, en quatre jours, la distance de quarante lieues. Un ancien officier de marine, qui sent le besoin de fortifier sa santé compromise et son âme ébranlée, vient de Paris s'établir à Tarbes ; et pendant neuf jours, chaque matin, à pied, souvent sous la pluie, toujours à jeun afin de pouvoir communier, il parcourt les cinq lieues qui séparent les deux villes. Sa neuvaine terminée, il proclame la bonté de Marie prodigue de force pour son âme et son corps.

Que de prières ardentes, que de communions saintes ! Plusieurs éprouvent le désir et le besoin de la communion fréquente et du pain supersubstantiel de chaque jour !

Quand on est venu une fois, on jure de revenir encore ; on ne sait pas s'en aller ; heureux ceux qui peuvent prolonger de neuf et même de trente jours le bonheur d'être ici ! Celui qui pleure en partant, murmure au fond de son cœur ce qu'une bonne vieille femme de Poitiers disait tout haut en quittant la dévote chapelle : “ Ah ! que je suis contente ! ”

* *

La merveille depuis le mois de mai, ce sont les pèlerinages solennels.

Les voies romaines, tracées par les légions, ouvrirent le chemin aux envoyés du Christ. L'industrie moderne a rendu possibles ces grandes et lointaines manifestations. La vapeur en porte à Lourdes jusqu'à deux, trois et même quatre par jour, dans un rayon qui s'élargit sans cesse. Ce grand mouvement d'attraction mystérieuse, après avoir amené tant de fois Bayonne, Bordeaux, Agen, Montauban et Toulouse, s'est étendu au centre de la France jusqu'à Poitiers ; il remue surtout avec un élan et un enthousiasme merveilleux le Midi de la France, si labouré par la révolution ; il entraîne par masses imposantes, Castres, Narbonne et Béziers, Perpignan, Cette et les environs de Nîmes, et bientôt Marseille, et enfin la France

(1) Nous recommandons la lecture de cet article aussi intéressant qu'il est édifiant.

entière, qui se prépare, pour la fête du Rosaire, le 6 octobre prochain, à porter à l'Immaculée Conception de Lourdes, le plus éclatant témoignage de foi, d'espérance et d'amour.

Les enfants de lumière comprennent enfin qu'il faut agir, se montrer et combattre énergiquement les enfants des ténèbres ; que le moment est venu de préparer de glorieuses revanches contre les ennemis du dedans et du dehors, contre les efforts de l'enfer et les faiblesses et les trahisons du cœur humain. Ils saisissent l'arme invincible de la prière et surtout de la prière publique, solennelle, qui proteste contre le scandale triomphant, qui rend la gloire à Dieu, et qui donnera la paix à l'Eglise et à la Patrie.

* *
*

Un pauvre prêtre, déjà venu à la Grotte, quelquefois un laïque, propose un pèlerinage à Lourdes. Malgré tous les obstacles des temps et des distances, des lâchetés et des perversités des hommes, malgré les exigences toujours croissantes des administrations des chemins de fer, en dépit des menaces et des railleries de ces hommes qui parlent de liberté et qui proscrirent les processions, ce pauvre prêtre, ou ce zouave pontifical, réussit à organiser une de ces manifestations relativement immenses de cinq cents, de mille, de quinze cents personnes de tout rang, de toute condition, pauvres, riches, prêtres et religieux. Ces processions ne sont pas seulement des rogations suppliantes pour les pécheurs et la Patrie, pour le Pape et l'Eglise, mais de vraies marches triomphantes, gage des victoires que nous promet l'Immaculée.

On s'est préparé par la prière, par des neuvaines et la confession. Le jour venu, on déploie les habits et les insignes sacrés ; on se range en bel ordre sous le signe victorieux de la Croix et sous la blanche bannière de la Vierge ; les fanfares jettent au loin leurs éclats joyeux ; les orphéons et bientôt toutes les voix chantent les louanges de Marie.

On arrive ainsi dans les gares, où les flots de l'industrie moderne, ces malheureux employés des chemins de fer, deshérités de la parole sainte et de la prière chrétienne, se disent avec étonnement : " Oui, il y a un Dieu ! sa mère et la nôtre est apparue à Lourdes pour notre salut. Il faut redire la prière de la première communion."

On part, la noire vapeur fume, et l'encens de la prière monte paisible et pur ; l'informe machine siffle et hurle, et les pieux cantiques font éclater leurs accents d'amour. Les villes et les campagnes, les vallées et les tunnels retentissent de chants pieux. Les nuits sans sommeil, sont vraiment " blanches " et belles des lueurs sercines qui tombent du ciel ; et les Anges chantent : " Lève-toi, Jérusalem ; la gloire du Seigneur a brillé sur toi... Les nations marchent à ta lumière... Lève les yeux autour de toi, regarde : tous ces peuples s'avancent vers toi." (1)

(1) *Isaie, chap. 60.*

*
*
*

Ils arrivent superbes et modestes, rangés en longues lignes harmonieuses, sous les croix, les bannières, les oriflammes qu'agitent le souffle du matin, égrenant des rosaires, mêlant leurs chants au murmure du Gave, les jetant aux échos des montagnes qui tressaillent d'allégresse. Les sentiers que foula Bernadette, transformés en belles avenues, les voient passer et repasser presque sans interruption.

Ils ont rempli de leurs flots pressés la chapelle lumineuse et splendide que demanda l'Immaculée. Ils prient, ils chantent, c'est un chœur immense dont le refrain, qui jamais ne se tait, redit sans fatigue : *foi, espérance, amour*. La plupart portent un cantique nouveau en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes ; car elle est la Mère de la sainte poésie comme du bel amour.

Bientôt tous ces pèlerins viennent s'asseoir à la table sainte ; souvent les rares curieux, mêlés aux dévots, demandent à se confesser ; leur foi, qui se réveille, a peur de "l'excommunication ;" leurs cœurs veulent s'unir à ceux de leurs frères dans le cœur sacré de Jésus. Les ciboires se remplissent à chaque instant.

Plusieurs jours on a distribué de trois à quatre mille communions, tandis qu'on célébrait plus de cent messes. "Venez, mes enfants, venez boire à la fontaine d'eau vive que j'ai fait couler ici pour vous."

Nourris du pain eucharistique, ils sont avides du pain de la parole. Si la Vierge ne leur parle pas directement comme à Bernadette, on leur parle d'elle ; elle inspire ceux qui redisent ses paroles. Les prêtres pèlerins sont heureux de parler sur ce roc qui entendit la Mère du Verbe divin. On écoute avec joie ces hommes que le monde hait parce qu'il hait la lumière, et que les prêtres sont la lumière du monde. Ils en seront aussi les sauveurs : dans leur cœur sacerdotal, ils portent l'amour et le dévouement.

La même pensée remplit ces intelligences élevées et sereines ; le même accent fait vibrer ces âmes généreuses ; tous chantent les grandeurs de l'Immaculée Conception ; ils redisent d'elle, après six mille ans, ce que le Seigneur en avait dit au commencement des révolutions humaines et des perfidies du Serpent infernal : "Elle t'écrasera la tête." C'est l'Immaculée Conception de Pie IX et de la Grotte de Lourdes, qui doit tuer la révolution et sauver le monde.

En ces jours de pèlerinage, la Grotte, autrefois solitaire, est comme une ruche ou une fourmilière humaine où s'agitent toutes les plus nobles et les plus saintes passions qui font battre le cœur de enfants de Dieu. On se presse autour de la fontaine miraculeuse, on allume des cierges, mais surtout on prie. En face de la blanche Madone qui sourit, on réapprend toujours à mieux faire le signe de la croix, à joindre les mains, à les élever vers le ciel avec un regard plein de reconnaissance, d'es-

pérance et d'amour, à passer et à repasser sans relâche les grains bénis du saint Rosaire ; on apprend la science divine de la prière : on prie pour soi, les siens, la Patrie, le Pape et l'Église ; *on prie pour les pécheurs* que la Vierge a tant recommandés en ce lieu. La prière devient facile, ardente sous le regard de la Mère de Dieu ; l'âme s'enivre d'un de ces rayons de lumière et d'amour qui faisaient l'extase de Bernadette : “ qu'il nous est bon d'être ici ! ”

La journée, les deux jours du pèlerinage sont passés si rapides !

Ils repartent joyeux, emportant des trésors qu'ils ont hâte de communiquer à leurs frères, et qu'ils sèment sur leur chemin avec une prodigieuse allégresse. A leur retour dans la patrie, maintenant plus chère, ils retrouvent les parents, les amis, souvent la ville entière qui vient les accueillir avec de joyeux *ricat*. Les cloches sonnent à toute volée ; on va rendre grâces dans l'église illuminée et embaumée. On rapporte au foyer, avec les médailles bénites, les doux et longs récits du pieux voyage, les douleurs apaisées ou changées en délices, les espérances rendues invincibles, des âmes armées pour les combats de la vie ; et les anges du ciel jettent tous ces trésors de prières, de communions et de sacrifices dans la balance des justices et des miséricordes éternelles. On emporte surtout l'eau miraculeuse.

* *
*

La ville de Bayonne inaugura, le 16 juillet 1867, les grands et lointains pèlerinages à Notre-Dame de Lourdes et depuis cinq ans, c'était pour la neuvième fois qu'elle revenait solennellement à la Grotte. Elle a voulu encore cette année 1872, rouvrir d'une manière admirable ces magnifiques manifestations. On peut dire que Bayonne toute entière a été représentée à la Grotte par les trois députations immenses qu'elle y a envoyées cette année.

—Le 23 avril 1872, comme le 16 juillet 1867, les Dames sont à la tête de ce grand mouvement. Onze cents chrétiennes ont charmé et édifié le pays par leur rare distinction et leur admirable piété, (plus tard, le 20 mai, nous verrons onze cents de leurs sœurs arriver à la Grotte,) plus de trente prêtres de tout rang, vicaires-généraux, chanoines, directeurs du grand séminaire, archiprêtres, curés, rehaussaient cette imposante manifestation. Mgr. Laeroix lui donne un éclat tout nouveau. Ce vénérable Prélat, âgé de 80 ans, et évêque de Bayonne depuis 34 ans, a spontanément voulu présider ce pèlerinage, quoique assez éloigné de sa ville épiscopale. Venu d'avance pour l'accueillir, il félicita la ville de Lourdes des glorieuses apparitions de la Mère de Dieu, de la magnifique chapelle qu'elle a fait bâtir, des espérances et des enseignements que nous donne sa grande parole : *Je suis l'Immaculée Conception*.

—Le 12 mai, dimanche, à leur tour les hommes de Bayonne, annoncés si glorieusement le 23 avril, arrivaient à Lourdes au nombre de onze cents ; deux cents autres n'avaient pu obtenir des places. La Vierge, qui con-

naissait leur courage, voulut le fortifier par l'épreuve. La pluie tombait froide comme en hiver ; ils l'ont bravée ; et la pluie et l'hiver ont disparu. Et ces hommes de cœur et de foi se forment en procession à la gare de Lourdes ; ils traversent la ville en deux rangs modestes et recueillis et viennent prendre leurs places à l'église, comme ils le firent le jour de leur première communion. Combien parmi ceux qui eurent le bonheur de communier en ce beau jour, durent goûter quelques-unes des joies de ce premier jour de paradis !

—16 mai, jeudi. Le printemps est revenu avec sa chaleur féconde, un doux soleil de mai sourit donc à la bannière de St. Nicolas et à la blanche bannière de l'Immaculée. C'est le double drapeau de la paroisse de St. Nicolas de Toulouse, si dévote à l'Immaculée Conception de Lourdes et qui, la première, a établi sa confrérie au beau pays du Languedoc.

L'élite de la dévotion forme ce pèlerinage vraiment choisi. Des prêtres nombreux, des religieux se mêlent à cette file si édifiante de plus de 400 personnes pieuses, à ses chants si doux et si harmonieux. Tous veulent prendre part à la communion générale qui réunit toutes ces âmes dans un même amour.

—Le 20 mai, lundi de la Pentecôte, amène à la Grotte des milliers de pèlerins ; les trains spéciaux en ajoutent environ deux milles. Dès cinq heures du matin, les tambours, les clairons et la fanfare annoncent 700 Bordelais, ayant à leur tête 250 jeunes apprentis, l'élite de la société centrale.

Le même jour 1100 Dames de Bayonne renouvellent l'édification qu'elles ont déjà donnée dans leurs nombreux pèlerinages.

123 autres pèlerins d'une petite paroisse du diocèse de Bayonne arrivent bientôt après, après avoir parcouru à pied cinq lieues.

—Le 21 mai, mardi de la Pentecôte, 3,400 pèlerins arrivent par des trains spéciaux et rivalisent de ferveur : 800 viennent de St. Amans, 800 de Béziers, 600 de Perpignan, et 1200 de St. Gaudens, tous organisés en processions admirables. Trois à quatre mille personnes ont le bonheur d'approcher de la sainte table : quatre Messes sont solennisées par les plus beaux chants ; trois Vêpres sont également solennisées et quatre sermons écoutés avec bonheur et ravissement.

—Le jeudi, 23 mai, ramène à la Grotte 640 pèlerins de la paroisse de Salies, diocèse de Bayonne.

—26 mai, dimanche de la Trinité, la petite paroisse toute entière de Sère-*ez*-Angles, vient déposer aux pieds de la Mère de Dieu ses vœux et son amour.

—Le 28 mai, mardi, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, 750 fidèles de la ville de Lectoure arrivent à la Grotte, et précèdent de quelques instants la fleur de la noblesse du midi, qui, réunie aux élèves des Pères Jésuites de Bordeaux, s'élève à plus de mille personnes.

—“ Le 29 mai, mercredi, le collège Sainte Marie de Toulouse, dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus, accomplissait à Lourdes son pèlerinage annuel au milieu d'un concours nombreux de parents et d'amis.

Une chose frappait d'abord à la sortie des wagons, où déjà plus de 1400 pèlerins étaient accourus ; c'était le silence et le recueillement des pèlerins, dont la procession s'avancait sur deux files depuis la gare jusqu'à la chapelle. Ce silence était si profond que, au moment où les chants cessaient, on eût dit les rues de Lourdes désertes. Les pensées ne s'inclinaient plus vers la terre : elles s'élançaient vers les régions plus pures où règne Celle dont on apercevait au loin le blanc sanctuaire.

On entre à flots pressés dans la chapelle, dont la construction hardie semble suspendue entre le ciel et la terre au-dessus des grottes de Masabielle. A genoux sur les dalles ou debout contre les colonnes du temple, une foule d'hommes se pare spontanément des armes de la Reine des Anges, je veux dire du chapelet. Certes, le respect humain, cette plaie des âmes lâches et pussillanimes, était bien banni de cette assemblée . . .

“ Notre cœur palpitait de joie, dit un des pèlerins, en voyant ces élèves du collège Sainte-Marie se presser par centaines, modestes et recueillis, au banquet du Dieu qui réjouit la jeunesse. La France de l'avenir se dressait devant nos yeux rayonnante de foi et de bonheur.

“ Sur les pas de ces adolescents se pressaient aussi des hommes de tout âge et une foule de mères. Ah ! ce jour était bien réellement le triomphe de la femme, le triomphe de la mère ! Ici, c'est un jeune couple qui revient de la table sainte. L'épouse, tout émue, fixe sur celui que son affectueuse éloquence vient de ramener à Dieu un regard ineffable qu'elle reporte ensuite vers le ciel, comme pour remercier la Providence de ne pas avoir séparé les âmes là où la main et le cœur sont unis.

“ Là, une mère sent couler sur ses joues une larme furtive en voyant revenir du banquet eucharistique un jeune homme de vingt-cinq ans. Ah ! peut-être en avait-elle auparavant versé de bien amères sur ce même fils, un moment emporté par le tourbillon des passions. Mais qu'elles sont doncées aujourd'hui !

“ Plus loin, un homme dans toute la force de l'âge, revêtu d'habits de deuil, est adossé à un pilier qui le dérobe à moitié à mes yeux ; il cache son visage dans son livre ; quand par hasard il le relève, on voit de grosses larmes sillonner cette mâle figure. Ah ! sans doute il gémit en silence de ne pas voir à ses côtés, en ce moment béni, celle qui fut la douce compagne de sa vie, et il implore pour elle et pour lui la Consolatrice des Affligés.

“ Peut-être cet autre, dont les sanglots soulèvent la poitrine, et qui frappe cette poitrine avec des signes de la plus vive douleur, demande-t-il à Dieu de jeter un voile sur un passé coupable. Courage, frère ! Le repentir est une seconde innocence, et nul doute que Marie, refuge des pêcheurs, n'implore pour vous ce Fils dont la miséricorde infinie sut tant pardonner.

“ Et combien j'en tais, et combien j'en ignore ! Toutes ces scènes se sont passées autour de moi, je n'ai pu ne pas les voir ; et combien d'aussi touchantes, de plus touchantes peut-être se sont dérobées à mes regards dans cette vaste enceinte où quinze cents pèlerins étaient prosternés ! Oh ! qui dira les secrètes aspirations de tant de cœurs qui, à ces heures bénies, battaient à l'unisson, pleins de confiance et d'amour pour la Reine des Anges ! . . . ”

—Le 30 mai, jeudi de la Fête-Dieu, quatre trains spéciaux accroissent de 2600 pèlerins le concours immense réuni à la Grotte par cette Fête. Près de 600, des plus édifiants, viennent d'une paroisse du diocèse de Toulouse ; plus de 400 hardis montagnards sont descendus des hauteurs de Barèges, au milieu du brouillard et de la pluie qui menace ; ils ont fait à pied les quatre lieues qui les séparent de la gare la plus voisine, et ils apparaissent à Lourdes au milieu des foules charmées de les voir et de les entendre, avec leur costume pittoresque, et leurs voix mâles qui font retentir l'église et les échos comme les tonnerres de leurs cascades et de leurs torrents. Leur foi est plus forte encore que les roches de leur beau pays.

Le Béarn gracieux a remonté le Gave avec 1500 pèlerins d'Orthès. La procession se déroule avec tout le luxe d'oriflammes et de bannières, de jeunes filles vêtues de blanc, la fanfare de la ville et la fanfare du collège.

—4 juin, mardi, 550 pèlerins de Montauban, trente prêtres, dont plusieurs dignitaires de la Cathédrale, visitent Notre-Dame de Lourdes et distribuent la communion à un très-grand nombre de personnes.

—5 juin, mercredi, est une fête plus splendide encore à Notre-Dame de Lourdes que la veille. C'était une procession préparée depuis longtemps par le pieux pasteur de Vic-Bigorre. Tout y est gracieux et vraiment beau. En tête de plus de 1000 pèlerins, de nombreuses enfants de Marie, couronnées de roses et aux longs voiles blancs, s'avancent dans un ordre admirable, chantant, accompagnées de l'orphéon, une belle *cantate* composée pour cette solennité, qui est encore relevée par le pèlerinage de 600 personnes venues de Mont-de-Marsan.

Tous ces pèlerins ont le bonheur d'approcher avec la plus ravissante piété de la sainte table.

—Le lendemain, 6 juin, jeudi, Grenade-sur-l'Adour, du diocèse d'Aire, porte à la Grotte une édification toujours nouvelle, avec ses prêtres nombreux, ses 800 pèlerins, dont un grand nombre d'hommes, admirables de foi, et ses pieuses chanteuses aux voix fraîches, pures et infatigables.

—10 juin, lundi, la pluie qui tombe, fait passer la journée presque entière dans l'église aux 600 pèlerins de Cintegabelle, et aux 700 venus de Castelsarrasin. Comme toutes ces âmes sont bien disposées à la prière, après la communion générale qui vient de réunir dans la plus grande fraternité ces députations de deux diocèses voisins, Toulouse et Montauban ! . . .

—11 juin, mardi, le ciel se découvre pour une grande fête. La métropole de Toulouse, Saint-Etienne effectuait son pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, sous la présidence d'un des vicaires généraux et en union avec son bien-aimé pasteur.

“ Nous voudrions pouvoir dire, a écrit un pèlerin paroissien de Saint-Etienne, les douces et saintes émotions que chacun éprouvait, mais les mystères de la grâce, comme dit l'apôtre, se sentent beaucoup plus qu'ils ne se racontent.

“ A l'église et à la Grotte miraculeuse, l'âme du pèlerin se trouve comme bercée dans les pensées et les joies du ciel les plus pures et les plus suaves. Il y a là comme un courant mystérieux et divin qui nous emporte délicieusement hors de nous-même, et nous inonde du bonheur des apôtres au thabor ; avec eux on répète à ces heures bénies : *qu'il fait bon être dans ce lieu !*

“ Ce bonheur nous l'avons senti surtout au moment de la communion de tous, préparée par une touchante allocution de M. le vicaire-général et accompagnée des chants les plus mélodieux des pieuses enfants de Marie.

“ Nous l'avons senti encore au même lieu, à l'issue des vêpres, sous l'impression de la parole ardente et saintement inspirée de M. l'abbé Julien, nous rappelant l'opportunité de l'apparition de Marie Immaculée au milieu d'un siècle qui repoussait avec orgueil le dogme de la chute originelle, et se plongeait honteusement dans la boue d'une désolante immoralité.

“ Par deux fois aussi ces mêmes émotions de joie ont redoublé à la Grotte : vers 10 heures du matin, lorsque le R. P. supérieur du pèlerinage consacrait les orphelins de M. l'abbé Julien à Marie Immaculée, patronne de leur œuvre ; et le soir à 2 heures, à ce moment l'office solennel étant terminé dans l'église, les pèlerins s'étaient groupés autour de la Grotte pour faire leurs dernières salutations à la bonne Mère. M. l'archiprêtre, qui avait déjà offert le matin le Très-Saint sacrifice de la messe pour tous ses paroissiens et aux intentions particulières des pèlerins, annonça qu'il allait encore adresser pour tous une prière publique à Marie.

“ Aussitôt tous les pèlerins se mettent à genoux. Alors d'une voix émue, M. l'archiprêtre fait à Marie l'offrande de tous les cœurs présents, lui consacre sa paroisse, et conjure la bonne Mère d'en prendre elle-même la direction :

“... O Marie, daignez conduire vous-même le troupeau que votre divin fils a bien voulu me confier, je vous le confie à mon tour et je vous prie d'agréer les insignes de ma charge pastorale que je remets entre vos mains...”

“ Au même instant, la magnifique étoile que portait M. l'archiprêtre, fut placée dans les mains jointes de la Vierge Immaculée. Cette gracieuse

surprise, causée à tous les assistants par la piété vraiment inspirée de M. l'archiprêtre, produisit presque l'effet d'une nouvelle apparition de Marie. A l'instant l'émotion la plus vive gagna tous les cœurs, et un cri d'enthousiasme retentit dans toute l'assistance : *Vive Marie Immaculée !*

“ On n'en put dire d'avantage : tous les yeux étaient pleins des larmes de la joie la plus douce. Les pèlerins pouvaient dès-lors entonner le chant du départ, on ne se séparait pas de Marie Immaculée. Elle gardait l'étoile du pasteur comme pour montrer qu'elle veillerait toujours sur le troupeau qui venait de lui être confié avec tant de piété et de délicatesse.”

—12 juin, mercredi, le Poitou s'est enthousiasmé, il envoie 500 pèlerins, 57 prêtres, des personnes de tout rang, des femmes à la coiffe pittoresque, des hommes d'une piété augélique. La joie brille au front de tous, éclate en beaux cantiques, à l'église, à la Grotte où l'on chante, où l'on prie le soir en commun, que l'on ne sait pas quitter ; La communion presque générale le premier jour, est complétée ou renouvelée le lendemain.

Les pèlerins de Poitiers, arrivant à Lourdes, y rencontrent Mgr. Mabile, évêque de Versailles, et sont heureux de recevoir la bénédiction de ce ferme prélat qui leur rappelle Hilaire et Pie, dont ils sont fiers ; ce dernier les avait déjà bénis à leur départ.

—13 juin, jeudi, est aussi un très-grand jour : Poitiers est encore à Lourdes. Agen arrive avec 1300 pèlerins choisis qui veulent et doivent tous communier, 95 prêtres et 70 séminarites donnent à cette procession, admirablement ordonnée, le caractère le plus prononcée d'une manifestation cléricale. Le collège de St Caprais répond par sa fanfare aux beaux chants des Séminaristes.

—17 juin, lundi, (anniversaire de l'élection de Pie IX) 500 pèlerins du diocèse d'Alby et 560 du diocèse de Bordeaux se rencontrent à Lourdes, et y multiplient la prière et les chants, la sainte Communion et l'édification commune. On remarque avec joie les 37 Orphéonistes de la ville de Mazamet, dont le costume pittoresque, et un peu garibaldien, relève davantage la tenue parfaite et la modestie de ces braves jeunes gens qui communierent presque tous. Spontanément, ils vont bannière en tête, à la rencontre de Mgr. l'Evêque de Tarbes, qui arrive processionnellement avec un bon nombre de prêtres et son Grand Séminaire. Il est accueilli au milieu des chants et des *vivat*. Les Orphéonistes de Mazamet alternèrent avec les Séminaristes de Tarbes, qui se surpassèrent eux-mêmes par leurs chants graves, harmonieux et ravissants.

Mgr. Pichenot laissa échapper son cœur d'évêque, qui débordait d'espérance et de joie.

“ Il est si heureux, dit-il, de venir par ce pèlerinage officiel, ouvrir de nouveau solennellement à ses diocésains et à son clergé bien aimés, ce sanctuaire béni de tous ; de placer l'ordination et le ministère sacerdotal de ses chers enfants du Sanctuaire sous la protection de la Vierge-prê-

tre : de venir en ce jour, qui est avec celui d'hier, le vingt sixième anniversaire du Pontificat de Pie IX, pontificat le plus long, des plus féconds et des plus éprouvés ; de venir encore le jour où le diocèse de Tarbes célèbre la fête de sainte Clotilde, *la marraine de la France !*

“ Dans ce jour si plein d'espérance, il faut prier afin de hâter le triomphe de Rome par la France, et de la France par Rome. Ce triomphe est assuré par les sourires de la Vierge Immaculée dans la Grotte et le diocèse de Tarbes, le meilleur peut-être de la Catholicité, choisi par Marie, sera ainsi le salut de la France, de l'Eglise et de Pie IX.”

L'amour du Pape qui passionnait l'éloquent Prélat, passa dans toutes les âmes ; la sainteté du lieu arrêta sur les lèvres le cri qui s'échappait de tous les cœurs : VIVE PIE IX.

—18, 19 juin, mardi et mercredi, les départements du Gard et de l'Hérault envoient 500, venus surtout des environs de Montpellier, de Lunel et de Nîmes : 46 prêtres les conduisent sous la direction du vénérable curé de Vauvert, diocèse de Nîmes. Pendant deux jours, ils multiplient à la chapelle et à la Grotte, leurs prières, leurs chants et leurs belles cérémonies ; ils s'enthousiasment aux récits des apparitions de l'Immaculée ; la nuit du 19 est illuminée par une belle procession aux flambeaux jusqu'à la gare de Lourdes. Les insultes de quelques communards de la ville de Cette, près Montpellier, ajoutent à la gloire de ce pèlerinage, le plus lointain venu à Lourdes jusqu'à ce jour.

—Le 18, ils avaient chrétiennement fraternisé avec 920 pèlerins de Montastruc, du diocèse de Toulouse, venus avec trente-deux prêtres, cent élèves du collège ecclésiastique Saint Stanislas de St. Sulpice, une brillante fanfare, et de beaux chants des enfants de Marie. Ces foules admirablement ordonnées avaient toutes passées à la Sainte Table.

—Le 19 juin, mercredi, avait lieu le pèlerinage de Saint-Sernin de Toulouse à Notre-Dame de Lourdes. Ici laissons encore la plume à un pèlerin.

“ Un pèlerinage à Lourdes, dit-il, n'est plus à décrire. Ceux qui l'ont accompli, et ils sont innombrables, n'oublieront jamais les souvenirs qu'il a laissés dans leur cœur. Ceux qui ne l'ont pas fait, comprendront difficilement la nature du bonheur qu'on y goûte, la douceur des émotions excitées dans les âmes par la vue des lieux où daigna se faire voir la Vierge Marie.

“ C'était mercredi notre tour ; nous venions pour la seconde fois porter nos prières et nos vœux, notre reconnaissance et notre amour à Notre-Dame dans sa grotte de Massabielle, dans son temple de Lourdes.

“ Depuis de longs jours déjà, nous songions à remplir cet acte de religion, de gratitude, de filial amour envers notre mère du ciel. Enfin le moment est venu, l'heure a sonné ; le train part, nous sommes en marche.

“ Désormais nous sommes tous avec notre Reine ; nous n'avons plus

d'yeux et de pensées que pour elle. Nos cœurs l'appellent et l'aiment, notre conversation la loue, nos prières la bénissent, nos chants l'exaltent. Tout ce que nous voyons ramène son souvenir à notre esprit, et notre esprit ramène tout à elle. Si dans cette douce et belle nuit, les étoiles brillent à la voûte des cieux, nous nous souvenons que les étoiles forment la couronne de Marie. Si la lune adoucit de ses nobles clartés l'horreur des ténèbres, nous nous disons qu'elle est l'escabeau de ses pieds. Quand elle cache derrière les nuages son disque d'argent pour le montrer un moment après, les apparitions miraculeuses de la Vierge nous reviennent en souvenir. En apercevant les grandes masses des montagnes, nous nous disons qu'avant qu'elles ne fussent, Marie existait dans la pensée de Dieu. . . . En attendant le temps s'écoule. La vapeur va vite, mais plus vite vont nos pensées vers le sanctuaire privilégié. Enfin notre fiévreuse attente est satisfaite, et l'élégante flèche qui domine la dernière colline nous avertit que nous sommes arrivés.

“ Nous sommes à Lourdes, et nous ne sommes pas les seuls venus en pèlerins sur cette terre sainte. D'autres sont accourus de pays plus éloignés encore et s'y rencontrent avec nous. Hier, on arrivait de Bordeaux, de Poitiers ; demain on viendra de Montpellier. Nîmes et Saint-Sernin de Toulouse, sont unis aujourd'hui dans la communauté des mêmes impressions. Que cette affluence est extraordinaire ! A elle seule, elle est un miracle perpétuel. Aveugle qui ne voit pas !

“ Enfin voilà l'église ! Magnifique demeure, palais somptueux, elle s'élève, svelte et légère sur les rochers dépourvus de la Grotte. Marie est toujours là : nous le sentons à l'ardeur de nos cœurs. Oh ! qu'on prie avec bonheur, qu'on se sent porté à la piété sous ces voûtes embaumées par l'encens de tant d'âmes pures ! Le recueillement est profond. Le sacrifice commence. On écoute la parole du pasteur qui veut tirer de notre présence en ces lieux un sujet de leçon chrétienne pour tous. Oui, nous serons simples dans notre foi puisque Dieu se manifeste aux simples. Pendant la communion à laquelle se sont disposés tous les pèlerins, des chants ne cessent de se marier à la voix de l'orgue . . . , et c'est avec une âme préparée par toutes les émotions, enivrée de toutes les pures joies, que nous allons ensuite à la grotte, baiser la poussière de ce sol béni et adresser à Marie les plus ferventes prières.

“ L'admiration s'impose à nous en face des choses que nous voyons. Quel beau et riche paysage ! quelle abondance de végétation ! Comme cette nature plantureuse nous saisit, tandis que le Gave roule en murmurant ses flots pressés ! Nous nous disions : les hommes ont construit avec leur sueur un beau temple en l'honneur de Marie, mais qu'il est incomparablement plus beau celui que Dieu fait à sa Mère dans ce coin reculé des montagnes, ou plutôt, comme les hommes et Dieu ont bien honoré Marie en cet endroit aimé !

“ Mais le temps passe et il ne suffit pas de la bonne volonté pour arrêter son cours. Il faut chanter encore les louanges de Marie; nous nous réunissons de nouveau dans le temple, et c'est alors que la parole ardente du R. P. Candeloup, vient mettre à cette journée son couronnement. *Regnum Mariæ, Regnum Galliæ*; le développement de ces paroles a fait le sujet de son discours. Hélas ! pourquoi de nos contemporains refusent-ils de reconnaître ce droit de suzeraineté de Marie, et se privent-ils du bonheur de recevoir ses bienfaits ? Ce n'est pas nous qui le contesterons ; et nous étions tous là prêts à nous écrier : Vive Marie notre maîtresse et Reine !

“ Notre journée est finie. Douce et mémorable journée, si bien occupée et si bien remplie : les émotions font rêver du ciel. Nous avons entendu dire à côté de nous par des bouches ravies : mais c'est le ciel ! assurément ce n'était pas le ciel ; mais de telles joies sont vraiment célestes et ne laissent dans le cœur de ceux qui les éprouvent, ni déception, ni remords, ni tristesse.”

—24 juin, fête de St. Jean-Baptiste, les pèlerins nombreux accourus à Lourdes en ce jour, furent singulièrement réjouis et édifiés par 880 pèlerins de Lavour, *la meilleure paroisse de France*, au dire du pieux et ardent capucin le R. P. Marie-Antoine, qui la connaît bien et qui l'accompagnait en son pèlerinage. Deux bonnes fanfares, dont l'une du Petit Séminaire, qui relevait la fête par sa présence, faisaient retentir tous les échos et pénétraient tous les cœurs des mélodies harmonisées de *l'Ave Maris Stella*.

En tête de cette magnifique procession brillait une belle oriflamme portant trois dates mémorables dans l'histoire religieuse de la ville et de l'ancien diocèse de Lavour. La dernière de ces dates, 19 juillet 1871, inscrite glorieusement dans les Annales de Notre-Dame, rappelle la merveilleuse guérison et la conversion miraculeuse de François Macary, que nous avons déjà racontées dans un autre numéro. Le brave memmisier est là, élevant, avec un modeste et saint orgueil ce trophée de la puissance et de la bonté de Marie Immaculée. Il est lui-même le monument vivant et de plus en plus admirable des prodiges de la grâce dans une âme droite et généreuse. Chaque jour, à genoux une heure entière devant l'autel de la Vierge, il demande sa propre persévérance et la conversion des pécheurs. Il y travaille de son mieux, en disant avec simplicité ce que la Vierge a fait pour son corps et surtout pour son âme, à ceux qui viennent le visiter, ou qui lui écrivent de loin.

—26 juin, mercredi, fut une journée pluvieuse, mais très joyeuse par les chants, la vivacité, la piété toute filiale et presque un peu familière de 1153 méridionaux, venus, 608 de Pamiers et de Foix, avec 30 prêtres ; 550 de St. Paul de Narbonne, avec 24 prêtres, dont le vénérable et pieux curé de St. Paul, voulut consacrer à Notre-Dame de Lourdes, sa chère paroisse et en particulier les pèlerins dont les noms étaient réunis dans un cœur en vermeil déposé aux pieds de l'Immaculée.

—27 juin, jeudi, un jour splendide, vit arriver 1808 pèlerins de trois diocèses, dont près de 80 prêtres.

Le diocèse d'Aire en envoyait 800, dont on remarquait avec joie un bon nombre d'hommes, tous très édifiants. Plusieurs de ces pèlerins des Landes avaient fait à pied dix lieues ; mais à l'exemple de leur zélé pasteur ils aiment tous Notre-Dame de Lourdes !

Le diocèse de Pamiers avait député 608 pèlerins tous pleins de foi et d'amour.

La métropole d'Auch a envoyé et offert à la Vierge Immaculée un magnifique bouquet de 400 personnes, qui étaient comme 400 fleurs choisies dans les diverses congrégations de la Sainte Vierge.

—29 juin, samedi, fête de St. Pierre, fut solennisé à la Grotte par un grand concours de pèlerins. Cette fête fut encore relevée par une procession admirable d'une paroisse voisine appelée Lusignan, et que, chaque année, on voit revenir à Lourdes avec un nouveau plaisir.

—30 juin, dimanche : voici *la fête des écoles*. Le génie du mal cherche à s'emparer des enfants pour les arracher au Christ. La Vierge Immaculée les appelle pour se les attacher par ses sourires. Ainsi l'on a vu successivement à la Grotte les maîtrise de Pau, de Perpignan et de Montauban. Le 30 juin, les Psallètes, enfants de chœur de toutes les églises de Bordeaux, avec leur costume blanc et rouge, symbole d'innocence, de vie et d'avenir, et par leurs voix angéliques alternant avec la joyeuse fanfare, ont fait à Lourdes une des plus gracieuses fêtes.

Avec eux, dignes d'eux, souriaient, chantaient et priaient d'autres enfants adolescents, 150 élèves du collège ecclésiastique de St. André de Cubzac. Cette troupe aimable de 600 pèlerins était conduite par les vrais maîtres de l'enfance et de la jeunesse, par des Jésuites, par de nombreux Frères de la Doctrine Chrétienne et des membres dévoués de la Conférence de St. Vincent de Paul.

—1er juillet, lundi. Le mois de juillet s'est ouvert par deux très grands pèlerinages. 900 pèlerins accourus avec une piété et une édification, remarquables du diocèse de Montauban, ont eu le privilège d'irriter l'enfer et ses ministres. Les oriflammes qui décoraient quelques wagons du pèlerinage sont arrachées et brûlées dans une ville du Gers. Mais Fleurance, c'est le nom de cette ville, a préparé un magnifique pèlerinage, noble revanche et digne réparation du scandale donné par quelques malheureux égarés.

Ce même jour, M. de la Portalière, curé de la Dalbade de Toulouse, présentait à l'Immaculée une magnifique députation de 880 personnes de sa très pieuse paroisse.

—2 juillet, mardi. L'Eglise célèbre en ce jour la douce fête de la Visitation de Marie. Aujourd'hui c'est Elizabeth qui vient à la Grotte rendre à sa cousine une solennelle visite, en lui envoyant des députations des trois diocèses d'Auch, de Montpellier et de Perpignan.

Mgr. l'Archevêque d'Auch, heureux de faire à la Grotte sa visite officielle de Métropolitain, est environné de son grand et de son petit Séminaire et d'autres fidèles formant une troupe d'élites de 400 pèlerins.

Après avoir célébré la messe de communion générale, où l'on entendit alternativement les voix graves et fortes des élèves du Grand Séminaire, et les voix fraîches et pénétrantes de leurs frères du Petit Séminaire,

Mgr. expliqua le double mystère de ce jour, la Visitation de Marie à Elizabeth, et leur visite à la Vierge pleine de grâces.

Une autre belle procession défila aussi avec fanfare brillante, orphéon aux chants très doux ; c'est Béziers qui accomplit sa seconde procession, formée de 700 pèlerins. Après la messe de communion générale, ils chantent une grand'messe solennelle, et puis les vêpres, où le digne curé de Béziers les félicite de leurs deux pèlerinages, qui ont donné tant d'élan à tout le Midi de la France. Il leur annonce qu'un beau vitrail, fruit de leur générosité, sera dans cette chapelle le mémorial permanent du pèlerinage de la paroisse de St. Aphrodise de Béziers.

—3 juillet, mercredi, 228 pèlerins de Perpignan, arrivent à Lourdes avec grande modestie et accompagnés d'une fanfare. Ils sont les heureux précurseurs de la grande députation que le Roussillon enverra le 16 juillet.

—4 juillet, jeudi, cette journée magnifique réunissait 700 pèlerins du diocèse d'Aire, et 400 autres venus du diocèse d'Auch. Mêlés dans la procession et à la chapelle, réunis dans la prière et dans les chants, à la Sainte Table et dans la distribution de la parole de Dieu, ils redisaient dans leur cœur heureux : *qu'il est bon, qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble.*

—5 juillet, vendredi, ce jour qui est un jour de pénitence, fut changé en un jour d'allégresse encore nouvelle en ce lieu, qui voit cependant de si beaux spectacles.

C'est une apparition du Moyen-Age que ces 700 pèlerins de la paroisse de St. Louis de la ville de Cette, dont pas un ne s'écarte des longues lignes de la procession, qui s'avance dans un ordre admirable. De jeunes filles vêtues de blanc, portent les dix-huit oriflammes des dix-huit apparitions ; sur divers brancards s'avancent St. Louis, couronné en tête, épée au côté, puis Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame de Lourdes et Notre-Dame de Pontmain. De beaux jeunes acolytes, costumés comme au temps d'Henri IV font l'office de thuriféraire ; un gentilhomme de la cour pontificale est maître de cérémonies.

Au centre d'un nombreux clergé orné de belles chappes et de dalmatiques d'or, s'avance le hardi et zélé organisateur de cette belle démonstration religieuse.

Dans la soirée, des détonations formidables et un ballon qui s'élance dans le ciel pur, annoncent l'incomparable cérémonie de la nuit à la Grotte. Après de longues prières, des paroles de feu, des chants ravissants, la Vierge de la niche apparaît couronnée ; des feux de Bengale illuminent la grotte et l'église, la vallée et les montagnes : des fusées retombent du ciel en globes de diverses couleurs : des tonnerres artificiels vont réveiller les plus lointains échos des vallées ; mais des tonnerres plus puissants encore, des voix humaines font tressaillir tous les cœurs : *Vive l'Immaculée Conception ! Vive Pie IX !*

Après une nuit passée en grande partie dans la prière, des chants et des chemins de croix, ils repartirent le lendemain, laissant à Lourdes un précieux souvenir de leur ardente piété.

—7 juillet. Les jours se suivent, dit-on communément, et ne se ressemblent pas. A Lourdes, au contraire, on doit dire les jours se suivent et se ressemblent. Aussi la même magnificence était-elle déployée le lendemain par les 514 pèlerins de la paroisse de la Madeleine de Béziers. Encore les dix-huit oriflammes des dix-huit apparitions à Bernadette, agi-

tées par de jeunes filles vêtues de blanc; les riches ornements sacerdotaux, dalmatiques et échappes en or et cramoisi portées par un nombreux clergé. Couronnant ces magnificences, s'avance Mgr. Reboul, camérier de Sa Sainteté, curé de la Madeleine, l'heureux promoteur de cette fête. La piété des pèlerins est plus calme et non moins profonde que celle de la veille.

Une jeune fille édifica et émut singulièrement l'assistance en consacrant à la Vierge tous ces pieux pèlerins, dont les noms sont restés à Notre Dame de Lourdes dans un magnifique cœur en vermeil qu'ils lui ont offert.

—8 juillet, lundi, la gare de Tarbes vit les pèlerins de Béziers et ceux de la ville de Castres, qui se croisaient. Tous descendirent des wagons pour se saluer et se serrer affectueusement la main dans les joies de la confraternité chrétienne. Ceux de Castres au nombre de 1100 communierent tous. On dirait que les catholiques de cette ville ont reçu un souffle de la grande âme de leur héroïque ami, le général de Saunis.

—14 juillet, dimanche. Les souvenirs et les passions de la mauvaise politique agitent peut-être ailleurs la douce journée de ce dimanche; à Lourdes tout est calme et édifiant.

La gracieuse *Reine des eaux thermales*, Bagnères-de-Bigorre, la cité du cœur et de l'enthousiasme, n'avait ce jour là que l'amour de sa Mère du Ciel et de la Grotte. Deux mille de ses enfants, venus par deux trains spéciaux ou par d'autres voies, formaient les lignes immenses de la mieux ordonnée et de la plus édifiante procession. On y remarquait les habits noirs des Tertiaires de St. François d'Assise; les robes blanches et les voiles bleus des enfants de Marie; le képi et la tenue martiale et religieuse de la société des anciens militaires, ayant à leur tête un ancien maire de Bagnères, marchant au son du tambour, ayant tous au cœur Dieu et Patrie; après eux, bon nombre d'hommes graves et dignes; par dessus toutes ces têtes, une douzaine de bannières de confréries, témoins de l'esprit de charité qui anime la chrétienne cité; des voix fraîches et pures comme les eaux qui arrosent le *Paradis des Pyrénées*, harmonieuses comme les brises qui l'embaument; une communion presque générale; et par-dessus tout un parfum de piété douce et calme.

En un mot, ce fut une magnifique fête, où l'aimable *rivale de Lourdes* montra toute la grandeur et la noblesse de son cœur chrétien.

—16 juillet, mardi, fête du Mont Carmel. Lourdes vit en ce jour la réunion merveilleuse des pèlerins de Perpignan et de Niort.

La ville de Niort a accompagné à leur départ ses 510 pèlerins, dont près de 100 prêtres; à leur retour, elle est accourue toute entière à leur rencontre. Dans tout le diocèse de Poitiers, les cloches sonnaient à leur passage; et des hauteurs de Mauroc, devenu le rocher des bénédictions, le successeur d'Hilaire, Mgr. Pie, a béni de la main et de son grand cœur ses chers enfants, dignes descendants des preux.

Ils ont voulu laisser à Notre-Dame de Lourdes le souvenir de leur pèlerinage dans un vitrail de l'église; ces chrétiens du Poitou ne nous apparaissent-ils pas comme une belle et grande lueur d'espérance dans le sombre horizon de l'avenir!

—18 juillet, jeudi, le Béarn envoyait un pieux et un aimable salut à l'Immaculée par 700 pèlerins dont près de la moitié étaient des hommes du canton d'Orthez.

HOMMAGE AU CANADA.

Sur l'air de la chanson des Louis d'Or.

Je les ai vus ces beaux rivages
Que les Cartiers et les Champlains,
Malgré mille hordes sauvages,
Ont parcourus en souverains.
J'ai vu ces forêts qui fournissent
Des vaisseaux à toutes les mers,
Et ces campagnes où mûrissent
Riches moissons et fruits divers.
Puis, rencontrant partout la vie
Sur ce sol que Dieu féconda,
Je m'écriai, l'âme ravie :
" Je te salue, ô Canada ! "

J'ai contemplé ces lacs limpides,
Dont l'œil en vain cherche les bords.
Et qui, portant des nets rapides,
Les voient affluer dans leurs ports.
J'ai vu ce fleuve magnifique
Qui plonge en un gouffre béant,
Puis s'avance vers l'Atlantique
Avec l'allure d'un géant.
De quels superbes paysages,
Le ciel créateur vous borda,
Vous que chanteront tous les âges,
Fleuves et lacs du Canada !

J'ai visité ces grandes villes,
Québec, Toronto, Montréal,
Et vous qu'au loin des mains habiles
Ont fait surgir du sol natal.
Combien surtout ces sanctuaires
D'où partent pour monter aux cieux
Les vœux, les chants et les prières,
Ravissent le cœur et les yeux !
C'est la ferveur qui les décore :
Mais quel bon peuple les fonda ?
Et qui donc en élève encore ?
Ce sont les fils du Canada !

Lorsque la généreuse France
Ici planta ses étendards,
Le saint drapeau de l'espérance
Fut arboré de toutes parts.
Et depuis lors l'arbre mystique,
Dont le feuillage vénéré
Protège la foi catholique,
Dans ces climats a prospéré.
Hécats du Christ, vous dont le zèle,
Qu'un souffle divin seconda,
Y porta la Bonne Nouvelle,
Soyez bénis du Canada !

Vous qui reflétez leur image
Et qui marchez au même but,
De mon respectueux hommage
Veuillez accueillir le tribut.
Dignes Prélats, Prêtres modèles,
J'ai vu quels soins et quel amour,
Pour les pêcheurs et les fidèles,
Vous manifestez chaque jour.
Loin d'user pour un gain fragile
Des dons que Dieu vous accorda,
Vous faites régner l'Évangile,
Gloire au clergé du Canada !

Je n'oublierai point ces hospices
Où l'orphelin sèche ses pleurs,
Et qui, sous de nobles auspices,
Souvent pour toutes les douleurs ;
Ni ces écoles d'où l'enfance
Rapporte l'amour du devoir,
Et qui mènent l'adolescence
Puiser aux sources du savoir.
Auteurs de tant d'ouvrages si belles,
A les créer Dieu vous aida ;
Et vous les rendez immortelles,
Frères et Sœurs du Canada !

Issus d'ancêtres héroïques,
Enfants des bords du St. Laurent,
Vous conservez les mœurs antiques
Et la valeur du peuple Franc.
La vieille Europe a vu ces braves
Qui, pour venger d'angustes droits,
Allaient sous le nom de Zouaves,
Combattre en guerriers de la Croix.
L'impie en vain rigit de rage :
Non, rien jamais n'intimida
Leur loyauté, ni leur courage.
Honneur aux preux du Canada !

Aimez le sol qui vous vit naître :
Car la paix règne en vos climats,
Et vous voyez votre bien-être
Braver l'aspect des longs frimas.
Un nouvel ordre a pris naissance :
Oh ! loin de vous les factions !
Allez, marchez, jeune Puissance,
Au rang des grandes nations.
Soyez chrétiens comme vos pères,
Et le pouvoir qui les guida
Fera briller des jours prospères
Sur l'horizon du Canada.

ENVOI.

Vous qu'une muse familière
M'inspire en un transport bien doux,
Vers cette rive hospitalière
Partez, mes chants, envolés-vous !
Près de ce peuple qui s'apprête
À s'illustrer dans l'avenir
Soyez mon fidèle interprète,
Et portez-lui mon souvenir.
Dites : " En nous voyez un gage
" Que l'amitié lui demanda (1).
" Il emprunte notre langage
" Pour célébrer le Canada."

(1) Promesse de M. l'abbé Delorme, Vicaire-Général de l'Orégon, auteur d'un ouvrage en 2 volumes in-8vo, en vers Alexandrins, intitulé *L'homme Dieu*, à M. le Rédacteur de *l'Écho*.